

Œ U V R E S  
D I V E R S E S

D E

M. J. J. R O U S S E A U  
D E G E N È V E .

T O M E P R E M I E R .

ŒUVRES

DIVERSES

DE

M. DE ROUSSEAU

DE GENÈVE.

TOME PREMIER.

CHATELAIN II.

~~CHATELAIN II.~~

1757

84207 84201  
ŒUVRES

DIVERSES

DE

M. J. J. ROUSSEAU

DE GENÈVE.

TOME PREMIER.



*fois* A GENÈVE, *1766*

Et se trouve à PARIS, *1766*

Chez Pissor, Quai de Conti, à la descente du Pont-neuf, à la Sagesse.

M. DCC. LVI.



81201  
Ouvrages

DIVERSES

DE

M. J. J. ROUSSEAU

DE GENÈVE.

TOME PREMIER.



A GENÈVE.

Est: chez M. de Paris  
chez Perrot, Quai de Comte, à la dé  
cane du Port-neuf, à la dé

M. D. C. C. L. V. I.

# DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

A L'ACADÉMIE  
DE DIJON,

EN L'ANNÉE 1750,

Sur cette question proposée par la même  
Académie :

*Si le rétablissement des Sciences & des  
Arts a contribué à épurer les mœurs.*

PAR UN CITOYEN DE GENEVE.

*Barbarus hic ego sum, quid non intelligor illis.*  
OVID.

*on n'a jamais soutenu un paradoxe avec plus  
d'éloquence.*

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

A L'ACADEMIE

DE DION,

EN L'ANNEE 1750.

Sur cette question proposée par la même  
Académie :

Si les nobles ont le droit de  
faire un contrat de mariage.

PAR UN CITOYEN DE GENÈVE.

Amstelredamum, chez la Citoyenne  
C. V. D.

*Handwritten notes and signatures at the bottom of the page.*

---

---

## P R É F A C E.

*VOICI* une des plus grandes & des plus belles questions qui aient jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce discours de ces subtilités méthaphysiques qui ont gagné toutes les parties de la littérature, & dont les programmes d'académie ne sont pas toujours exempts ; mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre humain.

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel ; & ce n'est pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques Sages, que je dois compter sur celle du public. Aussi mon parti est-il pris : je ne me soucie pas de plaire ni aux beaux-esprits, ni aux gens à la mode. Il y aura dans tous les temps des hommes

## P R É F A C E.

faits pour être subjugués par les opinions de leur siècle, de leur pays, de leur société. Tel fait aujourd'hui l'esprit fort & le philosophe, qui par la même raison n'est été qu'un fanatique du temps de la ligue. Il ne faut point écrire pour de tels lecteurs, quand on veut vivre au-delà de son siècle.

Un mot encore, & je finis. Comptant peu sur l'honneur que j'ai reçu, j'avois, depuis l'envoi, refondu & augmenté ce discours, au point d'en faire en quelque manière, un autre ouvrage; aujourd'hui, je me suis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai seulement jetté quelques notes, & laissé deux additions faciles à reconnoître, & que l'Académien'auroit peut-être pas approuvées. J'ai pensé que l'équité, le respect & la reconnoissance exigeoient de moi cet avertissement.



# DISCOURS

S U R

## CETTE QUESTION:

*SI LE RETABLISSEMENT des  
Sciences & des Arts a contribué  
à épurer les mœurs.*

---

*Decipimur specie recli.*

**L**E rétablissement des sciences & des arts a-t'il contribué à épurer ou à corrompre les mœurs? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette question? Celui, Messieurs, qui convient à un honnête homme qui ne sçait rien, & qui ne s'en estime pas moins.

*Tome I.*

A iij

*Discours sur le rétablissement*

Il sera difficile , je le sens , d'approprier ce que j'ai à dire au tribunal où je comparois. Comment oser blâmer les sciences devant une des plus sçavantes compagnies de l'Europe , louer l'ignorance dans une célèbre académie , & concilier le mépris pour l'étude avec le respect pour les vrais sçavans ? J'ai vu ces contrariétés , & elles ne m'ont point rebuté. Ce n'est point la science que je maltraite , me suis-je dit ; c'est la vertu que je défends devant des hommes vertueux. La probité est encore plus chère aux gens de bien , que l'érudition aux doctes. Qu'ai-je donc à redouter ? Les lumières de l'assemblée qui m'écoute ? Je l'avoue ; mais c'est pour la constitution du discours , & non pour le sentiment de l'orateur. Les souverains équitables n'ont jamais balancé à se condamner eux-mêmes dans des discussions douteuses ; & la position la plus avantageuse au bon droit , est d'avoir à se défendre

contre une partie intégrée & éclairée, juge en sa propre cause.

A ce motif qui m'encourage, il s'en joint un autre qui me détermine : c'est qu'après avoir soutenu, selon ma lumière naturelle, le parti de la vérité, quel que soit mon succès, il est un prix qui ne peut me manquer : je le trouverai dans le fond de mon cœur.

P R E M I E R E P A R T I E.

C'EST un grand & beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque manière du néant par ses propres efforts, dissiper, par les lumières de sa raison, les ténèbres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé; s'élever au-dessus de soi-même; s'élancer par l'esprit jusques dans les régions célestes; parcourir à pas de géant, ainsi que le soleil, la vaste étendue de l'univers; &, ce qui est encore plus grand & plus difficile, rentrer en soi pour y étudier l'homme & connoître sa na-

8 *Discours sur le rétablissement*  
ture, ses devoirs & sa fin. Toutes ces  
merveilles se sont renouvelées depuis  
peu de générations.

L'Europe étoit retombée dans la  
barbarie des premiers âges. Les peu-  
ples de cette partie du monde aujour-  
d'hui si éclairée, vivoient, il y a  
quelques siècles, dans un état pire  
que l'ignorance. Je ne sçais quel jar-  
gon scientifique, encore plus mépri-  
sable que l'ignorance, avoit usurpé le  
nom du sçavoir, & opposoit à son  
retour un obstacle presque invinci-  
ble. Il falloit une révolution pour ra-  
mener les hommes au sens commun;  
elle vint enfin du côté d'où on l'auroit  
le moins attendue. Ce fut le stupide  
Musulman, ce fut l'éternel fléau des  
lettres, qui les fit renaître parmi nous.  
La chute du trône de Constantin por-  
ta dans l'Italie les débris de l'ancienne  
Grèce. La France s'enrichit à son tour  
de ces précieuses dépouilles. Bientôt  
les sciences suivirent les lettres; à l'art  
d'écrire se joignit l'art de penser;

gradation qui paroît étrange & qui n'est peut-être que trop naturelle; & l'on commença à sentir le principal avantage du commerce des Muses, celui de rendre les hommes plus sociables, en leur inspirant le desir de se plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

L'esprit a ses besoins, ainsi que le corps. Ceux-ci sont les fondemens de la société, les autres en font l'agrément. Tandis que le gouvernement & les loix pourvoient à la sûreté & au bien-être des hommes assemblés; les sciences, les lettres & les arts, moins despotiques & plus puissans peut-être, étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils sembloient être nés, leur font aimer leur esclavage, & en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le besoin éleva les trônes; les

10 *Discours sur le rétablissement*  
sciences & les arts les ont affermis.  
Puissances de la terre, aimez les ta-  
lens, & protégez ceux qui les culti-  
vent \*. Peuples policés, cultivez-  
les : heureux esclaves, vous leur de-  
vez ce goût délicat & fin dont vous  
vous piquez ; cette douceur de carac-  
tere & cette urbanité de mœurs qui  
rendent parmi vous le commerce fi-  
liant & si facile ; en un mot, les ap-  
parences de toutes les vertus, sans en  
avoir aucune.

■ \* Les princes voyent toujours avec plaisir  
le goût des arts agréables & des superfluités,  
dont l'exportation de l'argent ne résulte pas,  
s'étendre parmi leurs sujets. Car outre qu'ils  
les nourrissent ainsi dans cette petiteffe d'ame  
si propre à la servitude, ils sçavent très-bien  
que tous les besoins que le peuple se donne,  
sont autant de chaînes dont il se charge. Ale-  
xandre, voulant maintenir les Ichtyophages  
dans sa dépendance, les contraignit de renon-  
cer à la pêche, & de se nourrir des alimens  
communs aux autres peuples ; & les sauvages  
de l'Amérique, qui vont tout nus, & qui ne  
vivent que du produit de leur chasse, n'ont  
jamais pu être domptés. En effet quel joug  
imposeroit-on à des hommes qui n'ont besoin  
de rien ?

C'est par cette sorte de politesse, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de se montrer, que se distinguèrent autrefois Athènes & Rome, dans les jours si vantés de leur magnificence & de leur éclat : c'est par elle, sans doute, que notre siècle & notre nation l'emporteront sur tous les temps & sur tous les peuples. Un ton philosophe sans pédanterie, des manières naturelles & pourtant prévenantes, également éloignées de la rusticité Tudesque & de la pantomime Ultramontaine : voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études, & perfectionné dans le commerce du monde.

Qu'il seroit doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur ; si la décence étoit la vertu ; si nos maximes nous servoient de règles ; si la véritable philosophie étoit inséparable du titre de philosophe ! Mais tant de qualités vont trop rare-

12 *Discours sur le rétablissement*  
ment ensemble, & la vertu ne marche guères en si grande pompe. La richesse de la parure peut annoncer un homme opulent, & son élégance un homme de goût; l'homme sain & robuste se reconnoît à d'autres marques: c'est sous l'habit rustique d'un laboureur, & non sous la dorure d'un courtisan, qu'on trouvera la force & la vigueur du corps. La parure n'est pas moins étrangère à la vertu, qui est la force & la vigueur de l'ame. L'homme de bien est un athlète qui se plaît à combattre nud. Il méprise tous ces vils ornemens qui gêneroient l'usage de ses forces, & dont la plupart n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

Avant que l'art eut façonné nos manieres, & appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais naturelles; & la différence des procédés annonçoit au premier coup d'œil celle des caracteres. La nature humaine, au fond,

n'étoit pas meilleure ; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement ; & cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices.

Aujourd'hui que des recherches plus subtiles, & un goût plus fin, ont réduit l'art de plaire en principes, il régné dans nos mœurs une vile & trompeuse uniformité, & tous les esprits semblent avoir été jettés dans un même moule: sans cesse la politesse exige, la bienfiance ordonne : sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie. On n'ose plus paroître ce qu'on est ; & dans cette contrainte perpétuelle, les hommes, qui forment ce troupeau qu'on appelle société, placés dans les mêmes circonstances, feront tous les mêmes choses, si des motifs plus puissans ne les en détournent. On ne sçaura donc jamais bien à qui l'on a affaire : il faudra donc, pour connoître son ami, atten-

14 *Discours sur le rétablissement*  
dre les grandes occasions , c'est-à-dire , attendre qu'il n'en soit plus temps , puisque c'est pour ces occasions mêmes qu'il eût été essentiel de le connoître.

Quel cortége de vices n'accompagnera point cette incertitude ? Plus d'amitiés sincères ; plus d'estime réelle ; plus de confiance fondée. Les soupçons , les ombrages , les craintes , la froideur , la réserve , la haine , la trahison , se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme & perfide de politesse , sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumieres de notre siècle. On ne profanera plus par des juremens le nom du Maître de l'univers ; mais on l'insultera par des blasphêmes , sans que nos oreilles scrupuleuses en soient offensées. On ne vantera pas son propre mérite , mais on rabaissera celui d'autrui. On n'outragera point grossièrement son ennemi , mais on le calomnierà avec adresse. Les haines nationales s'éteindront , mais ce fera

avec l'amour de la patrie. A l'ignorance méprisée on substituera un dangereux Pyrrhonisme. Il y aura des excès proscrits, des vices deshonorés; mais d'autres seront décorés du nom de vertus; il faudra ou les avoir ou les affecter. Vantera qui voudra la sobriété des sages du temps; je n'y vois, pour moi, qu'un raffinement d'intempérance autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité\*.

Telle est la pureté que nos mœurs ont acquise. C'est ainsi que nous sommes devenus gens de bien. C'est aux lettres, aux sciences & aux arts à revendiquer ce qui leur appartient dans un si salutaire ouvrage. J'ajouterai seulement une réflexion; c'est qu'un habitant de quelques contrées éloi-

\* J'aime, dit Montagne, à contester & discourir, mais c'est avec peu d'hommes, & pour moi. Car de servir de spectacle aux grands, & faire à l'envi parade de son esprit & de son caquet, je trouve que c'est un métier très-méséant à un homme d'honneur. C'est celui de tous nos beaux-esprits, hors un.

16 *Discours sur le rétablissement*  
gnées , qui chercheroit à se former  
une idée des mœurs Européennes, sur  
l'état des sciences parmi nous , sur  
la perfection de nos arts , sur la bien-  
féance de nos spectacles , sur la poli-  
tesse de nos manieres , sur l'affabilité  
de nos discours , sur nos démonstra-  
tions perpétuelles de bienveillance ,  
& sur ce concours tumultueux d'hom-  
mes de tout âge & de tout état , qui  
semblent empressés depuis le lever de  
l'Aurore jusqu'au coucher du soleil ,  
à s'obliger réciproquement ; c'est que  
cet étranger , dis-je , devineroit exac-  
tement de nos mœurs le contraire de  
ce qu'elles sont.

Où il n'y a nul effet , il n'y a point  
de cause à chercher ; mais ici l'effet  
est certain , la dépravation réelle , &  
nos ames se sont corrompues , à me-  
sure que nos sciences & nos arts se  
sont avancés à la perfection. Dira-  
t'on que c'est un malheur particulier à  
notre âge ? Non , Messieurs ; les maux  
causés par notre vaine curiosité sont  
aussi

aussi vieux que le monde. L'élevation & l'abbaissement journalier des eaux de l'océan n'ont pas été plus régulièrement assujettis aux cours de l'astre qui nous éclaire durant la nuit, que le fort des mœurs & de la probité, au progrès des sciences & des arts. On a vu la vertu s'enfuir à mesure que leur lumière s'élevoit sur notre horizon, & le même phénomène s'est observé dans tous les temps & dans tous les lieux.

Voyez l'Egypte, cette première école de l'univers, ce climat si fertile sous un ciel d'airain, cette contrée célèbre, d'où Sesostris partit autrefois pour conquérir le monde. Elle devient la mere de la philosophie & des beaux arts, & bientôt après, la conquête de Cambise, puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, & enfin des Turcs.

Voyez la Grece, jadis peuplée de héros, qui vainquirent deux fois l'Asie, l'une devant Troyes, & l'autre dans leurs propres foyers. Les lettres

18 *Discours sur le rétablissement*  
naissantes n'avoient point encore por-  
té la corruption dans les cœurs de ses  
habitans ; mais le progrès des arts ,  
la dissolution des mœurs & le joug du  
Macédonien se suivirent de près ; &  
la Grèce , toujours sçavante , toujours  
voluptueuse & toujours esclave , n'é-  
prouva plus dans ses révolutions que  
des changemens de maîtres. Toute  
l'éloquence de Démosthène ne put  
jamais ranimer un corps que le luxe  
& les arts avoient énervé.

C'est au temps des Ennius & des  
Térences que Rome , fondée par un  
pâtre & illustrée par des laboureurs ,  
commence à dégénérer. Mais après  
les Ovides , les Catulles , les Martials ,  
& cette foule d'auteurs obscènes ,  
dont les noms seuls allarment la pu-  
deur , Rome , jadis le temple de la  
vertu , devient le théâtre du crime ,  
l'opprobre des nations , & le jouet des  
barbares. Cette capitale du monde  
tombe enfin sous le joug qu'elle avoit  
imposé à tant de peuples ; & le jour

de sa chute fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ses citoyens le titre d'arbitre du bon goût.

Que dirai-je de cette métropole de l'empire d'Orient, qui, par sa position, sembloit devoir l'être du monde entier ; de cet asyle des sciences & des arts pros crits du reste de l'Europe, plus peut-être par sagesse que par barbarie ? Tout ce que la débauche & la corruption ont de plus honteux ; les trahisons, les assassinats & les poisons, de plus noir ; le concours de tous les crimes, de plus atroce ; voilà ce qui forme le tissu de l'histoire de Constantinople ; voilà la source pure d'où nous sont émanées les lumières dont notre siècle se glorifie.

Mais pourquoi chercher dans des temps reculés des preuves d'une vérité dont nous avons sous nos yeux des témoignages subsistans. Il est en Asie une contrée immense, où les lettres honorées conduisent aux premières dignités de l'état. Si les sciences

20 *Discours sur le rétablissement*

épuroient les mœurs , si elles apprennoient aux hommes à verser leur sang pour la patrie , si elles animoient le courage ; les peuples de la Chine devroient être sages , libres & invincibles. Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine , point de crime qui ne leur soit familier ; si les lumières des ministres , ni la prétendue sagesse des loix , ni la multitude des habitans de ce vaste empire n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant & grossier , de quoi lui ont servi tous les sçavans ? Quel fruit a-t'il retiré des honneurs dont ils sont comblés ? Seroit-ce d'être peuplé d'esclaves & de méchans ?

Opposons à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre de peuples , qui , préservés de cette contagion des vaines connoissances , ont par leurs vertus fait leur propre bonheur & l'exemple des autres nations. Tels furent les premiers Perses , nation singulière chez laquelle on apprenoit la

vertu, comme chez nous on apprend la science, qui subjuga l'Asie avec tant de facilité, & qui seule a eu cette gloire que l'histoire de ses institutions ait passé pour un roman de philosophie : tels furent les Scythes, dont on nous a laissé de si magnifiques éloges : tels les Germains, dont une plume, lassé de tracer les crimes & les noirceurs d'un peuple instruit, opulent & voluptueux, se soulageoit à peindre la simplicité, l'innocence & les vertus. Telle avoit été Rome même dans les temps de sa pauvreté & de son ignorance. Telle enfin s'est montrée jusqu'à nos jours cette nation rustique, si vantée pour son courage, que l'adversité n'a pu abattre, & pour sa fidélité, que l'exemple n'a pu corrompre\*.

\* Je n'ose parler de ces nations heureuses, qui ne connoissent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à réprimer, de ces sauvages de l'Amérique dont Montagne ne balance point à préférer la simple & naturelle police, non-seulement aux loix de Platon,

22 *Discours sur le rétablissement*

Ce n'est point par stupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'esprit. Ils n'ignoroient pas que dans d'autres contrées des hommes oisifs passoient leur vie à disputer sur le souverain bien, sur le vice & sur la vertu, & que d'orgueilleux raisonneurs, se donnant à eux-mêmes les plus grands éloges, confondoient les autres peuples sous le nom méprisant de barbares; mais ils ont considéré leurs mœurs & appris à dédaigner leur doctrine \*.

mais même à tout ce que la philosophie pourra jamais imaginer de plus parfait pour le gouvernement des peuples. Il en cite quantité d'exemples frappans pour qui les sçauroit admirer : Mais quoi, dit-il, ils ne portent point de chausses !

\* De bonne foi, qu'on me dise quelle opinion les Athéniens mêmes devoient avoir de l'éloquence, quand ils l'écartèrent avec tant de soin de ce tribunal intègre, des jugemens duquel les Dieux mêmes n'appelloient pas ? Que pensoient les Romains de la médecine, quand ils la bannirent de leur République ? Et quand un reste d'humanité porta les Espagnols à interdire à leurs gens de loi l'entrée de l'Amérique, quelle idée falloit-il qu'ils eussent

Oublierois-je que ce fut dans le sein même de la Grèce qu'on vit s'élever cette cité aussi célèbre par son heureuse ignorance que par la sagesse de ses loix, cette République de demi-dieux plutôt que d'hommes, tant leurs vertus sembloient supérieures à l'humanité? O Sparte! opprobre éternel d'une vaine doctrine! tandis que les vices conduits par les beaux arts s'introduisoient ensemble dans Athènes, tandis qu'un tyran y rassembloit avec tant de soin les ouvrages du prince des poètes, tu chassois de tes murs les arts & les artistes, les sciences & les sçavans.

L'événement marqua cette différence. Athènes devint le séjour de la politesse & du bon goût, le pays des orateurs & des Philosophes. L'élégance des bâtimens y répondoit à celle

de la jurisprudence? Ne diroit-on pas qu'ils ont cru réparer par ce seul acte tous les maux qu'ils avoient faits à ces malheureux Indiens?

24 *Discours sur le rétablissement*  
du langage. On y voyoit de toutes  
parts le marbre & la toile animés par  
les mains des maîtres les plus habiles.  
C'est d'Athènes que sont sortis ces ou-  
vrages surprenans qui serviront de  
modèles dans tous les âges corrom-  
pus. Le tableau de Lacédémone est  
moins brillant. Là, disoient les autres  
peuples, *les hommes naissent vertueux,*  
*& l'air même du pays semble inspirer*  
*la vertu.* Il ne nous reste de ses habi-  
tans que la mémoire de leurs actions  
héroïques. De tels monumens vau-  
droient-ils moins pour nous que les  
marbres curieux qu'Athènes nous a  
laissés ?

Quelques sages, il est vrai, ont ré-  
sisté au torrent général, & se sont ga-  
rantis du vice dans le séjour des Mu-  
ses. Mais qu'on écoute le jugement  
que le premier & le plus malheureux  
d'entr'eux portoit des sçavans & des  
artistes de son temps.

« J'ai examiné, dit-il, les poëtes,  
« & je les regarde comme des gens  
dont

dont le talent en impose à eux-mêmes & aux autres, qui se donnent pour sages, qu'on prend pour tels, & qui ne sont rien moins.

» Des poètes, continue Socrate, j'ai passé aux artistes. Personne n'ignoroit plus les arts que moi; personne n'étoit plus convaincu que les artistes possédoient de fort beaux secrets. Cependant je me suis aperçu que leur condition n'est pas meilleure que celle des poètes, & qu'ils sont, les uns & les autres, dans le même préjugé. Parce que les plus habiles d'entr'eux excellent dans leur partie, ils se regardent comme les plus sages des hommes. Cette présomption a terni tout-à-fait leur sçavoir à mes yeux; de sorte que me mettant à la place de l'oracle, & me demandant ce que j'aimerois le mieux être, ce que je suis ou ce qu'ils sont, sçavoir ce qu'ils ont appris, ou sçavoir ce que je ne sçais rien; j'ai répondu

26 *Discours sur le rétablissement*

à moi-même & au dieu : Je veux  
rester ce que je suis.

— Nous ne sçavons, ni les sophis-  
tes, ni les poètes, ni les orateurs,  
ni les artistes, ni moi, ce que c'est  
que le vrai, le bon & le beau :  
mais il y a entre nous cette diffé-  
rence, que, quoique ces gens ne  
sçachent rien, tous croyent sçavoir  
quelque chose : au lieu que moi, si je  
ne sçais rien, au moins je n'en suis  
pas en doute. De sorte que toute  
cette supériorité de sagesse qui m'est  
accordée par l'oracle, se réduit seu-  
lement à être bien convaincu que  
j'ignore ce que je ne sçais pas.

Voilà donc le plus sage des hom-  
mes au jugement des dieux, & le plus  
sçavant des Athéniens au sentiment  
de la Grèce entière, Socrate faisant  
l'éloge de l'ignorance ! Croit-on que,  
s'il ressuscitoit parmi nous, nos sça-  
vans & nos artistes lui feroient chan-  
ger d'avis ? Non, Messieurs : cet hom-  
me juste continueroit de mépriser nos

vaines sciences ; il n'aideroit point à grossir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts , & ne laisseroit , comme il a fait , pour tout précepte à ses disciples & à nos neveux , que l'exemple & la mémoire de sa vertu. C'est ainsi qu'il est beau d'instruire les hommes.

Socrate avoit commencé dans Athènes , le vieux Caton continua dans Rome , de se déchaîner contre ces Grecs artificieux & subtils qui séduisoient la vertu & amollissoient le courage de ses concitoyens ; mais les sciences , les arts & la dialectique prévalurent encore. Rome se remplit de philosophes & d'orateurs ; on négligea la discipline militaire ; on méprisa l'agriculture ; on embrassa des sectes , & l'on oublia la patrie. Aux noms sacrés de liberté , de désintéressement , d'obéissance aux loix , succéderent les noms d'Epicure , de Zénon , d'Arcésilas. *Depuis que les sçavans ont commencé à paroître parmi*

28 *Discours sur le rétablissement*  
nous, disoient leurs propres philoso-  
phes, *les gens de bien se sont éclipsés.*  
Jusqu'alors les Romains s'étoient con-  
tentés de pratiquer la vertu; tout fut  
perdu quand ils commencèrent à l'é-  
tudier.

O Fabricius! qu'eût pensé votre  
grande ame, si, pour votre malheur,  
rappelé à la vie, vous eussiez vu la  
face pompeuse de cette Rome sauvée  
par votre bras, & que votre nom res-  
pectable avoit plus illustrée que toutes  
ses conquêtes? » Dieux! eussiez-vous  
» dit, Que sont devenus ces toits de  
» chaume & ces foyers rustiques  
» qu'habitoient jadis la modération  
» & la vertu? Quelle splendeur fu-  
» neste a succédé à la simplicité Ro-  
» maine? Quel est ce langage étran-  
» ger? Quelles sont ces mœurs effé-  
» minées? Que signifient ces statues,  
» ces tableaux, ces édifices? Insen-  
» sés, qu'avez-vous fait? Vous, les  
» maîtres des nations, vous vous êtes  
» rendus les esclaves des hommes fri-

voles que vous avez vaincus; ce  
sont des rhéteurs qui vous gouver-  
nent : c'est pour enrichir des archi-  
tectes, des peintres, des statuaire  
& des histrions, que vous avez ar-  
rosé de votre sang la Grèce & l'A-  
sie. Les dépouilles de Carthage sont  
la proie d'un joueur de flûte. Ro-  
mains, hâtez-vous de renverser ces  
amphithéâtres, brisez ces marbres,  
brûlez ces tableaux, chassez ces es-  
claves qui vous subjuguent, & dont  
les funestes arts vous corrompent.  
Que d'autres mains s'illustrerent par  
de vains talens : le seul talent digne  
de Rome est celui de conquérir le  
monde, & d'y faire régner la ver-  
tu. Quand Cyneas prit notre sénat  
pour une assemblée de rois, il ne  
fut ébloui, ni par une pompe vai-  
ne, ni par une élégance recher-  
chée. Il n'y entendit point cette  
éloquence frivole, l'étude & le  
charme des hommes futiles. Que vit  
donc Cyneas de si majestueux ? O

30 *Discours sur le rétablissement*

» citoyens ! il vit un spectacle que  
» ne donneront jamais vos richesses,  
» ni tous vos arts, le plus beau spec-  
» tacle qui ait jamais paru sous le  
» ciel, l'assemblée de deux cens hom-  
» mes vertueux, dignes de comman-  
» der à Rome & de gouverner la  
» terre ».

Mais franchissons la distance des lieux & des temps, & voyons ce qui s'est passé dans nos contrées & sous nos yeux ; ou plutôt , écartons des peintures odieuses qui blefferoient notre délicatesse , & épargnons-nous la peine de répéter les mêmes choses sous d'autres noms. Ce n'est point en vain que j'invoquois les mânes de Fabricius ; & qu'ai-je fait dire à ce grand homme , que je n'eusse pu mettre dans la bouche de Louis XII, ou de Henri IV ? Parmi nous, il est vrai, Socrate n'eût point bu la ciguë , mais il eût bu dans une coupe encore plus amere la raillerie insultante , & le mépris pire cent fois que la mort.

Voilà comment le luxe , la dissolution & l'esclavage ont été de tout temps le châtement des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avoit placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ses opérations , sembloit nous avertir assez qu'elle ne nous a point destinés à de vaines recherches ; mais est-il quelqu'une de ses leçons dont nous ayons sçu profiter , ou que nous ayons négligée impunément ? Peuples , sçachez donc une fois , que la nature a voulu vous préserver de la science , comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant ; que tous les secrets qu'elle vous cache , sont autant de maux dont elle vous garantit ; & que la peine que vous trouvez à vous instruire , n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers ; ils seroient pires encore , s'ils avoient eu le malheur de naître sçavans.

Que ces réflexions sont humiliantes pour l'humanité ! Que notre orgueil en doit être mortifié ! Quoi ! la probité seroit fille de l'ignorance , la science & la vertu seroient incompatibles ? Quelles conséquences ne tireroit-on point de ces préjugés ? Mais pour concilier ces contrariétés apparentes , il ne faut qu'examiner de près la vanité & le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouissent , & que nous donnons si gratuitement aux connoissances humaines. Considérons donc les sciences & les arts en eux-mêmes. Voyons ce qui doit résulter de leur progrès , & ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raisonnemens se trouveront d'accord avec les inductions historiques.

## S E C O N D E P A R T I E .

C'ÉTOIT une ancienne tradition passée de l'Égypte en Grèce , qu'un Dieu ennemi du repos des hommes

étoit l'inventeur des sciences\*. Quelle opinion falloit-il qu'eussent d'elles les Egyptiens mêmes, chez qui elles étoient nées? C'est qu'ils voyoient de près les sources qui les avoient produites. En effet, soit qu'on feuillette les annales du monde, soit qu'on supplée à des chroniques incertaines par des recherches philosophiques, on ne trouvera pas aux connoissances humaines une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'astronomie est née de la superstition; l'éloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge; la géométrie, de l'avarice; la physique,

\* On voit aisément l'allégorie de la fable de Prométhée; & il ne paroît pas que les Grecs, qui l'ont cloué sur le Caucase, en pensassent guere plus favorablement que les Egyptiens de leur dieu Theutus. „ Le Satyre, dit une ancienne Fable, voulut baiser & embrasser le feu, la premiere fois qu'il le vit; mais Prométhée lui cria: Satyre, tu pleureras la barbe de ton menton, car il brûle quand on y touche „. C'est le sujet du frontispice.

34 *Discours sur le rétablissement*  
d'une vaine curiosité; toutes, & la  
morale même, de l'orgueil humain.  
Les sciences & les arts doivent donc  
leur naissance à nos vices : nous se-  
rions moins en doute sur leurs avan-  
tages, s'ils la devoient à nos vertus.

Le défaut de leur origine ne nous  
est que trop retracé dans leurs objets.  
Que ferions-nous des arts sans le luxe  
qui les nourrit? Sans les injustices des  
hommes, à quoi serviroit la jurisper-  
dence? Que deviendroit l'histoire,  
s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres,  
ni conspirateurs? Qui voudroit, en un  
mot, passer sa vie à de stériles con-  
templations, si chacun, ne consul-  
tant que les devoirs de l'homme &  
les besoins de la nature, n'avoit de  
temps que pour la patrie, pour les  
malheureux & pour ses amis? Som-  
mes-nous donc faits pour mourir at-  
tachés sur les bords du puits où la vé-  
rité s'est retirée? Cette seule réflé-  
xion devoit rebuter, dès les premiers  
pas, tout homme qui chercheroit sé-

neusement à s'instruire par l'étude de la philosophie.

Que de dangers ! que de fausses routes dans l'investigation des sciences ! Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elle ? Le désavantage est visible ; car le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons ; mais la vérité n'a qu'une manière d'être. Qui est-ce d'ailleurs qui la cherche bien sincèrement ? Même avec la meilleure volonté, à quelles marques est-on sûr de la reconnoître ? Dans cette foule de sentimens différens, quel sera notre *Criterion* pour en bien juger \* ? Et ce qui est le plus difficile, si par bon-

\* Moins on sçait, plus on croit sçavoir. Les Péripatéticiens doutoient-ils de rien ? Descartes n'a-t'il pas construit l'univers avec des cubes & des tourbillons ? Et y a t'il aujourd'hui même en Europe si mince physicien, qui n'explique hardiment ce profond mystere de l'électricité, qui sera peut être à jamais le désespoir des vrais philosophes.

36 *Discours sur le rétablissement*

heur nous la trouvons à la fin , qui de nous en sçaura faire un bon usage ?

Si nos sciences sont vaines dans l'objet qu'elles se proposent , elles sont encore plus dangereuses par les effets qu'elles produisent. Nées dans dans l'oïfiveté , elles la nourrissent à leur tour ; & la perte irréparable du temps est le premier préjudice qu'elles causent nécessairement à la société. En politique , comme en morale , c'est un grand mal que de ne point faire de bien ; & tout citoyen inutile doit être regardé comme un homme pernicieux. Répondez-moi donc , philosophes illustres , vous par qui nous sçavons en quelles raisons les corps s'attirent dans le vuide : Quels sont , dans les révolutions des planettes , les rapports des aires parcourues en temps égaux ? Quelles courbes ont des points conjugus , des points d'inflexion & de rebroussement ? Comment l'ame & le corps se correspondent sans communication , ainsi que se-

roient deux horloges ? Quels astres peuvent être habités ? Quels insectes se reproduisent d'une manière extraordinaire ? Répondez-moi, dis-je, vous de qui nous avons reçu tant de sublimes connoissances : Quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choses, en serions-nous moins nombreux, moins bien gouvernés, moins redoutables, moins florissans, ou plus pervers ? Revenez donc sur l'importance de vos productions ; & si les travaux des plus éclairés de nos sçavans & de nos meilleurs citoyens nous procurent si peu d'utilité, dites-nous ce que nous devons penser de cette foule d'écrivains obscurs & de lettrés oisifs, qui dévorent en pure perte la substance de l'état.

Que dis-je, oisifs ? Et plût à Dieu qu'ils le fussent en effet ! Les mœurs en seroient plus saines, & la société plus paisible. Mais ces vains & futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs funestes paradoxes, sa-

38 *Discours sur le rétablissement*  
pant les fondemens de la foi , &  
anéantissant la vertu. Ils sourient dé-  
daigneusement à ces vieux mots de  
patrie & de religion , & consacrent  
leurs talens & leur philosophie à dé-  
truire & avilir tout ce qu'il y a de  
sacré parmi les hommes ; non qu'au  
fond ils haïssent ni la vertu ni nos dog-  
mes ; c'est de l'opinion publique qu'ils  
sont ennemis ; & pour les ramener  
aux pieds des autels , il suffiroit de les  
reléguer parmi les athées. O fureur  
de se distinguer ! que ne pouvez-vous  
point ?

C'est un grand mal que l'abus du  
temps. D'autres maux pires encore  
suivent les lettres & les arts. Tel est  
le luxe , né comme eux de l'oïveté  
& de la vanité des hommes. Le luxe  
va rarement sans les sciences & les  
arts , & jamais ils ne vont sans lui.  
Je sçais que notre philosophie , tou-  
jours féconde en maximes singulières,  
prétend , contre l'expérience de tous  
les siècles , que le luxe fait la splendeur

des états ; mais après avoir oublié la nécessité des loix somptuaires , osera-t'elle nier encore que les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des empires , & que le luxe ne soit diamétralement opposé aux bonnes mœurs ? Que le luxe soit un signe certain des richesses , qu'il serve même , si l'on veut , à les multiplier ; que faudra-t'il conclure de ce paradoxe si digne d'être né de nos jours ? & que deviendra la vertu , quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit ? Les anciens politiques parloient sans cesse de mœurs & de vertu ; les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la somme qu'on le vendroit à Alger ; un autre , en suivant ce calcul , trouvera des pays où un homme ne vaut rien , & d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux , un homme ne vaut à l'état que la consommation qu'il y

fait : ainsi un Sybarite auroit bien valu trente Lacédémoniens. Qu'on devine donc laquelle de ces deux républiques , de Sparte ou de Sybaris, fut subjuguée par une poignée de payfans , & laquelle fit trembler l'Asie ?

La monarchie de Cyrus a été conquise avec trente mille hommes , par un prince plus pauvre que le moindre des Satrapes de Perse ; & les Scythes , le plus misérable de tous les peuples , a résisté aux plus puissans monarques de l'univers. Deux fameuses républiques se disputèrent l'empire du monde ; l'une étoit très-riche , l'autre n'avoit rien , & ce fut celle-ci qui détruisit l'autre. L'empire Romain , à son tour , après avoir englouti toutes les richesses de l'univers , fut la proie de gens qui ne sçavoient pas même ce que c'étoit que richesse. Les Francs conquièrent les Gaules , les Saxons l'Angleterre , sans autres trésors que leur bravoure & leur pauvreté. Une troupe de pauvres montagnards , dont  
toute

toute l'avidité se borneroit à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté Autrichienne, écrasa cette opulente & redoutable maison de Bourgogne qui faisoit trembler les potentats de l'Europe. Enfin toute la puissance & toute la sagesse de l'héritier de Charles-Quint, soutenues de tous les trésors des Indes, vinrent se briser contre une poignée de pêcheurs de harengs. Que nos politiques daignent suspendre leurs calculs, pour réfléchir à ces exemples, & qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs & des citoyens.

De quoi s'agit-il donc précisément dans cette question du luxe? De sçavoir lequel importe le plus aux empires d'être brillans & momentanés, ou vertueux & durables. Je dis brillans, mais de quel éclat? Le goût du faste ne s'associe guere dans les mêmes ames avec celui de l'honnête. Non, il n'est pas possible que des es-

42 *Discours sur le rétablissement*  
prits dégradés par une multitude de  
soins futiles , s'élevent jamais à rien  
de grand ; & quand ils en auroient  
la force , le courage leur manque-  
roit.

Tout artiste veut être applaudi. Les  
éloges de ses contemporains sont la  
partie la plus précieuse de sa récom-  
pense. Que fera-t'il donc pour les ob-  
tenir , s'il a le malheur d'être né chez  
un peuple , & dans des temps où les  
sçavans devenus à la mode ont mis  
une jeunesse frivole en état de don-  
ner le ton ; où les hommes ont sacri-  
fié leur goût aux tyrans de leur li-  
berté \* ; où l'un des sexes n'osant ap-

\* Je suis bien éloigné de penser que cet af-  
cendant des femmes soit un mal en soi. C'est  
un présent que leur a fait la nature pour le  
bonheur du genre humain : mieux dirigé il  
pourroit produire autant de bien qu'il fait de  
mal aujourd'hui. On ne sent point assez quels  
avantages naîtroient dans la société d'une  
meilleure éducation donnée à cette moitié du  
genre humain qui gouverne l'autre. Les hom-  
mes seront toujours ce qu'il plaira aux fem-  
mes : si vous voulez donc qu'ils deviennent  
grands & vertueux , apprenez aux femmes ce

prouver que ce qui est proportionné à la pusillanimité de l'autre, on laisse tomber des chefs-d'œuvres de poésie dramatique, & des prodiges d'harmonie sont rebutés. Ce qu'il fera, Messieurs; il rabaissera son génie au niveau de son siècle, & aimera mieux composer des ouvrages communs, qu'on admire pendant sa vie, que des merveilles qu'on n'admire-roit que longtemps après sa mort. Dites-nous, célèbre Arouët, combien vous avez sacrifié de beautés mâles & fortes à notre fausse délicatesse, & combien l'esprit de la galanterie, si fertile en petites choses, vous en a coûté de grandes.

C'est ainsi que la dissolution des mœurs, suite nécessaire du luxe, entraîne à son tour la corruption du

que c'est que grandeur d'ame & vertu. Les réflexions que ce sujet fournit, & que Platon a faites autrefois, mériteroient fort d'être mieux développées par une plume digne d'écrire d'après un tel maître, & de défendre une si grande cause.

44 *Discours sur le rétablissement*  
goût. Que si par hazard , entre les  
hommes ordinaires par leurs talens,  
il s'en trouve quelqu'un qui ait de la  
fermeté dans l'ame , & qui refuse de  
se prêter au génie de son siècle , & de  
s'avilir par des productions puérides ;  
malheur à lui ! il mourra dans l'in-  
digence & dans l'oubli. Que n'est-ce  
ici un pronostic que je fais , & non  
une expérience que je rapporte !  
Carle , Pierre , le moment est venu ,  
où ce pinceau destiné à augmenter la  
majesté de nos temples par des ima-  
ges sublimes & saintes , tombera de  
vos mains , ou sera prostitué à orner  
de peintures lascives les panneaux d'un  
vis-à-vis. Et toi , rival des Praxiteles  
& de Phidias ; toi dont les Anciens  
auroient employé le ciseau à leur faire  
des dieux capables d'excuser à nos  
yeux leur idolâtrie ; inimitable Pi-  
gal , ta main se résoudra à ravaller  
e vendre d'un magot , ou il faudra  
qu'elle demeure oisive.

On ne peut réfléchir sur les mœurs ,

qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, & dont on se sent éloigner à regret. Quand les hommes innocens & vertueux aimoient à avoir les dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes; mais bientôt devenus méchans, ils se lassèrent de ces incommodés spectateurs, & les reléguèrent dans des temples magnifiques. Ils les en chasserent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les temples des dieux ne se distinguèrent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation; & les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée des palais des grands sur des colonnes de marbre, & gravés sur des chapiteaux Corinthiens.

46 *Discours sur le rétablissement*

Tandis que les commodités de la vie se multiplient, que les arts se perfectionnent & que le luxe s'étend ; le vrai courage s'énerve , les vertus s'évanouissent , & c'est encore l'ouvrage des sciences, & de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Quand les Gots ravagerent la Grèce, toutes les bibliothèques ne furent sauvées du feu que par cette opinion semée par l'un d'entr'eux, qu'il falloit laisser aux ennemis des meubles si propres à les détourner de l'exercice militaire, & à les amuser à des occupations oisives & sédentaires. Charles VIII se vit maître de la Toscane & du royaume de Naples, sans avoir presque tiré l'épée ; & toute sa cour attribua cette facilité inespérée à ce que les princes & la noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingénieux & sçavans , qu'ils ne s'exerçoient à devenir vigoureux & guerriers. En effet, dit l'homme de sens qui rapporte ces deux traits,

tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police & en toutes celles qui lui sont semblables, l'étude des sciences est bien plus propre à amollir & efféminer les courages, qu'à les affermir & les animer.

Les Romains ont avoué que la vertu militaire s'étoit éteinte parmi eux, à mesure qu'ils avoient commencé à se connoître en tableaux, en gravures, en vases d'orfèvrerie, & à cultiver les beaux arts; & comme si cette contrée fameuse étoit destinée à servir sans cesse d'exemple aux autres peuples, l'élévation des Médecis & le rétablissement des lettres ont fait tomber de rechef, & peut-être pour toujours, cette réputation guerrière que l'Italie sembloit avoir recouvrée, il y a quelques siècles.

Les anciennes républiques de la Grèce, avec cette sagesse qui brilloit dans la plûpart de leurs institutions, avoient interdit à leurs citoyens tous ces métiers tranquilles & sédentaires,

48 *Discours sur le rétablissement*  
qui, en affaissant & corrompant le  
corps, énervent si-tôt la vigueur de  
l'ame. De quel œil, en effet, pense-  
t'on que puissent envisager la faim,  
la soif, les fatigues, les dangers &  
la mort, des hommes que le moindre  
besoin accable, & que la moindre  
peine rebute. Avec quel courage les  
soldats supporteront-ils des travaux  
excessifs, dont ils n'ont aucune habi-  
tude? Avec quelle ardeur feront-ils des  
marches forcées, sous des officiers qui  
n'ont pas même la force de voyager  
à cheval? Qu'on ne m'objecte point  
la valeur renommée de tous ces mo-  
dernes guerriers si sçavamment disci-  
plinés. On me vante bien leur bra-  
voure en un jour de bataille; mais  
on ne me dit point comment ils sup-  
portent l'excès du travail, comment  
ils résistent à la rigueur des saisons &  
aux intempéries de l'air. Il ne faut  
qu'un peu de soleil ou de neige; il ne  
faut que la privation de quelques su-  
perfluités pour fondre & détruire en  
peu

peu de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides, souffrez une fois la vérité qu'il vous est si rare d'entendre; vous êtes braves, je le sçais; vous eussiez triomphé avec Annibal à Cannes & à Trafimènes; César avec vous eût passé le Rubicon & asservi son pays; mais ce n'est point avec vous que le premier eût traversé les Alpes, & que l'autre eût vaincu vos ayeux.

Les combats ne font pas toujours le succès de la guerre; & il est pour les généraux un art supérieur à celui de gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité, qui ne laisse pas d'être un très-mauvais officier: dans le soldat même, un peu plus de force & de vigueur seroit peut-être plus nécessaire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la mort; & qu'importe à l'état que ses troupes périssent par la fièvre & le froid, ou par le fer de l'ennemi.

Si la culture des sciences est nuis-

50 *Discours sur le rétablissement*  
sible aux qualités guerrières, elle l'est  
encore plus aux qualités morales.  
C'est dès nos premières années qu'une  
éducation insensée orne notre esprit,  
& corrompt notre jugement. Je vois  
de toutes parts des établissemens im-  
mensés, où l'on élève à grands frais  
la jeunesse, pour lui apprendre toutes  
choses, excepté ses devoirs. Vos en-  
fans ignoreront leur propre langue ;  
mais ils en parleront d'autres qui ne  
sont en usage nulle part : ils sçauront  
composer des vers qu'à peine ils pour-  
ront comprendre : sans sçavoir démê-  
ler l'erreur de la vérité, ils posséde-  
ront l'art de les rendre méconnoissa-  
bles aux autres par des argumens spé-  
cieux ; mais ces mots de magnani-  
mité, d'équité, de tempérance, d'hu-  
manité, de courage, ils ne sçauront  
ce que c'est ; ce doux nom de patrie  
ne frappera jamais leur oreille ; &  
s'ils entendent parler de Dieu \*, ce  
sera moins pour le craindre que pour

\* Pens. philosoph.

*J. B. Rousseau*

en avoir peur. J'aimerois autant, disoit un sage, que mon écolier eût passé le temps dans un jeu de paume, au moins le corps en feroit plus dispos. Je sçais qu'il faut occuper les enfans, & que l'oïiveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent? Voilà, certes, une belle question! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes \*, & non ce qu'ils doivent oublier.

\* Telle étoit l'éducation des Spartiates, au rapport du plus grand de leurs rois. C'est, dit Montagne, chose digne de très-grande considération, qu'en cette excellente police de Lycurgus, & , à la vérité, monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfans, comme de sa principale charge, & au gîte même des Muses, il s'y fasse si peu mention de la doctrine: comme si cette généreuse jeunesse, dédaignant tout autre joug, on ait dû lui fournir, au lieu de nos maîtres de sciences, seulement des maîtres de vaillance, prudence & justice.

Voyons maintenant comment le même auteur parle des anciens Perses. Platon, dit-il, raconte que le fils aîné de leur succession royale étoit ainsi nourri. Après sa naissance

Nos jardins sont ornés de statues,

on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuques de la première autorité près du roi, à cause de leur vertu. Ceux-ci prenoient charge de lui rendre le corps beau & sain, & après sept ans le duisoient à monter à cheval & aller à la chasse. Quand il étoit arrivé au quatorzième, ils le déposoient entre les mains de quatre : le plus sage, le plus juste, le plus tempérant, le plus vaillant de la nation. Le premier lui apprenoit la religion; le second, à être toujours véritable; le tiers, à vaincre ses cupidités; le quart, à ne rien craindre. Tous, ajouterai-je, à le rendre bon, aucun à le rendre sçavant.

Astyage, en Xenophon, demande à Cyrus compte de sa dernière leçon. C'est, dit-il, qu'en notre école un grand garçon ayant un petit saye, le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, & lui ôta son saye qui étoit plus grand. Notre précepteur m'ayant fait juge de ce différend, je jugeai qu'il falloit laisser les choses en cet état, & que l'un & l'autre sembloient être mieux accommodés en ce point. Sur quoi il me remontra que j'avois mal fait : car je m'étois arrêté à considérer la bienséance; & il falloit premièrement avoir pourvu à la justice, qui vouloit que nul ne fût forcé en ce qui lui appartenoit : & dit qu'il en fut puni, comme on nous punit en nos villages, pour avoir oublié le premier ariste de *ῥύπτω*. Mon régent me feroit une belle harangue, *ingenere demonstrativo*, avant qu'il me persuadât que son école vaut celle-là.

& nos galeries de tableaux. Que penseriez-vous que représentent ces chefs-d'œuvres de l'art, exposés à l'admiration publique ; les défenseurs de la patrie, ou ces hommes plus grands encore, qui l'ont enrichie par leurs vertus ? Non : ce sont des images de tous les égaremens du cœur & de la raison, tirées soigneusement de l'ancienne mythologie, & présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfans, sans doute, afin qu'il ayent sous leurs yeux des modèles de mauvaises actions, avant même que de sçavoir lire.

D'où naissent tous ces abus, si ce n'est de l'inégalité funeste, introduite entre les hommes par la distinction des talens & par l'avilissement des vertus ? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études, & la plus dangereuse de toutes leurs conséquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens ; ni d'un livre, s'il est utile,

54 *Discours sur le rétablissement*

mais s'il est bien écrit. Les récompenses sont prodiguées au bel esprit, & la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions. Qu'on me dise cependant, si la gloire attachée au meilleur des discours qui seront couronnés dans cette académie, est comparable au mérite d'en avoir fondé le prix.

Le sage ne court point après la fortune, mais il n'est pas insensible à la gloire; & quand il la voit si mal distribuée, sa vertu, qu'un peu d'émulation auroit animée & rendu avantageuse à la société, tombe en langueur, & s'éteint dans la misère & dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire par-tout la préférence des talens agréables sur les talens utiles, & ce que l'expérience n'a que trop confirmé depuis le renouvellement des sciences & des arts. Nous avons des physiciens, des géomètres, des chymistes, des astronomes, des

poètes, des musiciens, des peintres; nous n'avons plus de citoyens; ou s'il nous en reste encore, dispersés dans dans nos campagnes abandonnées, ils y périssent indigens & méprisés. Tel est l'état où sont réduits, tels sont les sentimens qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain, & qui donnent du lait à nos enfans.

Je l'avoue cependant, le mal n'est pas aussi grand qu'il auroit pu le devenir. La prévoyance éternelle, en plaçant à côté de diverses plantes nuisibles des simples salutaires, & dans la substance de plusieurs animaux malfaisans, le remède à leurs blessures, a enseigné aux souverains, qui sont ses ministres, à imiter sa sagesse. C'est à son exemple que du sein même des sciences & des arts, sources de mille déréglemens, ce grand monarque, dont la gloire ne fera qu'acquérir d'âge en âge un nouvel éclat, tira ces sociétés célèbres, chargées à la fois du dangereux dépôt des con-

56 *Discours sur le rétablissement*  
noissances humaines, & du dépôt sacré des mœurs, par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté, & de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

Ces sages institutions affermies par son auguste successeur, & imitées par tous les rois de l'Europe, serviront du moins de frein aux gens de lettres, qui tous, aspirant à l'honneur d'être admis dans les académies, veilleront sur eux-mêmes, & tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles & des mœurs irréprochables. Celles de ces compagnies, qui, pour le prix dont elles honorent le mérite littéraire, feront un choix de sujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des citoyens, montreront que cet amour régné parmi elles, & donneront aux peuples ce plaisir si rare & si doux, de voir des sociétés sçavantes se dévouer à verser sur le genre humain, non-seulement des lumières agréables, mais aussi des instructions salutaires.

Qu'on ne m'oppose donc point une objection qui n'est pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de soins ne montrent que trop la nécessité de les prendre; & l'on ne cherche point des remèdes à des maux qui n'existent pas. Pourquoi faut-il que ceux-ci portent encore, par leur insuffisance, le caractère des remèdes ordinaires? Tant d'établissmens faits à l'avantage des sçavans, n'en font que plus capables d'en imposer sur les objets des sciences, & de tourner les esprits à leur culture. Il semble, aux précautions qu'on prend, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de philosophes. Je ne veux point hasarder ici une comparaison de l'agriculture & de la philosophie, on ne la supporteroit pas. Je demanderai seulement qu'est-ce que la philosophie; que contiennent les écrits des philosophes les plus connus; quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse. A les entendre, ne les prendroit-

98 *Discours sur le rétablissement*

on pas pour une troupe de charlatans, criant, chacun de son côté, sur une place publique : Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point. L'un prétend qu'il n'y a point de corps, & que tout est en représentation. L'autre, qu'il n'y a d'autre substance que la matiere, ni d'autre Dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertus ni vices, & que le bien & le mal moral sont des chimeres. Celui-là, que les hommes sont des loups, & peuvent se dévorer en toute sûreté de conscience. O grands philosophes! que ne réservez-vous pour vos amis & pour vos enfans ces leçons profitables; vous en recevriez bientôt le prix, & nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs.

Voilà donc les hommes merveilleux à qui l'estime de leurs contemporains a été prodiguée pendant leur vie, & l'immortalité réservée après leur trépas! Voilà les sages maximes que nous

avons reçues d'eux, & que nous transmettons d'âge en âge à nos descendans. Le paganisme, livré à tous les égaremens de la raison humaine, a-t'il laissé à la postérité rien qu'on puisse comparer aux monumens honteux que lui a préparés l'imprimerie sous le règne de l'évangile? Les écrits impies des Leucippes & des Diagoras sont péris avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniser les extravagances de l'esprit humain; mais graces aux caracteres typographiques\*, & à l'usage que nous en faisons,

\* A considérer les désordres affreux que l'imprimerie a déjà causés en Europe; à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un jour à l'autre, on peut prévoir aisément que les souverains ne tarderont pas à se donner autant de soin pour bannir cet art terrible de leurs états, qu'ils en ont pris pour l'y établir. Le sultan Achmet, cédant aux importunités de quelques prétendues gens de goût, avoit consenti d'établir une imprimerie à Constantinople; mais à peine la presse fut-elle en train, qu'on fut contraint de la détruire & d'en jeter les instrumens dans un puits. On dit que le Calife Omar, consulté sur ce qu'il

60 *Discours sur le rétablissement*  
les dangereuses rêveries des Hobbes  
& des Spinoza resteront à jamais. Al-  
lez, écrits célèbres, dont l'ignorance  
& la rusticité de nos peres n'auroient  
point été capables, accompagnez chez  
nos descendans ces ouvrages plus dan-  
gereux encore, d'où s'exhale la cor-  
ruption des mœurs de notre siècle, &  
portez ensemble aux siècles à venir  
une histoire fidèle du progrès & des  
avantages de nos sciences & de nos  
arts. S'ils vous lisent, vous ne leur  
laissez aucune perplexité sur la ques-  
tion que nous agitions aujourd'hui ;  
& à moins qu'ils ne soient plus infen-

falloit faire de la bibliothèque d'Alexandrie ;  
répondit en ces termes : Si les livres de cette  
bibliothèque contiennent des choses opposées  
à l'Alcoran, ils sont mauvais, & il faut les  
brûler : s'ils ne contiennent que la doctrine  
de l'Alcoran, brûlez-les encore, ils sont su-  
perflus. Nos sçavans ont cité ce raisonne-  
ment, comme le comble de l'absurdité. Ce-  
pendant, supposez Grégoire le Grand à la  
place d'Omar, & l'Évangile à la place de  
l'Alcoran, la bibliothèque auroit encore été  
brûlée, & ce seroit peut-être le plus beau trait  
de cet illustre pontife.

lés que nous, ils leveront leurs mains au ciel, & diront dans l'amertume de leur cœur : » Dieu tout-puissant, » toi, qui tiens dans tes mains les esprits, délivre-nous des lumieres & des funestes arts de nos peres ; & » rends - nous l'ignorance, l'innocence & la pauvreté, les seuls biens qui puissent faire notre bonheur, » & qui soient précieux devant toi.

Mais si les progrès des sciences & des arts n'a rien ajouté à notre véritable félicité ; s'il a corrompu nos mœurs, & si la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût, que penserons-nous de cette foule d'auteurs élémentaires qui ont écarté du temple des muses les difficultés qui défendoient son abord, & que la nature y avoit répandues, comme une épreuve des forces de ceux qui seroient tenté de sçavoir ? Que penserons-nous de ces compilateurs d'ouvrages, qui ont indiscrettement brisé la porte des sciences, & introduit

62 *Discours sur le rétablissement*  
dans leur sanctuaire une populace indigne d'en approcher; tandis qu'il seroit à souhaiter que tous ceux qui ne pouvoient avancer loin dans la carrière des lettres, eussent été rebutés dès l'entrée, & se fussent jettés dans des arts utiles à la société? Tel qui fera toute sa vie un mauvais versificateur, un géomètre subalterne, seroit peut-être devenu un grand fabricant d'étoffes. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature destinoit à faire des disciples. Les Verulams, les Descartes & les Newtons, ces précepteurs du genre humain, n'en ont point eu eux-mêmes; & quels guides les eussent conduits jusqu'ou leur vaste génie les a portés? Des maîtres ordinaires n'auroient pu que rétrécir leur entendement, en le resserrant dans l'étroite capacité du leur. C'est par les premiers obstacles qu'ils ont appris à faire des efforts, & qu'ils se sont exercés à franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru.

S'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des sciences & des arts, ce n'est qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur leurs traces, & de les devancer : c'est à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monumens à la gloire de l'esprit humain. Mais si l'on veut que rien ne soit au-dessus de leur génie, il faut que rien ne soit au-dessus de leurs espérances. Voilà l'unique encouragement dont ils ont besoin. L'ame se proportionne insensiblement aux objets qui l'occupent, & ce sont les grandes occasions qui font les grands hommes. Le prince de l'éloquence fut consul de Rome, & le plus grand, peut-être, des philosophes, chancelier d'Angleterre. Croit-on que si l'un n'eût occupé qu'une chaire dans quelque université, & que l'autre n'eût obtenu qu'une modique pension d'académie, croit-on, dis-je, que leurs ouvrages ne se sentiroient pas de leur état ? Que les

64 *Discours sur le rétablissement*  
rois ne dédaignent point d'admettre dans leurs conseils les gens les plus capables de les bien conseiller ; qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des grands , que l'art de conduire les peuples est plus difficile que celui de les éclairer ; comme s'il étoit plus aisé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré , que de les y contraindre par la force. Que les sçavans du premier ordre trouvent dans leurs cours d'honorables asyles ; qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux ; celle de contribuer par leur crédit au bonheur des peuples à qui ils auront enseigné la sagesse ; c'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la vertu , la science & l'autorité animées d'une noble émulation , & travaillant de concert à la félicité du genre humain. Mais tant que la puissance sera seule d'un côté , les lumieres & la sagesse seules d'un autre , les sçavans penseront rarement de grandes choses ,  
les

les princes en feront plus rarement de belles , & les peuples continueront d'être vils , corrompus & malheureux.

Pour nous , hommes vulgaires , à qui le ciel n'a point départi de si grands talens , & qu'il ne destine pas à tant de gloire , restons dans notre obscurité. Ne courons point après une réputation qui nous échapperoit , & qui , dans l'état présent des choses , ne nous rendroit jamais ce qu'elle nous auroit coûté , quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon chercher notre bonheur dans l'opinion d'autrui , si nous pouvons le trouver en nous - mêmes ? Laissons à d'autres le soin d'instruire les peuples de leurs devoirs , & bornons-nous à bien remplir les nôtres ; nous n'avons pas besoin d'en sçavoir davantage.

O vertu , science sublime des ames simples ! faut-il donc tant de peines & d'appareil pour te connoître ? Tes

66 *Dis. sur le rét. des Sc. & des Arts.*  
principes ne sont-ils pas gravés dans  
tous les cœurs ? & ne suffit-il pas,  
pour apprendre tes loix, de rentrer  
en soi-même, & d'écouter la voix de  
sa conscience dans le silence des pas-  
sions ? Voilà la véritable philosophie ;  
sçachons-nous en contenter ; & sans  
envier la gloire de ces hommes célé-  
bres , qui s'immortalisent dans la ré-  
publique des lettres, tâchons de met-  
tre entr'eux & nous cette distinction  
glorieuse qu'on remarquoit jadis en-  
tre deux grands peuples ; que l'un  
sçavoit bien dire, & l'autre bien faire.





## OBSERVATIONS

D E

JEAN - JACQUES ROUSSEAU,

D E G E N E V E ,

*Sur la Réponse qui a été faite à son  
Discours.*

J E devrois plutôt un remerciement qu'une réplique à l'auteur anonyme, qui vient d'honorer mon discours d'une réponse; mais ce que je dois à la reconnoissance ne me fera point oublier ce que je dois à la vérité; & je n'oublierai pas non plus que toutes les fois qu'il est question de raison, les hommes rentrent dans le droit de la nature, & reprennent leur première égalité.

Le discours auquel j'ai à répliquer, est plein de choses très-vraies & très-bien prouvées, auxquelles je ne vois

68 *Observations sur la Réponse*

aucune réponse : car quoique j'y sois qualifié de docteur, je serois bien fâché d'être au nombre de ceux qui savent répondre à tout.

Ma défense n'en sera pas moins facile ; elle se bornera à comparer avec mon sentiment les vérités qu'on m'objecte : car si je prouve qu'elles ne l'attaquent point, ce sera, je crois, l'avoir assez bien défendu.

Je puis réduire à deux points principaux toutes les propositions établies par mon adversaire ; l'un renferme l'éloge des sciences, l'autre traite de leurs abus. Je les examinerai séparément.

Il semble, au ton de la réponse, qu'on seroit bien aise que j'eusse dit des sciences beaucoup plus de mal que je n'en ai dit en effet. On y suppose que leur éloge qui se trouve à la tête de mon discours, a dû me coûter beaucoup : c'est, selon l'auteur, un aveu arraché à la vérité, & que je n'ai pas tardé à rétracter.

Si cet aveu est un éloge arraché par la vérité, il faut donc croire que je pensois des sciences le bien que j'en ai dit; le bien que l'auteur en dit lui-même n'est donc point contraire à mon sentiment. Cet aveu, dit-on, est arraché par force : tant mieux pour ma cause ; car cela montre que la vérité est chez moi plus forte que le penchant. Mais sur quoi peut-on juger que cet éloge est forcé ? Serait-ce pour être mal fait ? Ce seroit tenter un procès bien terrible à la sincérité des auteurs, que d'en juger sur ce nouveau principe. Seroit-ce pour être trop court ? Il me semble que j'aurois pu facilement dire moins de choses en plus de pages. C'est, dit-on, que je me suis rétracté ; j'ignore en quel endroit j'ai fait cette faute ; & tout ce que je puis répondre, c'est que ce n'a pas été mon intention.

La science est très-bonne en soi ; cela est évident ; & il faudroit avoir

70 *Observations sur la Réponse*  
renoncé au bon sens pour dire le contraire. L'Auteur de toutes choses est la source de la vérité; tout connoître est un de ses divins attributs; c'est donc participer en quelque sorte à la suprême Intelligence, que d'acquérir des connoissances, & d'étendre ses lumieres. En ce sens, j'ai loué le sçavoir, & c'est en ce sens que je loue mon adverfaire. Il s'étend encore sur les divers genres d'utilité que l'homme peut retirer des arts & des sciences; & j'en aurois volontiers dit autant, si cela eût été de mon sujet. Ainsi nous sommes parfaitement d'accord en ce point.

Mais comment se peut-il faire que les sciences dont la source est si pure & la fin si louable, engendrent tant d'impiétés, tant d'hérésies, tant d'erreurs, tant de systêmes absurdes, tant de contrariétés, tant d'inepties, tant de satyres ameres, tant de miserables romans, tant de vers licentieux, tant de livres obscènes; &

dans ceux qui les cultivent, tant d'orgueil, tant d'avarice, tant de malignité, tant de cabale, tant de jalousies, tant de mensonges, tant de noirceurs, tant de calomnies, tant de lâches & honteuses flatteries. Je disois que c'est parce que la science, toute belle, toute sublime qu'elle est, n'est point faite pour l'homme; qu'il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, & trop de passions dans le cœur, pour n'en pas faire un mauvais usage; que c'est assez pour lui de bien étudier ses devoirs, & que chacun a reçu toutes les lumières dont il a besoin pour cette étude. Mon adversaire avoue de son côté que les sciences deviennent nuisibles quand on en abuse, & que plusieurs en abusent en effet. En cela nous ne disons pas, je crois, des choses fort différentes; j'ajoute, il est vrai, qu'on en abuse beaucoup, & qu'on en abuse toujours; & il ne me semble pas que dans la réponse on ait soutenu le contraire,

72 *Observations sur la Réponse*

Je peux donc assurer que nos principes, & par conséquent toutes les propositions qu'on en peut déduire, n'ont rien d'opposé, & c'est ce que j'avois à prouver. Cependant, quand nous venons à conclure, nos deux conclusions se trouvent contraires. La mienne étoit que, puisque les sciences font plus de mal aux mœurs que de bien à la société, il eût été à desirer que les hommes s'y fussent livrés avec moins d'ardeur. Celle de mon adversaire est que, quoique les sciences fassent beaucoup de mal, il ne faut pas laisser de les cultiver à cause du bien qu'elles font. Je m'en rapporte, non au public, mais au petit nombre des vrais philosophes, sur celle qu'il faut préférer de ces deux conclusions.

Il me reste de légères observations à faire, sur quelques endroits de cette réponse, qui m'ont paru manquer un peu de la justesse que j'admire volontiers dans les autres, & qui ont  
pu

pu contribuer par-là à l'erreur de la conséquence que l'auteur en tire.

L'ouvrage commence par quelques personnalités, que je ne releverai qu'autant qu'elles feront à la question. L'auteur m'honore de plusieurs éloges, & c'est assurément m'ouvrir une belle carrière ; mais il y a trop peu de proportion entre ces choses : un silence respectueux sur les objets de notre admiration, est souvent plus convenable que des louanges indiscrettes\*.

\* Tous les princes, bons & mauvais, seront toujours basement & indifféremment loués, tant qu'il y aura des courtisans & des gens de lettres. Quant aux princes qui sont de grands hommes, il leur faut des éloges plus modérés & mieux choisis. La flatterie offense leur vertu, & la louange même peut faire tort à leur gloire. Je sçais bien, du moins, que Trajan seroit beaucoup plus grand à mes yeux, si Pline n'eût jamais écrit. Si Alexandre eût été en effet ce qu'il affectoit de paroître, il n'eût point songé à son portrait ni à sa statue ; mais pour son panégyrique, il n'eût permis qu'à un Lacédémonien de le faire, au risque de n'en point avoir. Le seul éloge, digne d'un Roi,

74 *Observations sur la Réponse*

Mon discours, dit-on, a de quoi surprendre \*. Il me semble que ceci demanderoit quelque éclaircissement. On est encore surpris de le voir couronné. Ce n'est pourtant pas un prodige de voir couronner de médiocres écrits. Dans tout autre sens cette surprise seroit aussi honorable à l'académie de Dijon, qu'injurieuse à l'intégrité des académies en général; & il est aisé de sentir combien j'en ferois le profit de ma cause.

On me taxe, par des phrases fort

est celui qui se fait entendre, non par la bouche mercénaire d'un orateur, mais par la voix d'un peuple libre.

\* C'est de là question même qu'on pourroit être surpris :: grande & belle question, s'il en fût jamais, & qui pourra bien n'être pas si-tôt renouvelée. L'académie Françoisse vient de proposer pour le prix d'éloquence de l'année 1752, un sujet fort semblable à celui-là. Il s'agit de soutenir que *l'amour des lettres inspire l'amour de la vertu*. L'académie n'a pas jugé à propos de laisser un tel sujet en problème; & cette sage compagnie a doublé dans cette occasion le temps qu'elle accordeoit ci-devant aux auteurs, même pour les sujets les plus difficiles.

agréablement arrangées, de contradiction entre ma conduite & ma doctrine ; on me reproche d'avoir cultivé moi-même les études que je condamne \* ; puisque la science & la vertu sont incompatibles , comme on prétend que je m'efforce de le prouver , on me demande d'un ton assez pressant comment j'ose employer l'une en me déclarant pour l'autre.

Il y a beaucoup d'adresse à m'impliquer ainsi moi-même dans la question : cette personnalité ne peut manquer de jeter de l'embarras dans ma réponse , ou plutôt dans mes réponses ; car malheureusement j'en ai plus

\* Je ne scaurois me justifier , comme bien d'autres , sur ce que notre éducation ne dépend point de nous , & qu'on ne nous consulte pas pour nous empoisonner : c'est de très-bon gré que je me suis jetté dans l'étude ; & c'est de meilleur cœur encore que je l'ai abandonnée , en m'apercevant du trouble qu'elle jettoit dans mon ame sans aucun profit pour ma raison. Je ne veux plus d'un métier trompeur , où l'on croit beaucoup faire pour la sagesse , en faisant tout pour la vanité.

76 *Observations sur la Réponse*  
d'une à faire. Tâchons du moins que  
la justesse y supplée à l'agrément.

1°. Que la culture des sciences  
corrompe les mœurs d'une nation,  
c'est ce que j'ai osé soutenir, c'est ce  
que j'ose croire avoir prouvé. Mais  
comment aurois-je pu dire que dans  
chaque homme en particulier la  
science & la vertu sont incompati-  
bles, moi qui ai exhorté les princes  
à appeller les vrais sçavans à leur  
cour, & à leur donner leur confian-  
ce, afin qu'on voye une fois ce que  
peuvent la science & la vertu réu-  
nies pour le bonheur du genre hu-  
main? Ces vrais sçavans sont en petit  
nombre, je l'avoue; car, pour bien  
user de la science, il faut réunir de  
grands talens & de grandes vertus;  
or c'est ce qu'on peut espérer de quel-  
ques âmes privilégiées, mais qu'on ne  
doit point attendre de tout un peuple.  
On ne sçauroit donc conclure de mes  
principes, qu'un homme ne puisse être  
sçavant & vertueux tout à la fois,

2°. On pourroit encore moins me presser personnellement par cette prétendue contradiction, quand même elle existeroit réellement. J'adore la vertu, mon cœur me rend ce témoignage; il me dit trop aussi, combien il y a loin de cet amour à la pratique qui fait l'homme vertueux; d'ailleurs, je suis fort éloigné d'avoir de la science, & plus encore d'en affecter. J'aurois cru que l'aveu ingénu que j'ai fait au commencement de mon discours, me garantiroit de cette imputation, je craignois bien plutôt qu'on ne m'accusât de juger des choses que je ne connoissois pas. On sent assez combien il m'étoit impossible d'éviter à la fois ces deux reproches. Que sçais-je même, si l'on n'en viendroit point à les réunir, si je ne me hâtois de passer condamnation sur celui-ci, quelque peu mérité qu'il puisse être?

3°. Je pourrois rapporter à ce sujet ce que disoient les peres de l'é-

78 *Observations sur la Réponse*

glise des sciences mondaines qu'ils méprisoient, & dont pourtant ils se servoient pour combattre les philosophes payens. Je pourrois citer la comparaison qu'ils en faisoient avec les vases des Égyptiens volés par les Israélites : mais je me contenterai, pour dernière réponse, de proposer cette question : Si quelqu'un venoit pour me tuer, & que j'eusse le bonheur de me saisir de son arme, me feroit-il défendu, avant que de la jeter, de m'en servir pour le chasser de chez moi ?

Si la contradiction qu'on me reproche n'existe pas, il n'est donc pas nécessaire de supposer que je n'ai voulu que m'égayer sur un frivole paradoxe ; & cela me paroît d'autant moins nécessaire, que le ton que j'ai pris, quelque mauvais qu'il puisse être, n'est pas celui qu'on employe dans les jeux d'esprit.

Il est temps de finir sur ce qui me regarde : on ne gagne jamais rien à

parler de soi ; & c'est une indiscretion que le public pardonne difficilement , même quand on y est forcé. La vérité est si indépendante de ceux qui l'attaquent , & de ceux qui la défendent , que les auteurs qui en disputent , devroient bien s'oublier réciproquement ; cela épargneroit beaucoup de papier & d'encre. Mais cette règle si aisée à pratiquer avec moi, ne l'est point du tout vis-à-vis de mon adversaire ; & c'est une différence qui n'est pas à l'avantage de ma réplique.

L'auteur , observant que j'attaque les sciences & les arts par leurs effets sur les mœurs , employe , pour me répondre , le dénombrement des utilités qu'on en retire dans tous les états ; comme si , pour justifier un accusé , on se contentoit de prouver qu'il se porte fort bien , qu'il a beaucoup d'habileté , ou qu'il est fort riche. Pourvu qu'on m'accorde que les arts & les sciences nous rendent mal-

20 *Observations sur la Réponse*

honnêtes gens, je ne disconviendrai pas qu'ils ne nous soient d'ailleurs très-commodes; c'est une conformité de plus qu'ils auront avec la plupart des vices.

L'auteur va plus loin, & prétend encore que l'étude nous est nécessaire pour admirer les beautés de l'univers, & que le spectacle de la nature exposé, ce semble, aux yeux de tous, pour l'instruction des simples, exige lui-même beaucoup d'instruction dans les observateurs, pour en être apperçu. J'avoue que cette proposition me surprend. Seroit-ce qu'il est ordonné à tous les hommes d'être philosophes, ou qu'il n'est ordonné qu'aux seuls philosophes de croire en Dieu? L'écriture nous exhorte en mille endroits d'adorer la grandeur & la bonté de Dieu dans les merveilles de ses œuvres; je ne pense pas qu'elle nous ait prescrit nulle part d'étudier la physique, ni que l'Auteur de la nature soit moins bien adoré par

moi qui ne sçais rien, que par celui qui connoît & le cédre, & l'hysope, & la trompe de la mouche, & celle de l'éléphant.

On croit toujours avoir dit ce que font les sciences, quand on a dit ce qu'elles devroient faire. Cela me paroît pourtant fort différent : l'étude de l'univers devoit élever l'homme à son Créateur, je le sçais ; mais elle n'éleve que la vanité humaine. Le philosophe qui se flatte de pénétrer dans les secrets de Dieu, ose associer sa prétendue sagesse à la sagesse Eternelle : il approuve, il blâme, il corrige, il prescrit des loix à la nature, & des bornes à la Divinité ; & tandis qu'occupé de ses vains systèmes, il se donne mille peines pour arranger la machine du monde, le laboureur qui voit la pluie & le soleil tour-à-tour fertiliser son champ, admire, loue & bénit la main dont il reçoit ces graces, sans se mêler de la maniere dont elles lui parviennent.

32 *Observations sur la Réponse*

Il ne cherche point à justifier son ignorance ou ses vices par son incrédulité. Il ne censure point les œuvres de Dieu, & ne s'attaque point à son Maître pour faire briller sa suffisance. Jamais le mot impie d'Alphonse X ne tombera dans l'esprit d'un homme vulgaire : c'est à une bouche sçavante que ce blasphême étoit réservé.

*La curiosité naturelle à l'homme, continue-t'on, lui inspire l'envie d'apprendre. Il devoit donc travailler à la contenir, comme tous ses penchans naturels. Ses besoins lui en font sentir la nécessité. A bien des égards les connoissances sont utiles ; cependant les Sauvages sont des hommes, & ne sentent point cette nécessité-là. Ses emplois lui en imposent l'obligation. Ils lui imposent bien plus souvent celle de renoncer à l'étude pour vaquer à ses devoirs. \* Ses progrès lui en font*

\* C'est une mauvaise marque pour une société, qu'il faille tant de science dans ceux qui la conduisent. Si les hommes étoient

goûter le plaisir. C'est pour cela même qu'il devroit s'en défier. Ses premières découvertes augmentent l'avidité qu'il a de sçavoir. Cela arrive, en effet, à ceux qui ont du talent. Plus il connoît, plus il sent qu'il a de connoissances à acquérir. C'est-à-dire, que l'usage de tout le temps qu'il perd, est de l'exciter à en perdre encore davantage; mais il n'y a guere qu'un petit nombre d'hommes de génie, en qui la vue de leur ignorance se développe en apprenant, & c'est pour eux seulement que l'étude peut être bonne: à peine les petits esprits ont-ils appris quelque chose, qu'ils croient tout sçavoir; & il n'y a sorte de sottise que cette persuasion ne leur fasse dire & faire. Plus il a de connoissances acquises, plus il a de facilité à bien faire. On voit qu'en parlant ainsi, l'auteur a bien plus consulté son

ce qu'ils doivent être, ils n'auroient gueres besoin d'étudier, pour apprendre les choses, qu'ils ont à faire.

84 *Observations sur la Réponse*  
cœur, qu'il n'a observé les hommes.

Il avance encore qu'il est bon de connoître le mal pour apprendre à le fuir ; & il fait entendre qu'on ne peut s'affurer de sa vertu qu'après l'avoir mise à l'épreuve. Ces maximes sont au moins douteuses & sujettes à bien des discussions. Il n'est pas certain que, pour apprendre à bien faire, on soit obligé de sçavoir en combien de manieres on peut faire le mal. Nous avons un guide intérieur, bien plus infallible que tous les livres, & qui ne nous abandonne jamais dans le besoin. C'en seroit assez pour nous conduire innocemment, si nous voulions l'écouter toujours. Et comment seroit-on obligé d'éprouver ses forces, pour s'affurer de sa vertu, si c'est un des exercices de la vertu de fuir les occasions du vice ?

L'homme sage est continuellement sur ses gardes, & se défie toujours de ses propres forces : il réserve tout son courage pour le besoin, & ne s'ex-

pose jamais mal-à-propos. Le fanfaron est celui qui se vante sans cesse de plus qu'il ne peut faire, & qui, après avoir bravé & insulté tout le monde, se laisse battre à la première rencontre. Je demande lequel de ces deux portraits ressemble le mieux à un philosophe aux prises avec ses passions.

On me reproche d'avoir affecté de prendre chez les Anciens mes exemples de vertu. Il y a bien de l'apparence que j'en aurois trouvé encore davantage, si j'avois pu remonter plus haut. J'ai cité aussi un peuple moderne, & ce n'est pas ma faute, si je n'en ai trouvé qu'un. On me reproche encore, dans une maxime générale, des paralleles odieux, où il entre, dit-on, moins de zèle & d'équité que d'envie contre mes compatriotes, & d'humeur contre mes contemporains. Cependant personne, peut-être, n'aime autant que moi son pays & ses compatriotes. Au sur-

86 *Observations sur la Réponse*  
plus, je n'ai qu'un mot à répondre :  
J'ai dit mes raisons, & ce sont elles  
qu'il faut peser. Quant à mes inten-  
tions, il en faut laisser le jugement  
à celui-là seul auquel il appartient.

Je ne dois point passer ici sous  
silence une objection considérable,  
qui m'a déjà été faite par un philo-  
sophe \* : *N'est-ce point, me dit-on*  
*ici, au climat, au tempérament, au*  
*manque d'occasion, au défaut d'objet,*  
*à l'économie du gouvernement, aux*  
*coutumes, aux loix, à toute autre chose*  
*qu'aux sciences, qu'on doit attribuer*  
*cette différence qu'on remarque quel-*  
*quesfois dans les mœurs, & en différens*  
*pays & en différens temps ?*

Cette question renferme de gran-  
des vues, & demanderoit des éclair-  
cissimens trop étendus, pour conve-  
nir à cet écrit. D'ailleurs, il s'agiroit  
d'examiner les relations très-cachées,  
mais très-réelles, qui se trouvent en-  
tre la nature du gouvernement & le

\* *Préf. de l'Encycl.*

génie, les mœurs & les connoissances des citoyens; & ceci me jetteroit dans des discussions délicates qui me pourroient mener trop loin. De plus, il me seroit bien difficile de parler de gouvernement, sans donner trop beau jeu à mon adversaire; &, tout bien pesé, ce sont des recherches bonnes à faire à Genève, & dans d'autres circonstances.

Je passe à une accusation bien plus grave que l'objection précédente; je la transcrirai dans ses propres termes; car il est important de la mettre fidèlement sous les yeux du lecteur.

*Plus le chrétien examine l'authenticité de ses titres, plus il se rassure dans la possession de sa croyance; plus il étudie la révélation, plus il se fortifie dans la foi. C'est dans les divines écritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence; c'est dans les doctes écrits des pères de l'église qu'il en fait des siècles le développement; c'est*

88 *Observations sur la Réponse*  
dans les livres de morale, & les annales saintes, qu'il en voit les exemples, & qu'il s'en fait l'application.

Quoi ! l'ignorance enlevera à la religion & à la vertu des appuis si puissans ; & ce sera à elle qu'un docteur de Genève enseignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On s'étonneroit davantage d'entendre un si étrange paradoxe, si on ne sçavoit que la singularité d'un système, quelque dangereux qu'il soit, n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour règle que l'esprit particulier.

J'ose le demander à l'auteur ; comment a-t'il pu jamais donner une pareille interprétation aux principes que j'ai établis ? Comment a-t'il pu m'accuser de blâmer l'étude de la religion, moi qui blâme surtout l'étude de nos vaines sciences, parce qu'elle nous détourne de celle de nos devoirs ? & qu'est-ce que l'étude des devoirs du chrétien, sinon celle de sa religion même ?

Sans

Sans doute j'aurois dû blâmer expressément toutes ces puérides subtilités de la scholastique, avec lesquelles, sous prétexte d'éclaircir les principes de la religion, on en anéantit l'esprit, en substituant l'orgueil scientifique à l'humilité chrétienne. J'aurois dû m'élever avec plus de force contre ces ministres indiscrets, qui les premiers ont osé porter les mains à l'arche, pour étayer avec leur foible sçavoir un édifice soutenu par la main de Dieu. J'aurois dû m'indigner contre ces hommes frivoles, qui, par leurs misérables pointilleries, ont avili la sublime simplicité de l'évangile, & réduit en syllogismes la doctrine de Jesus-Christ; mais il s'agit aujourd'hui de me défendre, & non d'attaquer.

Je vois que c'est par l'histoire & les faits qu'il faudroit terminer cette dispute. Si je sçavois exposer en peu de mots ce que les sciences & la religion ont eu de commun dès le commen-

90 *Observations sur la Réponse*  
cément , peut-être cela serviroit-il à  
décider la question sur ce point.

Le peuple que Dieu s'étoit choisi ,  
n'a jamais cultivé les sciences , & on  
ne lui en a jamais conseillé l'étude ;  
cependant si cette étude étoit bonne  
à quelque chose , il en auroit eu plus  
besoin qu'un autre. Au contraire , ses  
chefs firent tous leurs efforts pour le  
tenir séparé , autant qu'il étoit possi-  
ble , des nations idolâtres & sçavan-  
tes , qui l'environnoient. Précaution  
moins nécessaire pour lui d'un côté  
que de l'autre : car ce peuple foible  
& grossier étoit bien plus aisé à sé-  
duire par les fourberies des prêtres de  
Bahal , que par les sophismes des phi-  
losophes.

Après des dispersions fréquentes  
parmi les Egyptiens & les Grecs , la  
science eut encore mille peines à ger-  
mer dans les têtes des Hébreux. Jo-  
seph & Philon , qui par tout ailleurs  
n'auroient été que deux hommes mé-  
diocres , furent des prodiges parmi

eux. Les Saducéens, reconnoissables à leur irréligion, furent les philosophes de Jérusalem ; les Pharisiens, grands hypocrites, en furent les docteurs \*. Ceux-ci, quoiqu'ils bornassent à peu près leur science à l'étude de la loi, faisoient cette étude avec tout le faste & toute la suffisance dogmatique ; ils observoient aussi avec un très-grand soin toutes les pratiques de la religion ; mais l'évangile nous apprend l'esprit de cette exactitude, & le cas qu'il falloit en faire :

\* On voyoit régner entre ces deux partis cette haine & ce mépris réciproque qui régnerent de tous temps entre les docteurs & les philosophes ; c'est-à-dire, entre ceux qui font de leur tête un répertoire de la science d'autrui & ceux qui se piquent d'en avoir une à eux. Mettez aux prises le maître de musique & le maître à danser du Bourgeois Gentilhomme, vous aurez l'antiquaire & le bel esprit, le chymiste & l'homme de lettres, le jurisconsulte & le médecin, le géomètre & le versificateur, le théologien & le philosophe ; pour bien juger de tous ces gens-là, il suffit de s'en rapporter à eux-mêmes, & d'écouter ce que chacun vous dit, non de soi, mais des autres.

92. *Observations sur la Réponse*

au surplus, ils avoient tous très-peu de science & beaucoup d'orgueil; & ce n'est pas en cela qu'ils différoient le plus de nos docteurs d'aujourd'hui.

Dans l'établissement de la nouvelle loi, ce ne fut point à des sçavans que Jesus-Christ voulut confier sa doctrine & son ministère. Il suivit dans son choix la prédilection qu'il a montrée en toute occasion pour les petits & les simples. Et dans les instructions qu'il donnoit à ses disciples, on ne voit pas un mot d'étude ni de science, si ce n'est pour marquer le prix qu'il faisoit de tout cela.

Après la mort de Jesus-Christ, douze pauvres pêcheurs & artisans entreprirent d'instruire & de convertir le monde. Leur méthode étoit simple; ils prêchoient sans art, mais avec un cœur pénétré; & de tous les miracles dont Dieu honoroit leur foi; le plus frappant étoit la sainteté de leur vie; leurs disciples suivirent cet exemple, & le succès fut prodigieux.

Les prêtres Payens allarmés firent entendre aux princes que l'état étoit perdu, parce que les offrandes diminuoient. Les persécutions s'éleverent, & les persécuteurs ne firent qu'accélérer les progrès de cette religion qu'ils vouloient étouffer. Tous les chrétiens couroient au martyre, tous les peuples couroient au baptême : l'histoire de ces premiers temps est un prodige continuel.

Cependant les prêtres des idoles ; non contents de persécuter les chrétiens, se mirent à les calomnier ; les philosophes, qui ne trouvoient pas leur compte dans une religion qui prêche l'humilité, se joignirent à leurs prêtres. Les railleries & les injures pleuvoient de toutes parts sur la nouvelle secte. Il fallut prendre la plume pour se défendre. Saint Justin, martyr \*, écrivit le premier l'apologie

\* Ces premiers écrivains, qui scelloient de leur sang le témoignage de leur plume, seroient aujourd'hui des auteurs bien scanda-

94 *Observations sur la Réponse*  
de sa foi. On attaqua les payens à leur  
tour ; les attaquer c'étoit les vaincre.

Ieux : car ils soutenoient précisément le même  
sentiment que moi. Saint Justin, dans son en-  
retien avec Triphon, passe en revue les di-  
verses sectes de philosophie dont il avoit au-  
trefois essayé, & les rend si ridicules, qu'on  
croiroit lire un dialogue de Lucien : aussi  
voit-on, dans l'apologie de Tertulien, com-  
bien les premiers chrétiens se tenoient offen-  
sés d'être pris pour des philosophes.

Ce seroit, en effet, un détail bien flétris-  
sant pour la philosophie, que l'exposition des  
maximes pernicieuses, & des dogmes impies  
de ses diverses sectes. Les Epicuriens nioient  
toute providence ; les Académiciens doutoient  
de l'existence de la Divinité, & les Stoïciens,  
de l'immortalité de l'ame. Les sectes moins  
célèbres n'avoient pas de meilleurs sentimens :  
en voici un échantillon dans ceux de Théodore,  
chef d'une des deux branches des Cyré-  
naïques, rapporté par Diogène Laërce. *Sustulit amicitiam quod ea nequè insipientibus ne-  
què sapientibus adsit . . . Probabile dicebat pru-  
dentem virum non seipsum pro patria periculis  
exponere, nequè enim pro insipientium com-  
modis amittendam esse prudentiam. Furro quoque &  
adulterio & Jacrilegio, cum tempestivum erit  
daturum operam sapientem. Nihil quippè horum  
turpe naturâ esse. Sed auferatur de hisce vulgari-  
s opinio, quæ à stultorum imperitorumque plebe-  
culâ conflatâ est . . . sapientem publicè ab què  
ullo pudore ac suspitione scortis congressurum.*

Les premiers succès encouragerent d'autres écrivains. Sous prétexte

Ces opinions sont particulières, je le sçais ; mais y a-t'il une seule de toutes les sectes qui ne soit tombée dans quelque erreur dangereuse ? Et que dirons-nous de la distinction des deux doctrines, si avidement reçue de tous les philosophes, & par laquelle ils professoient en secret des sentimens contraires à ceux qu'ils enseignoient publiquement ? Pythagore fut le premier qui fit usage de la doctrine intérieure ; il ne la découvroit à ses disciples qu'après de longues épreuves & avec le plus grand mystère ; il leur donnoit en secret des leçons d'Athéisme, & offroit solennellement des Hécatombes à Jupiter. Les philosophes se trouverent si bien de cette méthode, qu'elle se répandit rapidement dans la Grèce, & de là dans Rome ; comme on le voit par les ouvrages de Cicéron, qui se moquoit avec ses amis des Dieux immortels, qu'il attestoit avec tant d'emphase sur la tribune aux harangues.

La doctrine intérieure n'a point été portée d'Europe à la Chine ; mais elle y est née aussi avec la philosophie, & c'est à elle que les Chinois sont redevables de cette foule d'Athées ou de philosophes qu'ils ont parmi eux. L'histoire de cette fatale doctrine, faite par un homme instruit & sincère, seroit un terrible coup porté à la philosophie ancienne & moderne. Mais la philosophie bravera toujours la raison, la vérité, & le temps même ; parce qu'elle a sa source dans l'orgueil humain plus fort que toutes ces choses.

96 *Observations sur la Réponse*  
d'exposer la turpitude du paganisme;  
on se jetta dans la mythologie & dans  
l'érudition \* ; on voulut montrer de  
la science & du bel esprit ; les livres  
parurent en foule , & les mœurs com-  
mencerent à se relâcher.

Bientôt on ne se contenta plus de  
la simplicité de l'évangile & de la foi  
des Apôtres , il fallut toujours avoir  
plus d'esprit que ses prédécesseurs. On  
subtilisa sur tous les dogmes ; chacun  
voulut soutenir son opinion ; per-  
sonne ne voulut céder. L'ambition  
d'être chef de secte se fit entendre ;  
les hérésies pullulerent de toutes parts.

L'emportement & la violence ne  
târdèrent pas à se joindre à la dispute.  
Ces chrétiens si doux, qui ne sçavoient

\* On a fait de justes reproches à Clément  
d'Alexandrie , d'avoir affecté dans ses écrits  
une érudition profane, peu convenable à un  
chrétien. Cependant il semble qu'on étoit  
excusable alors de s'instruire de la doctrine  
contre laquelle on avoit à se défendre. Mais  
qui pourroit voir, sans rire, toutes les pei-  
nes que se donnent aujourd'hui nos sçavans  
pour éclaircir les rêveries de la mythologie ?

que

que tendre la gorge aux couteaux, devinrent entr'eux des persécuteurs furieux, pires que les idolâtres : tous trempèrent dans les mêmes excès, & le parti de la vérité ne fut pas soutenu avec plus de modération que celui de l'erreur.

Un autre mal encore plus dangereux naquit de la même source. C'est l'introduction de l'ancienne philosophie dans la doctrine chrétienne. A force d'étudier les philosophes Grecs, on crut y voir des rapports avec le christianisme. On osa croire que la religion en deviendroit plus respectable, revêtue de l'autorité de la philosophie. Il fut un temps où il falloit être Platonicien pour être orthodoxe ; & peu s'en fallut que Platon d'abord, & ensuite Aristote ne fût placé sur l'autel à côté de Jesus-Christ.

L'église s'éleva plus d'une fois contre ces abus. Ses plus illustres défenseurs les déplorerent souvent en termes pleins de force & d'énergie :

souvent ils tenterent d'en bannir toute cette science mondaine, qui en souilloit la pureté. Un des plus illustres papes en vint même jusqu'à cet excès de zèle, de soutenir que c'étoit une chose honteuse d'affervir la parole de Dieu aux règles de la grammaire.

Mais ils eurent beau crier; entraînés par le torrent, ils furent contraints de se conformer eux-mêmes à l'usage qu'ils condamnoient; & ce fut d'une manière très-sçavante que la plûpart d'entr'eux déclamerent contre le progrès des sciences.

Après de longues agitations les choses prirent enfin une assiette plus fixe. Vers le dixième siècle, le flambeau des sciences cessa d'éclairer la terre; le clergé demeura plongé dans une ignorance que je ne veux pas justifier, puisqu'elle ne tomboit pas moins sur les choses qu'il doit sçavoir, que sur celles qui lui sont inutiles, mais à laquelle l'église gagna du moins

un peu plus de repos qu'elle n'en avoit éprouvé jusques-là.

Après la renaissance des lettres , les divisions ne tarderent pas à recommencer plus terribles que jamais. De sçavans hommes émurent la querelle , de sçavans hommes la soutinrent , & les plus capables se montrèrent les plus obstinés. C'est en vain qu'on établit des conférences entre les docteurs des différens partis : aucun n'y portoit l'amour de la réconciliation , ni peut-être celui de la vérité ; tous n'y portoient que le desir de briller aux dépens de leur adversaire ; chacun vouloit vaincre , nul ne vouloit s'instruire ; le plus fort imposoit silence au plus foible ; la dispute se terminoit toujours par des injures , & la persécution en a toujours été le fruit. Dieu seul sçait quand tous ces maux finiront.

Les sciences sont florissantes aujourd'hui , la littérature & les arts brillent parmi nous ; quel profit en a

100 *Observations sur la Réponse*  
tiré la religion? Demandons-le à  
cette multitude de philosophes qui  
se piquent de n'en point avoir.  
Nos bibliothèques regorgent de li-  
vres de théologie ; & les casuistes  
fourmillent parmi nous. Autrefois  
nous avions des saints & point de  
casuistes. La science s'étend, & la foi  
s'anéantit. Tout le monde veut en-  
seigner à bien faire, & personne ne  
veut l'apprendre. Nous sommes tous  
devenus docteurs, & nous avons cessé  
d'être chrétiens.

Non, ce n'est point avec tant d'art  
& d'appareil que l'évangile s'est éten-  
du par tout l'univers, & que sa beauté  
ravissante a pénétré les cœurs. Ce  
divin livre, le seul nécessaire à un  
chrétien, & le plus utile de tous à  
quiconque même ne le seroit pas, n'a  
besoin que d'être médité pour porter  
dans l'ame l'amour de son auteur, &  
la volonté d'accomplir ses préceptes.  
Jamais la vertu n'a parlé un si doux  
langage ; jamais la plus profonde

sageſſe ne s'eſt exprimée avec tant d'énergie & de ſimplicité. On n'en quitte point la lecture, ſans ſe ſentir meilleur qu'auparavant. O vous, miniſtres de la loi qui m'y eſt annoncée, donnez-vous moins de peine pour m'inſtruire de tant de choſes inutiles. Laiſſez-là tous ces livres ſçavans qui ne ſçavent ni me convaincre, ni me toucher. Proſternez-vous aux pieds de ce Dieu de miſéricorde, que vous vous chargez de me faire connoître & aimer ; demandez-lui pour vous cette humilité profonde que vous devez me prêcher. N'étalez point à mes yeux cette ſcience orgueilleuſe, ni ce faſte indécent qui vous déshonorent & qui me révoltent ; ſoyez touchés vous-mêmes, ſi vous voulez que je le ſois, & ſurtout montrez-moi dans votre conduite la pratique de cette loi dont vous prétendez m'inſtruire. Vous n'avez pas beſoin d'en ſçavoir, ni de m'en enſeigner davantage, & votre miniſtere eſt

accompli. Il n'est point en tout cela question de belles-lettres, ni de philosophie. C'est ainsi qu'il convient de suivre & de prêcher l'évangile, & c'est ainsi que ses premiers défenseurs l'ont fait triompher de toutes les nations, *non Aristotelico more*, disoient les peres de l'église, *sed Piscatorio*.

Je sens que je deviens long, mais j'ai cru ne pouvoir me dispenser de m'étendre un peu sur un point de l'importance de celui-ci. De plus, les lecteurs impatiens doivent faire réflexion que c'est une chose bien commode que la critique; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour se défendre.

Je passe à la deuxième partie de la réponse, sur laquelle je tâcherai d'être plus court, quoique je n'y trouve guere moins d'observations à faire.

*Cen'est pas des sciences*, me dit-on, *c'est du sein des richesses que sont nés de tout temps la mollesse & le luxe*. Je n'avois pas dit non plus que le luxe fût

né des sciences , mais qu'ils étoient  
nés ensemble , & que l'un n'alloit  
guere fans l'autre. Voici comment  
j'arrangerois cette généalogie : la  
premiere source du mal est l'inéga-  
lité; de l'inégalité sont venues les ri-  
chesses ; car ces mots de pauvre & de  
riche sont relatifs , & par tout où les  
hommes seront égaux , il n'y aura ni  
riches ni pauvres. Des richesses , sont  
nés le luxe & l'oïfiveté ; du luxe , sont  
venus les beaux arts , & de l'oïfiveté ,  
les sciences. *Dans aucun temps les ri-  
chesses n'ont été l'appanage des sçavans.*  
C'est en cela même que le mal est  
plus grand ; les riches & les sçavans  
ne servent qu'à se corrompre mutuel-  
lement. Si les riches étoient plus sça-  
vans , ou que les sçavans fussent plus  
riches , les uns seroient de moins lâ-  
ches flatteurs , les autres aimeroient  
moins la basse flatterie , & tous en  
vaudroient mieux. C'est ce qui peut  
se voir par le petit nombre de ceux  
qui ont le bonheur d'être sçavans &

104 *Observations sur la Réponse*  
riches tout à la fois. *Pour un Platon*  
*dans l'opulence, pour un Aristippe ac-*  
*crédité à la cour, combien de philoso-*  
*phes réduits au manteau & à la besace,*  
*enveloppés dans leur propre vertu, &*  
*ignorés dans leur solitude ?* Je ne  
disconviens pas qu'il n'y ait un  
grand nombre de philosophes très-  
pauvres, & sûrement très-fâchés de  
l'être : je ne doute pas non plus que  
ce ne soit à leur seule pauvreté que  
la plûpart d'entr'eux doivent leur  
philosophie ; mais quand je voudrois  
bien les supposer vertueux, seroit-ce  
sur leurs mœurs, que le peuple ne voit  
point, qu'il apprendroit à réformer  
les siennes ? *Les sçavans n'ont ni le*  
*goût ni le loisir d'amasser de grands*  
*biens.* Je consens à croire qu'ils n'en  
ont pas le loisir ; *ils aiment l'étude.*  
Celui qui n'aimeroit pas son métier,  
seroit un homme bien fou ou bien  
misérable. *Ils vivent dans la médiocrité ;*  
il faut être extrêmement dis-  
posé en leur faveur pour leur en faire

un mérite. Une vie laborieuse & modérée, passée dans le silence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'est pas assurément une vie voluptueuse & criminelle : non pas du moins aux yeux des hommes ; tout dépend de l'intérieur. Un homme peut être contraint à mener une telle vie, & avoir pourtant l'ame très-corrompue : d'ailleurs, qu'importe qu'il soit lui-même vertueux & modeste, si les travaux, dont il s'occupe, nourrissent l'oïveté, & gâtent l'esprit de ses concitoyens. Les commodités de la vie, pour être souvent le fruit des arts, n'en sont pas davantage le partage des artistes. Il ne me paroît guere qu'ils soient gens à se les refuser : surtout ceux qui, s'occupant des arts tout-à-fait inutiles, & par conséquent très-lucratifs, sont plus en état de se procurer tout ce qu'ils desirent ; ils ne travaillent que pour les riches. Au train que prennent les choses, je ne serois pas étonné de voir quelque

106 *Observations sur la Réponse*

jour les riches travailler pour eux ; & ce sont les riches oisifs qui profitent & abusent de leur industrie. Encore une fois , je ne vois point que nos artistes soient des gens si simples & si modestes. Le luxe ne sçauroit régner dans un ordre de citoyens , qu'il ne se glisse bientôt parmi tous les autres sous différentes modifications , & partout il fait le même ravage.

Le luxe corrompt tout ; & le riche qui en jouit , & le misérable qui le convoite. On ne sçauroit dire que ce fût un mal en soi , de porter des manchettes de points , un habit brodé & une boîte émaillée ; mais c'en est un très-grand de faire quelque cas de ces colifichets , d'estimer heureux le peuple qui les porte , & de consacrer à se mettre en état d'en acquérir de semblables , un temps & des soins que tout homme doit à de plus nobles objets. Je n'ai pas besoin d'apprendre quel est le métier de celui qui s'occupe de telles vues , pour sçavoir le

jugement que je dois porter de lui.

J'ai passé le beau portrait qu'on nous fait ici des sçavans, & je crois pouvoir me faire un mérite de cette complaisance. Mon adversaire est moins indulgent ; non-seulement il ne m'accorde rien qu'il puisse me refuser, mais, plutôt que de passer condamnation sur le mal que je pense de notre vaine & fausse politesse, il aime mieux excuser l'hypocrisie. Il me demande si je voudrois que le vice se montrât à découvert ; assurément je le voudrois. La confiance & l'estime renaîtroient entre les bons ; on apprendroit à se défier des méchans, & la société en seroit plus sûre. J'aime mieux que mon ennemi m'attaque à force ouverte, que de venir en trahison me frapper par derrière. Quoi donc ! faudra-t'il joindre le scandale au crime ? Je ne sçais ; mais je voudrois bien qu'on n'y joignît pas la fourberie. C'est une chose très-commode pour les vicieux, que toutes

108 *Observations sur la Réponse*

les maximes qu'on nous débite depuis longtemps sur le scandale : si on les vouloit suivre à la rigueur, il faudroit se laisser piller, trahir, tuer impunément & ne jamais punir personne ; car c'est un objet très-scandaleux qu'un scélérat sur la roue. Mais l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. Oui, comme celui des assassins de César, qui se prosternoit à ses pieds pour l'égorger plus sûrement. Cette pensée a beau être plus brillante, elle a beau être autorisée du nom célèbre de son auteur, elle n'en est pas plus juste. Dirat-on jamais d'un filou, qui prend la livrée d'une maison pour faire son coup plus commodément, qu'il rend hommage au maître de la maison qu'il vole ? Non, couvrir sa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocrisie, ce n'est point honorer la vertu ; c'est l'outrager, en profanant ses enseignes ; c'est ajouter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices ;

c'est se fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caractères élevés qui portent jusques dans le crime, je ne sçais quoi de fier & de généreux, qui laisse voir au-dedans encore quelque étincelle de ce feu céleste, fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile & rempante de l'hypocrite est semblable à un cadavre, où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni ressource à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands scélerats rentrer en eux-mêmes, achever faiblement leur carrière, & mourir en prédestinés. Mais ce que personne n'a jamais vu, c'est un hypocrite devenir homme de bien; on auroit pu raisonnablement tenter la conversion de Cartouche, jamais homme sage n'eût entrepris celle de Cromwel.

J'ai attribué au rétablissement des lettres & des arts l'élégance & la politesse qui régnerent dans nos manieres. L'auteur de la réponse me le dif-

110 *Observations sur la Réponse*  
pute, & j'en suis étonné : car, puisqu'il fait tant de cas de la politesse, & des sciences, je n'apperçois pas l'avantage qui lui reviendra d'ôter à l'une de ces choses l'honneur d'avoir produit l'autre. Mais examinons ses preuves, elles se réduiront à ceci : *On ne voit point que les sçavans soient plus polis que les autres hommes ; au contraire, ils le sont souvent beaucoup moins : donc notre politesse n'est pas l'ouvrage des sciences.*

Je remarquerai d'abord qu'il s'agit moins ici de sciences que de littérature, de beaux arts & d'ouvrages de goût ; & nos beaux esprits, aussi peu sçavans qu'on voudra, mais si polis, si répandus, si brillans, si petits maîtres, se reconnoîtront difficilement à l'air mauffade & pédantesque que l'auteur de la réponse leur veut donner. Mais passons-lui cet antécédent ; accordons, s'il le faut, que les sçavans, les poëtes & les beaux esprits sont tous également ridicules ; que

Messieurs de l'académie des belles-lettres, Messieurs de l'académie des sciences, Messieurs de l'académie Françoisse, sont des gens grossiers qui ne connoissent ni le ton ni les usages du monde, & exclus par état de la bonne compagnie; l'auteur gagnera peu de chose à cela, & n'en fera pas plus en droit de nier que la politesse & l'urbanité, qui régissent parmi nous, soient l'effet du bon goût, puisé d'abord chez les anciens, & répandu parmi les peuples de l'Europe, par les livres agréables qu'on y publie de toutes parts \*. Comme les meilleurs

\* Quand il est question d'objets aussi généraux que les mœurs & les manieres d'un peuple, il faut prendre garde de ne pas toujours rétrécir ses vues sur des exemples particuliers. Ce seroit le moyen de ne jamais appercevoir les sources des choses. Pour sçavoir si j'ai raison d'attribuer la politesse à la culture des lettres, il ne faut pas chercher si un sçavant, ou un autre, sont des gens polis; mais il faut examiner les rapports qui peuvent être entre la littérature & la politesse, & voir ensuite quels sont les peuples chez lesquels ces choses se sont trouvées réunies ou séparées.

112 *Observations sur la Réponse*  
maîtres à danser, ne sont pas toujours les gens qui se présentent le mieux, on peut donner de très-bonnes leçons de politesse, sans vouloir ou pouvoir être fort poli soi-même. Ces pesans commentateurs, qu'on nous dit qui connoissoient tout dans les anciens, hors la grace & la finesse, n'ont pas laissé, par leurs ouvrages utiles, quoique méprisés, de nous apprendre à sentir ces beautés qu'ils ne sentoient point. Il en est de même de cet agrément du commerce, & de cette élégance de mœurs qu'on substitue à leur pureté, & qui s'est fait remarquer chez tous les peuples où les lettres ont été en honneur;

J'en dis autant du luxe, de la liberté & de toutes les autres choses qui influent sur les mœurs d'une nation, & sur lesquelles j'entends faire chaque jour tant de pitoyables raisonnemens. Examiner tout cela en petit & sur quelques individus, ce n'est pas philosopher, c'est perdre son temps & ses réflexions : car on peut connoître à fond Pierre ou Jacques, & avoir fait très-peu de progrès dans la connoissance des hommes.

à Athènes, à Rome, à la Chine, partout on a vu la politesse, & du langage & des manières, accompagner toujours, non les sçavans & les artistes, mais les sciences & les beaux arts.

L'auteur attaque ensuite les louanges que j'ai données à l'ignorance; & me taxant d'avoir parlé plus en orateur qu'en philosophe, il peint l'ignorance à son tour; & l'on peut bien se douter qu'il ne lui prête pas de belles couleurs.

Je ne nie point qu'il ait raison; mais je ne crois pas avoir tort. Il ne faut qu'une distinction très-juste & très-vraie pour nous concilier.

Il y a une ignorance féroce \* &

\* Je serai fort étonné si quelqu'un de mes critiques ne part de l'éloge que j'ai fait de plusieurs peuples ignorans & vertueux, pour m'opposer la liste de toutes les troupes de brigands qui ont infecté la terre, & qui pour l'ordinaire n'étoient pas de fort sçavans hommes. Je les exhorte d'avance à ne pas se fatiguer à cette recherche, à moins qu'ils ne l'estiment nécessaire pour montrer de l'éru-

114 *Observations sur la Réponse*  
brutale qui naît d'un mauvais cœur  
& d'un esprit faux, une ignorance  
criminelle qui s'étend jusqu'aux de-  
voirs de l'humanité, qui multiplie  
les vices, qui dégrade la raison, avi-  
lit l'ame & rend les hommes sembla-  
bles aux bêtes : cette ignorance est  
celle que l'auteur attaque, & dont il  
fait un portrait fort odieux & fort  
ressemblant. Il y a une autre sorte  
d'ignorance raisonnable qui consiste  
à borner sa curiosité à l'étendue des  
facultés qu'on a reçues ; une igno-  
rance modeste qui naît d'un vif amour  
pour la vertu, & n'inspire qu'indif-  
férence sur toutes les choses qui ne  
sont point dignes de remplir le cœur  
de l'homme, & qui ne contribuent  
point à le rendre meilleur ; une douce  
& précieuse ignorance, trésor d'une

dition. Si j'avois dit qu'il suffit d'être igno-  
rant pour être vertueux, ce ne seroit pas la  
peine de me répondre ; & par la même raison,  
je me croirai très-dispensé de répondre moi-  
même à ceux qui perdront leur temps à me  
soutenir le contraire.

âme pure & contente de soi , qui met toute sa félicité à se replier sur elle-même , à se rendre témoignage de son innocence , & n'a pas besoin de chercher un faux & vain honneur dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ses lumieres. Voilà l'ignorance que j'ai louée , & celle que je demande au ciel en punition du scandale que j'ai causé aux doctes par mon mépris déclaré pour les sciences humaines.

*Que l'on compare , dit l'auteur , à ces temps d'ignorance & de barbarie , ces siècles heureux où les sciences ont répandu par-tout l'esprit d'ordre & de justice. Ces siècles heureux seront difficiles à trouver ; mais on en trouvera plus aisément , où , grace aux sciences , ordre & justice ne seront plus que de vains noms faits pour en imposer au peuple , & où l'apparence en aura été conservée avec soin , pour les détruire en effet plus impunément. On voit de nos jours des guerres moins*

116 *Observations sur la Réponse*  
*fréquentes, mais plus justes* : en quel-  
que temps que ce soit, comment la  
guerre pourra-t'elle être plus juste  
dans l'un des partis, sans être plus in-  
juste dans l'autre ? Je ne sçaurois con-  
cevoir cela. *Des actions moins éton-*  
*nantes, mais plus héroïques*. Personne  
assurément ne disputera à mon ad-  
verfaire le droit de juger de l'héroïs-  
me ; mais pense-t'il que ce qui n'est  
point étonnant pour lui, ne le soit  
pas pour nous ? *Des victoires moins*  
*sanglantes, mais plus glorieuses ; des*  
*conquêtes moins rapides, mais plus as-*  
*surées ; des guerriers moins violens,*  
*mais plus redoutés ; sçachant vaincre*  
*avec modération, traitant les vaincus*  
*avec humanité ; l'honneur est leur gui-*  
*de, la gloire leur récompense*. Je ne  
nie pas à l'auteur qu'il y ait de grands  
hommes parmi nous, il lui seroit  
trop aisé d'en fournir la preuve ; ce  
qui n'empêche point que les peuples  
ne soient très-corrompus. Au reste,  
ces choses sont si vagues qu'on pour-

roit presque les dire de tous les âges ; & il est impossible d'y répondre , parce qu'il faudroit feuilleter des bibliothèques & faire des in-folio pour établir des preuves pour ou contre.

Quand Socrate a maltraité les sciences, il n'a pu , ce me semble , avoir en vue , ni l'orgueil des Stoïciens , ni la mollesse des Epicuriens , ni l'absurde jargon des Pyrrhoniens , parce qu'aucun de tous ces gens-là n'existoit de son temps. Mais ce léger anacronisme n'est point méfléant à mon adversaire : il a mieux employé sa vie qu'à vérifier des dates , & n'est pas plus obligé de sçavoir par cœur son Diogene-Laërce , que moi d'avoir vu de près ce qui se passe dans les combats.

Je conviens donc que Socrate n'a songé qu'à relever les vices des philosophes de son temps ; mais je ne sçais qu'en conclure , sinon que dès ce temps-là les vices pulluloient avec

les philosophes. A cela on me répond que c'est l'abus de la philosophie, & je ne pense pas avoir dit le contraire. Quoi! faut-il donc supprimer toutes les choses dont on abuse? Oui, sans doute, répondrai-je sans balancer: toutes celles qui sont inutiles, toutes celles dont l'abus fait plus de mal que leur usage ne fait de bien.

Arrêtons-nous un instant sur cette dernière conséquence, & gardons-nous d'en conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les bibliothèques, & détruire toutes les universités & les académies. Nous ne ferions que replonger l'Europe dans la Barbarie, & les mœurs n'y gagneroient rien\*. C'est avec douleur que je vais prononcer une grande & fatale vérité. Il

\* *Les vices n'ous resteroient, dit le philosophe que j'ai déjà cité, & nous aurions l'ignorance de plus.* Dans le peu de lignes que cet auteur a écrites sur ce grand sujet, on voit qu'il a tourné les yeux de ce côté, & qu'il a vu loin.

n'y a qu'un pas du sçavoir à l'ignorance; & l'alternative de l'un à l'autre est fréquente chez les nations; mais on n'a jamais vu de peuple une fois corrompu, revenir à la vertu. En vain vous prétendriez détruire les sources du mal; en vain vous ôteriez les alimens de la vanité, de l'oïveté & du luxe; en vain même vous rameneriez les hommes à cette première égalité, conservatrice de l'innocence & source de toute vertu: leurs cœurs, une fois gâtés, le feront toujours; il n'y a plus de remède, à moins de quelque grande révolution presque aussi à craindre que le mal qu'elle pourroit guérir, & qu'il est blâmable de desirer, & impossible de prévoir.

Laiſſons donc les sciences & les arts adoucir en quelque sorte la férocité des hommes qu'ils ont corrompus; cherchons à faire une diversion sage, & tâchons de donner le change

120 *Observations sur la Réponse*  
à leurs passions. Offrons quelques ali-  
mens à ces tygres, afin qu'il ne dévo-  
rent pas nos enfans. Les lumieres du  
méchant font encore moins à crain-  
dre que sa brutale stupidité; elles le  
rendent au moins plus circonspect sur  
le mal qu'il pourroit faire, par la con-  
noissance de celui qu'il en recevroit  
lui-même.

J'ai loué les académies & leurs il-  
lustres fondateurs, & j'en répéterai  
volontiers l'éloge. Quand le mal est  
incurable, le médecin applique des  
palliatifs, & proportionne les remé-  
des, moins aux besoins qu'au tempé-  
ramment du malade. C'est aux sages  
législateurs d'imiter sa prudence; &  
ne pouvant plus approprier aux peu-  
ples malades la plus excellente po-  
lice, de leur donner du moins, comme  
Solon, la meilleure qu'ils puissent  
comporter.

Il y a en Europe un grand prince,  
& ce qui est bien plus, un vertueux  
citoyen

citoyen, qui, dans la patrie qu'il a adoptée, & qu'il rend heureuse, vient de former plusieurs institutions en faveur des lettres. Il a fait en cela une chose très-digne de sa sagesse & de sa vertu. Quand il est question d'établissmens politiques, c'est le temps & le lieu qui décident de tout. Il faut, pour leurs propres intérêts, que les Princes favorisent toujours les sciences & les arts; j'en ai dit la raison: & dans l'état présent des choses, il faut encore qu'ils les favorisent aujourd'hui pour l'intérêt même des peuples. S'il y avoit actuellement parmi nous quelque monarque assez borné pour penser & agir différemment, les sujets resteroient pauvres & ignorans, & n'en seroient pas moins vicieux. Mon adversaire a négligé de tirer avantage d'un exemple si frappant & si favorable en apparence à sa cause. Peut-être est-il le seul qui l'ignore, ou qui

122 *Obfer. fur la Rép. au préc. Dif.*  
n'y ait pas songé. Qu'il souffre donc  
qu'on le lui rappelle; qu'il ne refuse  
point à de grandes choses les éloges  
qui leur sont dûs; qu'il les admire  
ainfi que nous, & ne s'en tienne pas  
plus fort contre les vérités qu'il at-  
taque,





LETTRE  
DE J. J. ROUSSEAU,

DE GENEVE,

A M. GRIMM,

*Sur la réfutation de son Discours,*

PAR M. GAUTIER,

*Professeur de mathématiques & d'histoire, & membre de l'Académie Royale des Belles-lettres de Nancy.*

JE vous renvoye, Monsieur, le Mercure d'octobre que vous avez eu la bonté de me prêter. J'y ai lu avec beaucoup de plaisir la réfutation que M. Gautier a pris la peine de faire de mon discours; mais je ne crois pas être, comme vous le prétendez, dans

Lij

la nécessité d'y répondre ; & voici mes objections.

1°. Je ne puis me persuader que, pour avoir raison, on soit indispensablement obligé de parler le dernier.

2°. Plus je relis la réfutation, & plus je suis convaincu que je n'ai pas besoin de donner à M. Gautier d'autre réplique que le discours même auquel il a répondu. Lisez, je vous prie, dans l'un & l'autre écrit, les articles du luxe, de la guerre, des académies, de l'éducation ; lisez la propopée de Louis le Grand, & celle de Fabricius ; enfin, lisez la conclusion de M. Gautier & la mienne, & vous comprendrez ce que je veux dire.

3°. Je pense en tout si différemment de M. Gautier, que s'il me falloit relever tous les endroits où nous ne sommes pas de même avis, je serois obligé de le combattre, même dans les choses que j'aurois dites comme

lui, & cela me donneroit un air contrariant, que je voudrois bien pouvoir éviter. Par exemple, en parlant de la politesse, il fait entendre très-clairement que, pour devenir homme de bien, il est bon de commencer par être hypocrite, & que la fausseté est un chemin sûr pour arriver à la vertu. Il dit encore que les vices ornés par la politesse, ne sont pas contagieux, comme ils le feroient, s'ils se présentoient de front avec rusticité; que l'art de pénétrer les hommes a fait le même progrès que celui de se déguiser; qu'on est convaincu qu'il ne faut pas compter sur eux, à moins qu'on ne leur plaise, ou qu'on ne leur soit utile; qu'on sçait évaluer les offres spécieuses de la politesse; c'est-à-dire, sans doute, que, quand deux hommes se font des complimens, & que l'un dit à l'autre dans le fonds de son cœur: *Je vous traite comme un sot, & je me moque de vous:* l'autre lui répond dans le fond du

rien : Je sçais que vous mentez impudemment, mais je vous le rends de mon mieux. Si j'avois voulu employer la plus amere ironie, j'en aurois pu dire à-peu-près autant.

4°. On voit à chaque page de la réfutation, que l'auteur n'entend point, ou ne veut point entendre l'ouvrage qu'il réfute, ce qui lui est assurément fort commode ; parce que, répondant sans cesse à sa pensée, & jamais à la mienne, il a la plus belle occasion du monde de dire tout ce qui lui plaît. D'un autre côté, si ma réplique en devient plus difficile, elle en devient aussi moins nécessaire : car on n'a jamais oui dire qu'un peintre, qui expose en public un tableau, soit obligé de visiter les yeux des spectateurs, & de fournir des lunettes à tous ceux qui en ont besoin.

D'ailleurs, il n'est pas bien sûr que je me fisse entendre, même en répliquant. Par exemple : Je sçais,

dirois-je à Monsieur Gautier, que nos soldats ne font point des Reaumur & des Fontenelles, & c'est tant pis pour eux, pour nous, & surtout pour les ennemis. Je sçais qu'ils ne sçavent rien, qu'ils sont brutaux & grossiers; & toutefois j'ai dit, & je dis encore qu'ils sont énervés par les sciences qu'ils méprisent, & par les beaux arts qu'ils ignorent. C'est un des grands inconvéniens de la culture des lettres, que, pour quelques hommes qu'elles éclairent, elles corrompent à pure perte toute une nation. Or, vous voyez bien, Monsieur, que ceci ne seroit qu'un autre paradoxe inexplicable pour M. Gautier, pour ce M. Gautier qui me demande fièrement ce que les troupes ont de commun avec les académies; si les soldats en auront plus de bravoure pour être mal vêtus & mal nourris; ce que je veux dire, en avançant qu'à force d'honorer les talens, on néglige les vertus; &

d'autres questions semblables, qui toutes montrent qu'il est impossible d'y répondre intelligiblement au gré de celui qui les fait. Je crois que vous conviendrez que ce n'est pas la peine de m'expliquer une seconde fois, pour n'être pas mieux entendu que la première.

5°. Si je voulois répondre à la première partie de la réfutation, ce seroit le moyen de ne jamais finir. M. Gautier juge à propos de me prescrire les auteurs que je puis citer, & ceux qu'il faut que je rejette. Son choix est tout-à-fait naturel; il refuse l'autorité de ceux qui déposent pour moi, & veut que je m'en rapporte à ceux qu'il croit m'être contraires. En vain voudrois-je lui faire entendre qu'un seul témoignage en ma faveur est décisif, tandis que cent témoignages ne prouvent rien contre mon sentiment, parce que les témoins sont parties dans le procès; en vain le prierois-je de distinguer

dans les exemples qu'il allégué ; en vain lui représenterois-je qu'être barbare ou criminel, sont deux choses tout-à-fait différentes, & que les peuples, véritablement corrompus sont moins ceux qui ont de mauvaises loix, que ceux qui méprisent les loix ; sa réplique est aisée à prévoir. Le moyen qu'on puisse ajouter foi à des écrivains scandaleux, qui osent louer des barbares qui ne savent ni lire ni écrire ; le moyen qu'on puisse jamais supposer de la pudeur à des gens qui vont tout nuds, & de la vertu à ceux qui mangent de la chair crue. Il faudra donc disputer. Voilà donc Herodote, Strabon, Pomponius-Mela, aux prises avec Xenophon, Justin, Quinte-Curce, Tacite. Nous voilà donc dans les recherches de critiques, dans les antiquités, dans l'érudition. Les brochures se transforment en volumes ; les livres se multiplient, & la question s'oublie. C'est le sort des disputes de littéra-

ture , qu'après des in-folio d'éclairciffemens , on finit toujours par ne ſçavoir plus où l'on en eſt : ce n'eſt pas la peine de commencer.

Si je voulois répliquer à la ſeconde partie , cela feroit bientôt fait ; mais je n'apprendrois rien à perſonne. M. Gautier ſe contente , pour m'y réfuter , de dire oui par tout où j'ai dit non , & non par tout où j'ai dit oui : je n'ai donc qu'à dire encore non par tout où j'avois dit non , oui par tout où j'avois dit oui , & ſupprimer les preuves , j'aurai très-exactement répondu. En ſuivant la méthode de M. Gautier , je ne puis donc répondre aux deux parties de la réfutation , ſans en dire trop & trop peu : or , je voudrois bien ne faire ni l'un ni l'autre.

6°. Je pourrois ſuivre une autre méthode , & examiner ſéparément les raifonnemens de M. Gautier , & le ſtyle de la réfutation.

Si j'examinois ſes raifonnemens ,

il me feroit aisé de montrer qu'ils portent tous à faux, que l'auteur n'a point saisi l'état de la question, & qu'il ne m'a point entendu.

Par exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne sont pas sçavans; & je m'étois déjà bien douté que les Kalmouques, les Bedouins, les Caffres, n'étoient pas des prodiges de vertu ni d'érudition. Si M. Gautier avoit donné les mêmes soins à me montrer quelque peuple sçavant qui ne fût pas vicieux, il m'auroit surpris davantage. Par-tout il me fait raisonner, comme si j'avois dit que la science est la seule source de corruption parmi les hommes. S'il a cru cela de bonne foi, j'admire la bonté qu'il a de me répondre.

Il dit que le commerce du monde suffit pour acquérir cette politesse dont se pique un galant homme; d'où il conclut qu'on n'est pas fondé à en faire honneur aux sciences. Mais

à quoi donc nous permettra-t'il d'en faire honneur ? Depuis que les hommes vivent en société, il y a eu des peuples polis , & d'autres qui ne l'étoient pas. Monsieur Gautier a oublié de nous rendre raison de cette différence.

M. Gautier est par-tout en admiration de la pureté de nos mœurs actuelles. Cette bonne opinion qu'il en a, fait assurément beaucoup d'honneur aux siennes ; mais elle n'annonce pas une grande expérience. On diroit, au ton dont il parle, qu'il a étudié les hommes, comme les Péripatéticiens étudioient la physique, sans sortir de son cabinet. Quant à moi, j'ai fermé mes livres ; & après avoir écouté parler les hommes, je les ai regardé agir. Ce n'est pas une merveille, qu'ayant suivi des méthodes si différentes, nous nous rencontrions si peu dans nos jugemens. Je vois qu'on ne sçauroit employer un langage plus honnête que celui

de notre siècle , & voilà ce qui frappe M. Gautier : mais je vois encore qu'on ne sçauroit avoir des mœurs plus corrompues , & voilà ce qui me scandalise. Pensons-nous donc être devenus gens de bien , parce qu'à force de donner des noms décens à nos vices , nous avons appris à n'en plus rougir ?

Il dit encore que , quand même on pourroit prouver par des faits que la dissolution des mœurs a toujours régné avec les sciences , il ne s'enfuivroit pas que le sort de la probité dépendît de leur progrès. Après avoir employé la première partie de mon discours à prouver que ces choses avoient toujours marché ensemble , j'ai destiné la seconde à montrer qu'en effet l'une tenoit à l'autre. A qui donc puis-je imaginer que M. Gautier veut répondre ici ?

Il me paroît surtout très-scandalisé de la manière dont j'ai parlé de l'éducation des collèges. Il m'ap-

prend qu'on y enseigne aux jeunes gens, je ne sçais combien de belles choses, qui peuvent être d'une bonne ressource pour leur amusement, quand ils seront grands, mais dont j'avoue que je ne vois point le rapport avec les devoirs des citoyens, dont il faut commencer par les instruire. » Nous  
 » nous enquérons volontiers : Sçait-il du Grec & du Latin ? Ecrit-il en vers ou en prose ? Mais s'il est devenu meilleur ou plus avisé, c'étoit le principal ; & c'est ce qui demeure derriere. Criez d'un passant à notre peuple : *O le sçavant homme !* & d'un autre : *O le bonhomme !* Il ne faudra pas à détourner ses yeux & son respect vers le premier ; il y faudroit un tiers crieur, *O les lourdes têtes !*

J'ai dit que la nature a voulu nous préserver de la science, comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant, & que la peine que nous trouvons à nous instruire,

n'est pas le moindre de ses bienfaits. M. Gautier aimeroit autant que j'eusse dit : Peuples , sçachez donc une fois , que la nature ne veut pas que vous vous nourrissiez des productions de la terre ; la peine qu'elle a attachée à sa culture , est un avertissement pour vous de la laisser en friche. M. Gautier n'a pas songé qu'avec un peu de travail , on est sûr de faire du pain ; mais qu'avec beaucoup d'étude , il est très-douteux qu'on parvienne à faire un homme raisonnable. Il n'a pas songé encore que ceci n'est précisément qu'une observation de plus en ma faveur : car pourquoi la nature nous a-t'elle imposé des travaux nécessaires , si ce n'est pour nous détourner des occupations oiseuses ? Mais au mépris qu'il montre pour l'agriculture , on voit aisément que , s'il ne tenoit qu'à lui , tous les laboureurs déserteroient bientôt les campagnes , pour aller argumenter dans les écoles ; occupation , selon

M. Gautier, & je crois, selon bien des professeurs, fort importante pour le bonheur de l'état.

En raisonnant sur un passage de Platon, j'avois présumé que peut-être les anciens Egyptiens ne faisoient-ils pas des sciences tout le cas qu'on auroit pu croire? L'auteur de la réfutation me demande comment on peut faire accorder cette opinion avec l'inscription qu'Osymandias avoit mise à sa bibliothèque. Cette difficulté eût pu être bonne du vivant de ce prince. A présent qu'il est mort, je demande, à mon tour, où est la nécessité de faire accorder le sentiment du roi Osymandias, avec celui des sages d'Egypte. S'il eût compté, & surtout pesé les voix, qui me répondra que le mot de *poisons* n'eût pas été substitué à celui de *remèdes*? Mais passons cette fastueuse inscription. Ces remèdes sont excellens, j'en conviens, & je l'ai déjà répété bien des fois; mais est-ce une raison  
pour

pour les administrer inconsidérément, & sans égard aux tempéramens des malades ? Tel aliment est très-bon en soi, qui, dans un estomac infirme, ne produit qu'indigestions & mauvaises humeurs. Que diroit-on d'un médecin qui, après avoir fait l'éloge de quelques viandes succulentes, concluroit que tous les malades s'en doivent rassasier ?

J'ai fait voir que les sciences & les arts énervent le courage. M. Gautier appelle cela une façon singulière de raisonner ; & il ne voit point la liaison qui se trouve entre le courage & la vertu. Ce n'est pourtant pas, ce me semble, une chose si difficile à comprendre. Celui qui s'est une fois accoutumé à préférer sa vie à son devoir, ne tardera guère à lui préférer encore les choses qui rendent la vie facile & agréable.

J'ai dit que la science convient à quelques grands génies ; mais qu'elle est toujours nuisible aux peuples qui

la cultivent. M. Gautier dit que Socrate & Caton, qui blâmoient les sciences, étoient pourtant eux-mêmes de fort sçavans hommes; & il appelle cela m'avoir réfuté.

J'ai dit que Socrate étoit le plus sçavant des Athéniens, & c'est de-là que je tire l'autorité de son témoignage: tout cela n'empêche point M. Gautier de m'apprendre que Socrate étoit sçavant.

Il me blâme d'avoir avancé que Caton méprisoit les philosophes Grecs; & il se fonde sur ce que Carneade se faisoit un jeu d'établir & de renverser les mêmes propositions; ce qui prévint mal à propos Caton contre la littérature des Grecs. M. Gautier devoit bien nous dire quel étoit le pays & le métier de ce Carneade.

Sans doute que Carneade est le seul philosophe, ou le seul sçavant qui se soit piqué de soutenir le pour & le contre; autrement tout ce que dit ici M. Gautier ne signifieroit rien du

tout. Je m'en rapporte sur ce point à son érudition.

Si la réfutation n'est pas abondante en bons raisonnemens, en revanche, elle l'est fort en belles déclamations. L'auteur substitue par-tout les ornemens de l'art à la solidité des preuves qu'il promettoit en commençant; & c'est, en prodiguant la pompe oratoire dans une réfutation, qu'il me reproche à moi de l'avoir employée dans un discours académique.

*A quoi tendent donc, dit M. Gauthier, les éloquentes déclamations de M. Rousseau? A abolir, s'il étoit possible, les vaines déclamations des collèges. Qui ne seroit pas indigné de l'entendre assurer que nous avons les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune? J'avoue qu'il y a un peu de flatterie à dire que nous en avons les apparences; mais M. Gauthier auroit dû, mieux que personne, me pardonner celle-là. Eh! pourquoi n'a-t'on plus de vertu? C'est qu'on*

*cultive les belles-lettres , les sciences  
& les arts. Pour cela précisément. Si  
l'on étoit impolis , rustiques , ignorans ,  
Goths , Huns ou Vandales , on seroit  
dignes des éloges de M. Rousseau.  
Pourquoi non ? Y a-t'il quelqu'un de  
ces noms-là qui donne l'exclusion à  
la vertu ? Ne se laissera-t'on point d'in-  
vectiver les hommes ? Ne se laisseront-  
ils point d'être méchans ? Croira-t'on  
toujours les rendre plus vertueux , en  
leur disant qu'ils n'ont point de vertu ?  
Croira-t'on les rendre meilleurs , en  
leur persuadant qu'ils sont assez bons ?  
Sous prétexte d'épurer les mœurs , est-  
il permis d'en renverser les appuis ?  
Sous prétexte d'éclairer les esprits ,  
faudra-t'il pervertir les ames ? O doux  
nœuds de la société ! charme des vrais  
philosophes ! aimables vertus ! c'est par  
vos propres attraits que vous réglez  
dans les cœurs ; vous ne devez votre  
empire , ni à l'âpreté Stoïque , ni à  
des clameurs barbares , ni aux conseils  
d'une orgueilleuse rusticité.*

Je remarquerai d'abord une chose assez plaisante ; c'est que de toutes les sectes des anciens philosophes que j'ai attaquées comme inutiles à la vertu , les Stoïciens sont les seuls que M. Gautier m'abandonne , & qu'il semble même vouloir mettre de mon côté. Il a raison, je n'en ferai guere plus fier.

Mais voyons un peu si je pourrois rendre exactement en d'autres termes le sens de cette exclamation : *O aimables vertus ! c'est par vos propres attraits que vous régnez dans les ames. Vous n'avez pas besoin de tout ce grand appareil d'ignorance & de rusticité. Vous sçavez aller au cœur par des routes plus simples & plus naturelles. Il suffit de sçavoir la réthorique , la logique , la physique , la métaphysique & les mathématiques , pour acquérir le droit de vous posséder.*

Autre exemple du style de M. Gautier.

*Vous sçavez que les scienciaes dont on*

occupe les jeunes philosophes dans les universités, sont la logique, la métaphysique, la morale, la physique, les mathématiques élémentaires. Si j'en ai sçu, je l'avois oublié, comme nous faisons tous, en devenant raisonnables. Ce sont donc là, selon vous, de stériles spéculations. Stériles, selon l'opinion commune; mais, selon moi, très-fertiles en mauvaises choses. Les universités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces sciences s'est retirée au fond d'un puits. Je ne crois pas avoir appris cela à personne. Cette sentence n'est point de mon invention; elle est aussi ancienne que la philosophie. Au reste, je sçais que les universités ne me doivent aucune reconnaissance; & je n'ignorois pas, en prenant la plume, que je ne pouvois à la fois faire ma cour aux hommes, & rendre hommage à la vérité. Les grands philosophes, qui les possèdent dans un degré éminent, sont

sans doute bien surpris d'apprendre qu'ils ne sçavent rien. Je crois qu'en effet ces grands philosophes, qui possèdent toutes ces grandes sciences dans un degré éminent, seroient très-surpris d'apprendre qu'ils ne sçavent rien. Mais je serois bien plus surpris moi-même, si ces hommes, qui sçavent tant de choses, sçavoient jamais celle-là.

Je remarque que M. Gautier, qui me traite par-tout avec la plus grande politesse, n'épargne aucune occasion de me susciter des ennemis; il étend ses soins, à cet égard, depuis les régens de collège jusqu'à la souveraine puissance. M. Gautier fait fort bien de justifier les usages du monde; on voit qu'ils ne lui sont point étrangers. Mais revenons à la réfutation.

Toutes ces manieres d'écrire & de raisonner, qui ne vont point à un homme d'autant d'esprit que M. Gautier me paroît en avoir, m'ont fait faire une conjecture que vous

trouverez hardie , & que je crois raisonnable. Il m'accuse, très-surement sans en rien croire, de n'être point persuadé du sentiment que je soutiens. Moi, je le soupçonne, avec plus de fondement d'être en secret de mon avis. Les places qu'il occupe, les circonstances où il se trouve, l'auront mis dans une espece de nécessité de prendre parti contre moi. La bienséance de notre siècle est bonne à bien des choses; il m'aura donc réfuté par bienséance; mais il aura pris toutes sortes de précautions, & employé tout l'art possible pour le faire de maniere à ne persuader personne.

C'est dans cette vue qu'il commence par déclarer très-mal-à-propos que la cause qu'il défend, intéresse le bonheur de l'assemblée, devant laquelle il parle, & la gloire du grand prince, sous les loix duquel il a la douceur de vivre. C'est précisément comme s'il disoit : Vous ne pouvez,  
Messieurs,

Messieurs, sans ingratitude envers votre respectable protecteur, vous dispenser de me donner raison; & de plus, c'est votre propre cause que je plaide aujourd'hui devant vous; ainsi de quelque côté que vous envisagiez mes preuves, j'ai droit de compter que vous ne vous rendrez pas difficiles sur leur solidité. Je dis que tout homme, qui parle ainsi, a plus d'attention à fermer la bouche aux gens, que d'envie de les convaincre.

Si vous lisez attentivement la réfutation, vous n'y trouverez presque pas une ligne qui ne semble être là pour attendre & indiquer sa réponse. Un seul exemple suffira pour me faire entendre.

*Les victoires que les Athéniens remportèrent sur les Perses & sur les Laédémoniens mêmes, font voir que les arts peuvent s'associer avec la vertu militaire.* Je demande si ce n'est pas là une adresse pour rappeler ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès, &

pour me faire songer au dénouement de la guerre du Peloponèse. Leur gouvernement, devenu vénal sous Périclès, prend une nouvelle face; l'amour du plaisir étouffe leur bravoure; les fonctions les plus honorables sont avilies; l'impunité multiplie les mauvais citoyens; les fonds destinés à la guerre sont destinés à nourrir la mollesse & l'oisiveté: toutes ces causes de corruption, quel rapport ont-elles aux sciences?

Que fait ici M. Gautier, sinon de rappeler toute la seconde partie de mon discours, où j'ai montré ce rapport? Remarquez l'art avec lequel il nous donne pour causes les effets de la corruption, afin d'engager tout homme de bon sens à remonter de lui-même à la première cause de ces causes prétendues. Remarquez encore comment, pour en laisser faire la réflexion au lecteur, il feint d'ignorer ce qu'on ne peut supposer qu'il ignore en effet, & ce que tous les

historiens disent unanimement , que la dépravation des mœurs & du gouvernement des Athéniens furent l'ouvrage des orateurs. Il est donc certain que , m'attaquer de cette manière , c'est bien clairement m'indiquer les réponses que je dois faire.

Ceci n'est pourtant qu'une conjecture , que je ne prétends point garantir. M. Gautier n'approuveroit peut-être pas que je voulusse justifier son sçavoir aux dépens de sa bonne foi : mais si en effet il a parlé sincèrement , en réfutant mon discours , comment M. Gautier , professeur en histoire , professeur en mathématiques , membre de l'académie de Nancy , ne s'est-il pas un peu défié de tous les titres qu'il porte ?

Je ne répliquerai donc pas à M. Gautier : c'est un point résolu. Je ne pourrois jamais répondre sérieusement , & suivre la réfutation pied à pied : vous en voyez la raison ; & ce seroit mal reconnoître les éloges

dont M. Gautier m'honore, que d'employer le *ridiculum acri*, l'ironie & l'amere plaisanterie. Je crains bien déjà qu'il n'ait que trop à se plaindre du ton de cette lettre : au moins n'ignoroit-il pas, en écrivant sa réfutation, qu'il attaquoit un homme qui ne fait pas assez de cas de la politesse, pour vouloir apprendre d'elle à déguiser son sentiment.

Au reste, je suis prêt à rendre à M. Gautier toute la justice qui lui est due. Son ouvrage me paroît celui d'un homme d'esprit qui a bien des connoissances. D'autres y trouveront peut-être de la philosophie; quant à moi, j'y trouve beaucoup d'érudition.

Je suis de tout mon cœur, Monsieur,  
&c.

---

P. S. Je viens de lire dans la gazette d'Utrecht, du 22 octobre, une

pompeuse exposition de l'ouvrage de Monsieur Gautier, & cette exposition semble faite exprès pour confirmer mes soupçons. Un auteur qui a quelque confiance en son ouvrage, laisse aux autres le soin d'en faire l'éloge, & se borne à en faire un bon extrait. Celui de la réfutation est tourné avec tant d'adresse, que, quoiqu'il tombe uniquement sur des bagatelles que je n'avois employées que pour servir de transitions, il n'y en a pas une seule sur laquelle un lecteur judicieux puisse être de l'avis de M. Gautier.

Il n'est pas vrai, selon lui, que ce soit des vices des hommes que l'histoire tire son propre intérêt.

Je pourrois laisser les preuves de raisonnement; & pour mettre M. Gautier sur son terrain, je lui citerois des autorités.

*Heureux les peuples dont les rois ont fait peu de bruit dans l'histoire.*

*Si jamais les hommes deviennent sages, leur histoire n'amusera guere.*

M. Gautier dit avec raison qu'une société, fût-elle toute composée d'hommes justes, ne sçauroit subsister sans loix; & il conclut de-là qu'il n'est pas vrai que, sans les injustices des hommes, la jurisprudence seroit inutile. Un si sçavant auteur confondroit-il la jurisprudence & les loix?

Je pourrois encore laisser les preuves de raisonnement; & pour mettre M. Gautier sur son terrain, je lui citerois des faits.

Les Lacédémoniens n'avoient ni jurifconsultes ni avocats; leurs loix n'étoient pas même écrites: cependant ils avoient des loix. Je m'en rapporte à l'érudition de M. Gautier, pour sçavoir si les loix étoient plus mal observées à Lacédémone, que dans les pays où fourmillent les gens de loi.

Je ne m'arrêterai point à toutes les minuties qui servent de texte à M. Gautier, & qu'il étale dans la gazette; mais je finirai par cette ob-

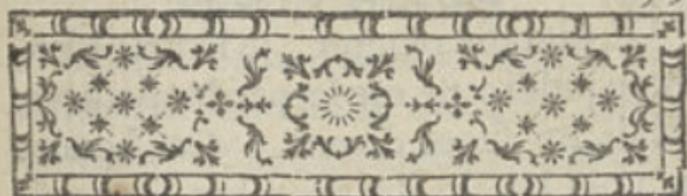
servation , que je soumets à votre examen.

Donnons par-tout raison à M. Gautier, & retranchons de mon discours toutes les choses qu'il attaque ; mes preuves n'auront presque rien perdu de leur force. Otons de l'écrit de M. Gautier tout ce qui ne touche pas le fond de la question ; il n'y restera rien du tout.

Je conclus toujours qu'il ne faut point répondre à M. Gautier.

*A Paris, ce 1 Novembre 1751.*





D E R N I E R E  
R É P O N S E  
D E  
J E A N - J A C Q U E S R O U S S E A U ,  
D E G E N E V E .

---

*Nè, dùm tacemus , non virecundia , sed  
diffidentia causâ , tacere videamur. Cy-  
prian. contrâ Demet.*

C'EST avec une extrême répugnance que j'amuse de mes disputes des lecteurs oisifs qui se soucient très-peu de la vérité : mais la manière, dont on vient de l'attaquer, me force à prendre sa défense encore une fois, afin que mon silence ne soit pas pris par la multitude pour un aveu, ni pour un dédain par les philosophes.

Il faut me répéter, je le sens bien, & le public ne me le pardonnera pas. Mais les sages diront : Cet homme n'a pas besoin de chercher sans cesse de nouvelles raisons ; c'est une preuve de la solidité des fiennes \*.

\* Il y a des vérités très-certaines, qui, au premier coup d'œil paroissent des absurdités, & qui passeront toujours pour telles auprès de la plupart des gens. Allez dire à un homme du peuple que le soleil est plus près de nous en hyver qu'en été, ou qu'il est couché avant que nous cessions de le voir, il se moquera de vous. Il en est ainsi du sentiment que je soutiens. Les hommes les plus superficiels ont toujours été les plus prompts à prendre parti contre moi ; les vrais philosophes se hâtent moins ; & si j'ai la gloire d'avoir fait quelques profélytes, ce n'est que parmi ces derniers. Avant que de m'expliquer, j'ai longtems & profondément médité mon sujet, & j'ai tâché de le considérer par toutes les faces. Je doute qu'aucun de mes adversaires en puisse dire autant. Au moins n'apperçois-je point dans leurs écrits de ces vérités lumineuses qui ne frappent pas moins par leur évidence que par leur nouveauté, & qui sont toujours le fruit & la preuve d'une suffisante méditation. J'ose dire qu'ils ne m'ont jamais fait une objection raisonnable que je n'eusse prévue, & à laquelle je n'aye répondu d'avance. Voilà pourquoi je suis réduit à redire toujours les mêmes choses.

Comme ceux qui m'attaquent, ne manquent jamais de s'écarter de la question, & de supprimer les distinctions essentielles que j'y ai mises, il faut toujours commencer par les y ramener. Voici donc un sommaire des propositions que j'ai soutenues, & que je soutiendrai aussi longtemps que je ne consulterai d'autre intérêt que celui de la vérité.

Les sciences sont le chef-d'œuvre du génie & de la raison. L'esprit d'imitation a produit les beaux arts, & l'expérience les a perfectionnés. Nous sommes redevables aux arts mécaniques d'un grand nombre d'inventions utiles qui ont ajouté aux charmes & aux commodités de la vie. Voilà des vérités dont je conviens de très-bon cœur assurément. Mais considérons maintenant toutes ces connoissances par rapport aux mœurs\*.

\* Les connoissances rendent les hommes doux, dit ce philosophe célèbre, dont l'ouvrage

Si des intelligences célestes cultivoient les sciences , il n'en résulteroit que du bien ; j'en dis autant des grands hommes qui sont faits pour guider les autres. Socrate , sçavant & vertueux , fut l'honneur de l'huma-

toujours profond , & quelquefois sublime , respire par-tout l'amour de l'humanité. Il a écrit en ce peu de mots , & , ce qui est rare , sans déclamation , ce qu'on a jamais écrit de plus solide à l'avantage des lettres. Il est vrai , les connoissances rendent les hommes doux ; mais la douceur , qui est la plus aimable des vertus , est aussi quelquefois une foiblesse de l'ame. La vertu n'est pas toujours douce ; elle sçait s'armer à propos de sévérité contre le vice ; elle s'enflamme d'indignation contre le crime.

Et le juste au méchant ne sçait point pardonner.

Ce fut une réponse très-sage que celle d'un roi de Lacédémone , à ceux qui louoient en sa présence l'extrême bonté de son collègue Charillus. *Et comment seroit-il bon , leur dit-il , s'il ne sçait pas être terrible aux méchants ?* Brutus n'étoit point un homme doux. Qui auroit le front de dire qu'il n'étoit pas vertueux ? Au contraire , il y a des ames lâches & pusillanimes qui n'ont ni feu ni chaleur , & qui ne sont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal. Telle est la douceur qu'inspire aux peuples le gout des lettres.

nité. Mais les vices des hommes vulgaires empoisonnent les plus sublimes connoissances, & les rendent pernicieuses aux nations; les méchans en tirent beaucoup de choses nuisibles; les bons en tirent peu d'avantage. Si nul autre que Socrate ne se fût piqué de philosophie à Athènes, le sang d'un juste n'eût point crié vengeance contre la patrie des sciences & des arts\*.

C'est une question à examiner, s'il seroit avantageux aux hommes d'avoir de la science, en supposant que ce qu'ils appellent de ce nom, le méritât en effet; mais c'est une folie de prétendre que les chimères de la

\* Il en a coûté la vie à Socrate, pour avoir dit précisément les mêmes choses que moi. Dans le procès qui lui fut intenté, l'un de ses accusateurs plaidoit pour les artistes, l'autre pour les orateurs, le troisième pour les poètes, tous pour la prétendue cause des dieux. Les poètes, les artistes, les fanatiques, les rhéteurs triompherent, & Socrate périt. J'ai bien peur d'avoir fait trop d'honneur à mon siècle, en avançant que Socrate n'y eût point bu la ciguë.

philosophie, les erreurs & les mensonges des philosophes puissent jamais être bons à rien. Serons-nous toujours dupes des mots? & ne comprendrons-nous jamais qu'études, connoissances, sçavoir & philosophie, ne sont que de vains simulacres élevés par l'orgueil humain, & très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne?

A mesure que le gout de ces niaiseries s'étend chez une nation, elle perd celui des solides vertus : car il en coûte moins, pour se distinguer par du babil, que par de bonnes mœurs, dès qu'on est dispensé d'être homme de bien, pourvu qu'on soit un homme agréable.

Plus l'intérieur se corrompt, & plus l'extérieur se compose : \* c'est ainsi que la culture des lettres engen-

\* Je n'assiste jamais à la représentation d'une comédie de Moliere, que je n'admire la délicatesse des spectateurs. Un mot un peu libre, une expression plutôt grossiere qu'obscène, tout blesse leurs chastes oreilles ; & je

dre insensiblement la politesse. Le gout naît encore de la même source. L'approbation publique, étant le premier prix des travaux littéraires, il est naturel que ceux qui s'en occupent, réfléchissent sur les moyens de plaire; & ce sont ces réflexions qui, à la longue, forment le style, épurent le gout, & répandent par-tout les grâces & l'urbanité. Toutes ces choses seront, si l'on veut, le supplément de la vertu: mais jamais on ne pourra dire qu'elles soient la vertu, & rarement elles s'affocieront avec elle. Il y aura toujours cette différence, que celui qui se rend utile, travaille pour les autres, & que celui qui ne songe qu'à se rendre agréable ne doute nullement que les plus corrompus ne soient toujours les plus scandalisés. Cependant, si l'on comparoit les mœurs du siècle de Moliere avec celles du nôtre, quelqu'un croira-t'il que le résultat fût à l'avantage de celui-ci? Quand l'imagination est une fois salie, tout devient pour elle un sujet de scandale. Quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous les soins pour le conserver.

ble, ne travaille que pour lui. Le flatteur, par exemple, n'épargne aucun soin pour plaire, & cependant il ne fait que du mal.

La vanité & l'oïfiveté, qui ont engendré nos sciences, ont aussi engendré le luxe. Le gout du luxe accompagne toujours celui des lettres, & le gout des lettres accompagne souvent celui du luxe \* : toutes ces choses se tiennent assez fidelle compagnie, parce qu'elles sont l'ouvrage des mêmes vices.

Si l'expérience ne s'accordoit pas avec ces propositions démontrées, il

\* On m'a opposé quelque part le luxe des Asiatiques, par cette même maniere de raisonner, qui fait qu'on m'oppose les vices des peuples ignorans. Mais par un malheur qui poursuit mes adversaires, ils se trompent même dans les faits qui ne prouvent rien contre moi. Je sçais bien que les peuples de l'Orient ne sont pas moins ignorans que nous; mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient aussi vains & ne fassent presque autant de livres. Les Turcs, ceux de tous qui cultivent le moins les lettres, comptoient parmi eux cinq cens quatre-vingt poëtes classiques, vers le milieu du siècle dernier.

faudroi

faudroit chercher les causes particulières de cette contrariété. Mais la première idée de ces propositions est née elle-même d'une longue méditation sur l'expérience; & pour voir à quel point elle les confirme, il ne faut qu'ouvrir les annales du monde.

Les premiers hommes furent très-ignorans. Comment oseroit-on dire qu'ils étoient corrompus, dans des temps où les sources de la corruption n'étoient pas encore ouvertes?

A travers l'obscurité des anciens temps, & la rusticité des anciens peuples, on apperçoit chez plusieurs d'entr'eux de fort grandes vertus, surtout une sévérité de mœurs, qui est une marque infailible de leur pureté: la bonne foi, l'hospitalité, la justice; & ce qui est très-important, une grande horreur pour la débauche\*, mere féconde de tous

\* Je n'ai nul dessein de faire ma cour aux femmes; je consens qu'elles m'honorent de

les autres vices. La vertu n'est donc pas incompatible avec l'ignorance.

L'épithète de pédant, si redoutée de tous nos galans philosophes. Je suis grossier, maussade, impoli par principes, & ne veux point de prôneurs; ainsi je vais dire la vérité tout à mon aise.

L'homme & la femme sont faits pour s'aimer & s'unir; mais passé cette union légitime, tout commerce d'amour entr'eux est une source affreuse de désordres dans la société & dans les mœurs. Il est certain que les femmes seules pourroient ramener l'honneur & la probité parmi nous: mais elles dédaignent des mains de la vertu un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes; ainsi elles ne font que du mal, & reçoivent souvent elles-mêmes la punition de cette préférence. On a peine à concevoir comment, dans une religion si pure, la chasteté a pu devenir une vertu basse & monacale, capable de rendre ridicule tout homme, & je dirois presque toute femme, qui oseroit s'en piquer; tandis que chez les païens cette même vertu étoit universellement honorée, regardée comme propre aux grands hommes, & admirée dans leurs plus illustres héros. J'en puis nommer trois qui ne céderont le pas à nul autre, & qui, sans que la religion s'en mêlât, ont tous donné des exemples mémorables de continence: Cyrus, Alexandre & le jeune Scipion. De toutes les raretés que renferme le cabinet du Roi, je ne voudrois voir que le bouclier d'ar-

Elle n'est pas non plus toujours sa compagne : car plusieurs peuples très-ignorans étoient très-vicieux. L'ignorance n'est un obstacle, ni au bien ni au mal ; elle est seulement l'état naturel de l'homme \*.

gent qui fut donné à ce dernier par les peuples d'Espagne, & sur lequel ils avoient fait graver le triomphe de sa vertu : c'est ainsi qu'il appartenoit aux Romains de soumettre les peuples, autant par la vénération due à leurs mœurs, que par l'effort de leurs armes ; c'est ainsi que la ville des Falisques fut subjuguée, & Pyrrhus, vainqueur, chassé d'Italie.

Je me souviens d'avoir lu quelque part une assez bonne réponse du poëte Dryden à un jeune seigneur Anglois, qui lui reprochoit que dans une de ses tragédies, Cléomènes s'amusoit à causer tête-à-tête avec son amante, au lieu de former quelque entreprise digne de son amour. Quand je suis auprès d'une belle, lui disoit le jeune Lord, je sçais mieux mettre le temps à profit : Je le crois, lui répliqua Dryden ; mais aussi m'avouerez-vous bien que vous n'êtes pas un héros ?

\* Je ne puis m'empêcher de rire, en voyant je ne sçais combien de fort sçavans hommes, qui m'honorent de leur critique, m'opposer toujours les vices d'une multitude de peuples ignorans, comme si cela faisoit quelque chose à la question. De ce que la science engendre nécessairement le vice, s'ensuit-il que

On n'en pourra pas dire autant de la science. Tous les peuples sçavans ont été corrompus, & c'est déjà un terrible préjugé contre elle. Mais comme les comparaisons de peuple à peuple sont difficiles, qu'il y faut faire entrer un fort grand nombre d'objets, & qu'elles manquent toujours d'exactitude par quelque côté; on est beaucoup plus sûr de ce qu'on fait, en suivant l'histoire d'un même peuple, & comparant les progrès de ses connoissances avec les révolutions de ses mœurs. Or le résultat de cet examen est que le beau temps, le temps de la vertu de chaque peuple, a été celui de son ignorance; & qu'à mesure qu'il est devenu sçavant, artiste & philosophe, il a perdu ses mœurs & sa probité; il est redescendu

l'ignorance engendre nécessairement la vertu? Ces manieres d'argumenter peuvent être bonnes pour des rhéteurs, ou pour les enfans par lesquels on m'a fait réfuter dans mon pays; mais les philosophes doivent raisonner d'autre sorte.

à cet égard au rang des nations ignorantes & vicieuses, qui font la honte de l'humanité. Si l'on veut s'opiniâtrer à y chercher des différences, j'en puis reconnoître une, & la voici : C'est que tous les peuples barbares, ceux mêmes, qui sont sans vertu, honorent cependant toujours la vertu, au lieu qu'à force de progrès, les peuples sçavans & philosophes parviennent enfin à la tourner en ridicule, & à la mépriser. C'est quand une nation est une fois à ce point, qu'on peut dire que la corruption est au comble, & qu'il ne faut plus espérer de remédes.

Tel est le sommaire des choses que j'ai avancées, & dont je crois avoir donné les preuves. Voyons maintenant celui de la doctrine qu'on m'oppose.

» Les hommes sont méchans naturellement; ils ont été tels avant la formation des sociétés, & partout où les sciences n'ont pas porté

» leur flambeau, les peuples abandonnés aux seules facultés de l'instinct, réduits avec les lions & les ours à une vie animale, sont demeurés plongés dans la barbarie & dans la misere.

» La Grèce seule, dans les anciens temps, pensa & s'éleva par l'esprit à tout ce qui peut rendre un peuple recommandable. Des philosophes formerent ses mœurs, & lui donnerent des loix.

» Sparte, il est vrai, fut pauvre & ignorante, par institution & par choix; mais ses loix avoient de grands défauts; ses citoyens, un grand penchant à se laisser corrompre : sa gloire fut peu solide, & elle perdit bientôt ses institutions, ses loix & ses mœurs.

» Athènes & Rome dégénérèrent aussi. L'une céda à la fortune de la Macédoine; l'autre succomba sous sa propre grandeur, parce que les loix d'une petite ville n'étoient

pas faites pour gouverner le monde. ce  
S'il est arrivé quelquefois que la ce  
gloire des grands empires n'ait pas ce  
duré long-temps avec celle des let- ce  
tres, c'est qu'elle étoit à son com- ce  
ble, lorsque les lettres y ont été ce  
cultivées, & que c'est le sort des ce  
choses humaines de ne pas durer ce  
longtemps dans le même état. En ce  
accordant donc que l'altération des ce  
loix & des mœurs ayent influé sur ce  
ces grands événemens, on ne fera ce  
point forcé de convenir que les ce  
sciences & les arts y ayent con- ce  
tribué : & l'on peut observer, au ce  
contraire, que le progrès & la dé- ce  
cadence des lettres est toujours en ce  
proportion avec la fortune & l'ab- ce  
baissement des empires. ce

Cette vérité se confirme par l'ex- ce  
périence des derniers temps, où l'on ce  
voit, dans une monarchie vaste & ce  
puissante la prospérité de l'état, la ce  
culture des sciences & des arts, & ce  
la vertu guerriere, concourir à la ce

» fois à la gloire & à la grandeur de  
» l'empire.

» Nos mœurs sont les meilleures  
» qu'on puisse avoir ; plusieurs vices  
» ont été proscrits parmi nous ; ceux  
» qui nous restent , appartiennent à  
» l'humanité , & les sciences n'y ont  
» nulle part.

» Le luxe n'a rien non plus de  
» commun avec elles ; ainsi les dé-  
» sordres , qu'il peut causer , ne doi-  
» vent point leur être attribués. D'ail-  
» leurs le luxe est nécessaire dans les  
» grands états ; il y fait plus de bien  
» que de mal ; il est utile pour occu-  
» per les citoyens oisifs , & donner  
» du pain aux pauvres.

» La politesse doit être plutôt comp-  
» tée au nombre des vertus , qu'au  
» nombre des vices ; elle empêche  
» les hommes de se montrer tels qu'ils  
» sont : précaution très-nécessaire  
» pour les rendre supportables les uns  
» aux autres.

» Les sciences ont rarement atteint  
le

le but qu'elles se proposent ; mais ce  
au moins elles y visent. On avance ce  
à pas lents dans la connoissance de ce  
la vérité ; ce qui n'empêche pas que ce  
l'on n'y fasse quelque progrès. ce

Enfin, quand il seroit vrai que ce  
les sciences & les arts amollissent ce  
le courage, les biens infinis qu'ils ce  
nous procurent, ne seroient-ils pas ce  
encore préférables à cette vertu ce  
barbare & farouche, qui fait fré- ce  
mir l'humanité ? » Je passe l'inutile  
& pompeuse revue de ces biens : &  
pour commencer sur ce dernier point  
par un aveu propre à prévenir bien  
du verbiage, je déclare une fois pour  
toutes que, si quelque chose peut  
compenser la ruine des mœurs, je  
suis prêt à convenir que les sciences  
font plus de bien que de mal. Venons  
maintenant au reste.

Je pourrois, sans beaucoup de ris-  
que, supposer tout cela prouvé, puis-  
que, de tant d'affertions si hardiment  
avancées, il y en a très-peu qui tou-

chent le fond de la question, moins encore dont on puisse tirer, contre mon sentiment, quelque conclusion valable; & que même la plupart d'entr'elles fourniroient de nouveaux argumens en ma faveur, si ma cause en avoit besoin.

En effet, 1°. Si les hommes sont méchans par leur nature, il peut arriver, si l'on veut, que les sciences produiront quelque bien entre leurs mains; mais il est très-certain qu'elles y feront beaucoup plus de mal. Il ne faut point donner d'armes à des furieux.

2°. Si les sciences atteignent rarement leur but, il y aura toujours beaucoup plus de temps perdu que de temps bien employé. Et quand il seroit vrai que nous aurions trouvé les meilleures méthodes, la plupart de nos travaux seroient encore aussi ridicules que ceux d'un homme, qui, bien sûr de suivre exactement la ligne d'à-plomb, voudroit mener un

puits jusqu'au centre de la terre.

3°. Il ne faut point nous faire tant de peur de la vie purement animale, ni la considérer comme le pire état où nous puissions tomber ; car il vaudroit encore mieux ressembler à une brebis qu'à un mauvais ange.

4°. La Grèce fut redevable de ses mœurs & de ses loix à des philosophes & à des législateurs. Je le veux. J'ai déjà dit cent fois qu'il est bon qu'il y ait des philosophes , pourvu que le peuple ne se mêle pas de l'être.

5°. N'osant avancer que Sparte n'avoit pas de bonnes loix , on blâme les loix de Sparte d'avoir eu de grands défauts : de sorte que , pour rétorquer les reproches que je fais aux peuples sçavans d'avoir toujours été corrompus , on reproche aux peuples ignorans de n'avoir pas atteint la perfection.

6°. Le progrès des lettres est toujours en proportion avec la grandeur des Empires. Soit. Je vois qu'on me

parle toujours de fortune & de grandeur. Je parlois, moi, de mœurs & de vertu.

7<sup>o</sup>. Nos mœurs sont les meilleures que de méchans hommes, comme nous, puissent avoir ; cela peut être. Nous avons proscrit plusieurs vices, je n'en disconviens pas. Je n'accuse point les hommes de ce siècle d'avoir tous les vices ; ils n'ont que ceux des ames lâches ; ils sont seulement fourbes & fripons. Quant aux vices qui supposent du courage & de la fermeté, je les en crois incapables.

8<sup>o</sup>. Le luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres : mais, s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres \*. Il oc-

\* Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, & en fait périr cent mille dans nos campagnes. L'argent qui circule entre les mains des riches & artistes, pour fournir à leurs superfluités, est perdu pour la subsistance du laboureur ; & celui-ci n'a point d'habit, précisément, parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaspillage des matieres qui servent à la nourriture des hommes, suffit seul pour

eupe les citoyens oisifs. Et pourquoi y a-t'il des citoyens oisifs? Quand l'agriculture étoit en honneur, il n'y avoit ni misere ni oisiveté, & il y avoit beaucoup moins de vices.

9<sup>o</sup>. Je vois qu'on a fort à cœur cette cause du luxe, qu'on feint pourtant de vouloir séparer de celle des sciences & des arts. Je conviendrais donc, puisqu'on le veut si absolument, que le luxe sert au soutien des états, comme les cariatides servent à soutenir les palais qu'elles décorent; ou plutôt, comme ces poutres dont on étaye des bâtimens pourris, & qui souvent achevent de

rendre le luxe odieux à Phumanité. Mes adversaires sont bienheureux que la coupable délicatesse de notre langue m'empêche d'entrer là-dessus dans des détails qui les feroient rougir de la cause qu'ils osent défendre. Il faut des jus dans nos cuisines; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables; voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

les renverser. Hommes sages & prudents, sortez de toute maison qu'on étaye.

Ceci peut montrer combien il me feroit aisé de retourner en ma faveur la plûpart des choses qu'on prétend m'opposer. ; mais, à parler franchement, je ne les trouve pas assez bien prouvées, pour avoir le courage de m'en prévaloir.

On avance que les premiers hommes furent méchans ; d'où il suit que l'homme est méchant naturellement \*. Ceci n'est pas une assertion

\* Cette note est pour les philosophes ; je conseille aux autres de la passer.

Si l'homme est méchant par sa nature, il est clair que les sciences ne feront que le rendre pire ; ainsi voilà leur cause perdue par cette seule supposition. Mais il faut bien faire attention que, quoique l'homme soit naturellement bon, comme je le crois, & comme j'ai le bonheur de le sentir, il ne s'ensuit pas pour cela que les sciences lui soient salutaires ; car toute position, qui met un peuple dans le cas de les cultiver, annonce nécessairement un commencement de corruption, qu'elles accélèrent bien vite. Alors le vice de

de légère importance ; il me semble qu'elle eût bien valu la peine d'être prouvée. Les annales de tous les peuples qu'on ose citer en preuve , sont beaucoup plus favorables à la supposition contraire ; & il faudroit bien des témoignages pour m'obliger de croire une absurdité. Avant que ces mots affreux de *tien* & de *mien* fussent inventés ; avant qu'il y eût de cette espece d'hommes cruels & brutaux , qu'on appelle maîtres , & de cette autre espece d'hommes fripons & menteurs , qu'on appelle esclaves ; avant qu'il y eût des hommes assez abominables , pour oser avoir du superflu , pendant que d'autres hommes meurent de faim ; avant qu'une dépendance mutuelle les eût tous forcés à devenir fourbes , jaloux & traîtres ; je voudrois bien qu'on m'expliquât en quoi pouvoient con-

la constitution fait tout le mal qu'auroit pu faire celui de la nature ; & les mauvais préjugés tiennent lieu des mauvais penchans.

sifier ces vices, ces crimes, qu'on leur reproche avec tant d'emphase. On m'assure qu'on est depuis longtemps désabusé de la chimere de l'âge d'or. Que n'ajoutoit-on encore qu'il y a longtemps qu'on est désabusé de la chimere de la vertu ?

J'ai dit que les premiers Grecs furent vertueux avant que la science les eût corrompus ; & je ne veux pas me rétracter sur ce point, quoiqu'en y regardant de plus près, je ne sois pas sans défiance sur la solidité des vertus d'un peuple si babillard, ni sur la justice des éloges qu'il aimoit tant à se prodiguer, & que je ne vois confirmés par aucun autre témoignage. Que m'oppose-t'on à cela ? Que les premiers Grecs, dont j'ai loué la vertu, étoient éclairés & sçavans, puisque des Philosophes formerent leurs mœurs & leur donnerent des loix. Mais avec cette maniere de raisonner, qui m'empêchera d'en dire autant de toutes les autres nations ? Les Perses n'ont-ils pas eu leurs Mages,

les Assyriens, leurs Chaldéens ; les Indes, leurs Gymnosophistes ; les Celtes, leurs Druides ? Ochus n'a-t'il pas brillé chez les Phéniciens, Atlas chez les Lybiens, Zoroastre chez les Perses, Zamolxis chez les Thraces ? Et plusieurs même n'ont-ils pas prétendu que la philosophie étoit née chez les Barbares ? C'étoient donc des sçavans, à ce compte, que tous ces peuples-là ? *A côté des Miltiades & des Thémistocles, on trouvoit, me dit-on, les Aristides & les Socrates.* A côté, si l'on veut ; car que m'importe ? Cependant Miltiade, Aristide, Thémistocle, qui étoient des héros, vivoient dans un temps ; Socrate & Platon, qui étoient des philosophes, vivoient dans un autre ; & quand on commença à ouvrir des écoles publiques de philosophie, la Grèce avilie & dégénérée avoit déjà renoncé à sa vertu & vendu sa liberté.

*La superbe Asie vit briser ses forces innombrables contre une poignée*

*d'hommes que la philosophie conduisoit à la gloire. Il est vrai : la philosophie de l'ame conduit à la véritable gloire ; mais celle-là ne s'apprend point dans les livres. Tel est l'insaisissable effet des connoissances de l'esprit. Je prie le lecteur d'être attentif à cette conclusion. Les mœurs & les loix sont la seule source du véritable héroïsme. Les sciences n'y ont que faire. En un mot, la Grèce dût tout aux sciences, & le reste du monde dût tout à la Grèce. La Grèce ni le monde ne durent donc rien aux loix ni aux mœurs. J'en demande pardon à mes adverfaires ; mais il n'y a pas moyen de leur passer ces sophismes.*

*Examinons encore un moment cette préférence qu'on prétend donner à la Grèce sur tous les autres peuples, & dont il semble qu'on se soit fait un point capital. J'admirerai, si l'on veut, des peuples qui passent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent sur la terre, & vivent de*

*légumes*. Cette admiration est en effet très-digne d'un vrai philosophe : il n'appartient qu'au peuple aveugle & stupide d'admirer des gens qui passent leur vie, non à défendre leur liberté, mais à se voler & se trahir mutuellement, pour satisfaire leur mollesse ou leur ambition, & qui osent nourrir leur oisiveté de la sueur, du sang & des travaux d'un million de malheureux. *Mais est-ce parmi ces gens grossiers qu'on ira chercher le bonheur ? On l'y chercheroit beaucoup plus raisonnablement que la vertu parmi les autres. Quel spectacle nous présenteroit le genre humain composé uniquement de laboureurs, de soldats, de chasseurs & de bergers ? Un spectacle infiniment plus beau que celui du genre humain, composé de cuisiniers, de poètes, d'imprimeurs, d'orphèvres, de peintres & de musiciens. Il n'y a que le mot *soldat*, qu'il faut rayer du premier tableau. La guerre est quelquefois un devoir*

& n'est point faite pour être un métier. Tout homme doit être soldat pour la défense de sa liberté; nul ne doit l'être pour envahir celle d'autrui; & mourir, en servant la patrie, est un emploi trop beau pour le confier à des mercenaires. *Faut-il donc, pour être dignes du nom d'hommes, vivre comme les lions & les ours? Si j'ai le bonheur de trouver un seul lecteur impartial, & ami de la vérité, je le prie de jeter un coup d'œil sur la société actuelle, & d'y remarquer qui sont ceux qui vivent entr'eux comme les tigres & les crocodilles. Erigera-t'on en vertu les facultés de l'instinct pour se nourrir, se perpétuer & se défendre? Ce sont des vertus, n'en doutons pas, quand elles sont guidées par la raison & sagement ménagées; & ce sont surtout des vertus, quand elles sont employées à l'assistance de nos semblables. Je ne vois là que des vertus animales, peu conformes à la dignité de*

notre être. Le corps est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper & languir. Je dirois volontiers, en parcourant les fastueuses recherches de toutes nos académies : » Je ne vois là que d'ingénieuses subtilités, peu conformes à la dignité de notre être. L'esprit est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper & languir. » Otez les arts du monde, nous dit-on ailleurs, que reste-t'il ? les exercices du corps, & les passions. Voyez, je vous prie, comment la raison & la vertu sont toujours oubliées. Les arts ont donné l'être aux plaisirs de l'ame, les seuls qui soient dignes de nous. C'est-à-dire, qu'ils en ont substitué d'autres à celui de bien faire, beaucoup plus digne de nous encore. Qu'on suive l'esprit de tout ceci, on y verra, comme dans les raisonnemens de la plûpart de mes adversaires, un enthousiasme si marqué sur les merveilles de l'entendement, que cette autre faculté infiniment plus su-

blime & plus capable d'élever & d'enoblir l'ame, n'y est jamais comptée pour rien. Voilà l'effet toujours assuré de la culture des lettres. Je suis sûr qu'il n'y a pas actuellement un sçavant qui n'estime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron, que son zele, & qui n'aimât infiniment mieux avoir composé les Catilinaires, que d'avoir sauvé son pays.

L'embaras de mes adverfaires est visible, toutes les fois qu'il faut parler de Sparte. Que ne donneroient-ils point, pour que cette fatale Sparte n'eût jamais existé? Et eux, qui prétendent que les grandes actions ne sont bonnes qu'à être célébrées, à quel prix ne voudroient-ils point que les siennes ne l'eussent jamais été? C'est une terrible chose, qu'au milieu de cette fameuse Grèce, qui ne devoit sa vertu qu'à la philosophie, l'état où la vertu a été la plus pure, & a duré le plus longtems, ait été précisément celui où il n'y avoit point

de philosophes. Les mœurs de Sparte ont toujours été proposées en exemple à toute la Grèce. Toute la Grèce étoit corrompue, & il y avoit de la vertu à Sparte : toute la Grèce étoit esclave, Sparte seule étoit encore libre : cela est désolant. Mais enfin la fiere Sparte perdit ses mœurs & sa liberté, comme les avoit perdues la sçavante Athènes. Sparte a fini. Que puis je répondre à cela ?

Encore deux observations sur Sparte, & je passe à autre chose. Voici la premiere. *Après avoir été plusieurs fois sur le point de vaincre, Athènes fut vaincue, il est vrai ; & il est surprenant qu'elle ne l'eût pas été plûtôt, puisque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit se défendre que par la supériorité de succès.* Athènes eût dû vaincre par toutes sortes de raisons. Elle étoit plus grande & beaucoup plus peuplée que Lacédémone ; elle avoit de grands revenus, & plusieurs peuples étoient ses tribu-

taires : Sparte n'avoit rien de tout cela. Athènes, surtout par sa position, avoit un avantage dont Sparte étoit privée, qui la mit en état de désoler plusieurs fois le Péloponèse, & qui devoit seul lui assurer l'empire de la Grèce. C'étoit un port vaste & commode; c'étoit une marine formidable, dont elle étoit redevable à la prévoyance de ce rustre de Thémistocle, qui ne sçavoit pas jouer de la flûte. On pourroit donc être surpris qu'Athènes, avec tant d'avantages, ait pourtant enfin succombé. Mais quoique la guerre du Péloponèse, qui a ruiné la Grèce, n'ait fait honneur ni à l'une ni à l'autre République, & qu'elle ait surtout été, de la part des Lacédémoniens, une infraction des maximes de leur sage législateur, il ne faut pas s'étonner qu'à la longue le vrai courage l'ait emporté sur les ressources, ni même, que la réputation de Sparte lui en ait donné plusieurs qui lui faciliterent la victoire.

En

En vérité, j'ai bien de la honte de de sçavoir ces choses-là, & d'être forcé de les dire.

L'autre observation ne sera pas moins remarquable. En voici le texte, que je crois devoir remettre sous les yeux du lecteur.

*Je suppose que tous les états, dont la Grèce étoit composée, eussent suivi les mêmes loix que Sparte, que nous resteroit-il de cette contrée si célèbre? A peine son nom seroit parvenu jusqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des historiens, pour transmettre sa gloire à la postérité. Le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous; il nous seroit indifférent: par conséquent, qu'elles eussent existé, ou non. Les nombreux systèmes de philosophie qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées. Ces*

siècle, qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur ; les arts utiles ou agréables , qui conservent ou embellissent la vie ; enfin , l'inestimable tradition des pensées & des actions de tous les grands hommes , qui ont fait la gloire ou le bonheur de leurs pareils. Toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siècles se seroient accumulés , les générations des hommes se seroient succédées comme celles des animaux , sans aucun fruit pour la postérité , & n'auroient laissé après elle qu'un souvenir confus de leur existence : le monde auroit vieilli , & les hommes seroient demeurés dans une enfance éternelle.

Supposons à notre tour , qu'un Lacédémonien , pénétré de la force de ces raisons , eût voulu les exposer à ses compatriotes ; & tâchons d'imaginer le discours qu'il eût pu faire dans la place publique de Sparte.

» Citoyens , ouvrez les yeux sur

votre aveuglement. Je vois avec  
douleur que vous ne travaillez qu'à  
acquérir de la vertu, qu'à exercer  
votre courage, & maintenir votre  
liberté; & cependant vous oubliez  
le devoir plus important d'amuser  
les oisifs des races futures. Dites-  
moi : A quoi peut être bonne la ver-  
tu, si ce n'est à faire du bruit dans  
le monde ? Que vous aura servi  
d'être gens de bien, quand person-  
ne ne parlera de vous ? Qu'importera aux siècles à venir que vous  
vous soyez dévoués à la mort aux  
Termopiles, pour le salut des Athé-  
niens, si vous ne laissez comme  
eux, ni systèmes de philosophie,  
ni vers, ni comédies, ni statues\* ?

\* Periclès avoit de grands talens, beaucoup d'éloquence, de magnificence & de goût : il embellit Athènes d'excellens ouvrages de sculpture, d'édifices somptueux, & de chefs-d'œuvres, dans tous les arts. Aussi Dieu sçait comment il a été prôné par la foule des écrivains ! Cependant il reste encore à sçavoir si Periclès a été un bon magistrat : car dans la

» Hâtez-vous donc d'abandonner  
 » des loix qui ne sont bonnes qu'à  
 » vous rendre heureux ; ne songez  
 » qu'à faire beaucoup parler de vous,  
 » quand vous ne ferez plus ; & n'ou-  
 » bliez jamais que, si l'on ne célé-  
 » broit les grands hommes, il seroit  
 » inutile de l'être.

Voilà, je pense, à-peu-près, ce qu'auroit pu dire cet homme, si les Ephores l'eussent laissé achever.

conduite des états, il ne s'agit pas d'élever des statues, mais de bien gouverner des hommes. Je ne m'amuserai point à développer les motifs secrets de la guerre du Peloponnese qui fut la ruine de la République : je ne chercherai point si le conseil d'Alcibiade étoit bien ou mal fondé ; si Periclès fut justement ou injustement accusé de malversation ; je demanderai seulement si les Athéniens devinrent meilleurs ou pires sous son gouvernement : je prierai qu'on me nomme quelqu'un parmi les citoyens, parmi les esclaves, même parmi ses propres enfans, dont les soins aient fait un homme de bien. Voilà pourtant, ce me semble, la premiere fonction du magistrat & du souverain. Car le plus sûr moyen de rendre les hommes heureux, n'est pas d'orner leurs villes, ni même de les enrichir, mais de les rendre bons.

Ce n'est pas dans cet endroit seulement qu'on nous avertit que la vertu n'est bonne qu'à faire parler de soi. Ailleurs on nous vante encore les pensées du philosophe, parce qu'elles sont immortelles & consacrées à l'admiration de tous les siècles; tandis que les autres voyent disparaître leurs idées avec le jour, la circonstance, le moment qui les a vu naître. Chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, sans qu'il en reste la moindre trace. Ah! il en reste au moins quelqu'une dans le témoignage d'une bonne conscience, dans les malheureux qu'on a soulagés, dans les bonnes actions qu'on a faites, & dans la mémoire de ce Dieu bienfaisant, qu'on aura servi en silence. *Mort ou vivant*, disoit le bon Socrate, *l'homme de bien n'est jamais oublié des Dieux*. On me répondra, peut-être, que ce n'est pas de ces sortes de pensées, qu'on a voulu parler; & moi, je dis que toutes les autres

ne valent pas la peine qu'on en parle.

Il est aisé de s'imaginer que, faisant si peu de cas de Sparte, on ne montre guere plus d'estime pour les anciens Romains. *On consent à croire que c'étoient de grands hommes, quoiqu'ils ne fissent que de petites choses.* Sur ce pied-là j'avoue qu'il y a longtemps qu'on n'en fait plus que de grandes. On reproche à leur tempérance & à leur courage de n'avoir pas été de vraies vertus, mais des qualités forcées \*. Cependant quelques

\* Je vois la plûpart des esprits de mon temps faire les ingénieux à obscurcir la gloire & généreuses actions anciennes, leur donnant quelque interprétation vile, & leur controuvant des occasions & des causes vaines. Grande subtilité ! Qu'on me donne l'action la plus excellente & pure, je m'en vais y fournir vraisemblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu sçait, à qui les veut étendre, quelle diversité d'images ne souffre notre interne volonté. Ils ne font pas tant malicieusement que lourdement, & grossièrement, les ingénieux, avec leur médifance. La même peine qu'on prend à détracter ces grands noms,

page après , on avoue que Fabricius méprisoit l'or de Pyrrhus , & l'on ne peut ignorer que l'histoire Romaine est pleine d'exemples de la facilité qu'eussent eue à s'enrichir ces magistrats, ces guerriers vénérables, qui faisoient tant de cas de leur pauvreté \*.

& la même licence , je la prendrois volontiers à leur donner un tour d'épaule pour les hausser. Ces rares figures , & triées pour l'exemple du monde , par le consentement des sages, je ne me feindrois pas de les charger d'honneur , autant que mon invention pourroit , en interprétation & favorables circonstances. Et il faut croire que les efforts de notre invention sont bien au-dessous de leur mérite. C'est l'office des gens de bien de peindre la vertu la plus belle qu'il se puisse. Et ne méseroit pas , quand la passion nous transporterait à la faveur de si saintes formes. Ce n'est pas Rousseau qui dit tout cela , c'est *Montagne*.

\* Curius, refusant les présens des Samnites, disoit qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or , que d'en avoir lui-même. Curius avoit raison. Ceux qui aiment les richesses , sont faits pour servir , & ceux qui les méprisent , pour commander. Ce n'est pas la force de l'or qui asservit les pauvres aux riches , mais c'est qu'ils veulent s'enrichir à leur tour ; sans cela , ils seroient nécessairement les maîtres.

Quant au courage, ne sçait-on pas que la lâcheté ne sçauroit entendre raison, & qu'un poltron ne laisse pas de fuir, quoique sûr d'être tué en fuyant? C'est, dit-on, vouloir contraindre un homme fort & robuste à bégayer dans un berceau, que de vouloir rappeler les grands états aux petites vertus des petites Républiques. Voilà une phrase qui ne doit pas être nouvelle dans les cours. Elle eût été très-digne de Tibere ou de Catherine de Médicis, & je ne doute pas que l'un & l'autre n'en ayent souvent employé de semblables.

Il seroit difficile d'imaginer qu'il fallut mesurer la morale avec un instrument d'arpenteur. Cependant on ne sçauroit dire que l'étendue des états fût tout-à-fait indifférente aux mœurs des citoyens. Il-y a sûrement quelque proportion entre ces choses; je ne sçais si cette proportion ne seroit point inverse \*. Voilà une im-

\* La hauteur de mes adversaires me donne-  
portante

portante question à méditer ; & je crois qu'on peut bien la regarder encore comme indécise, malgré le ton, plus méprisant que philosophique, avec lequel elle est ici tranchée en deux mots.

*C'étoit , continue-t'on , la folie de Caton. Avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans sa famille , il déclama toute sa vie , combattit & mourut sans avoir rien fait d'utile pour sa patrie. Je ne sçais s'il n'a rien fait pour sa patrie ; mais je sçais qu'il a beaucoup fait pour le genre humain , en lui donnant le spectacle & le modele de la vertu la plus pure qui ait jamais existé : il a appris à ceux qui aiment sincèrement le véritable honneur , à sçavoir résister aux vices de leur siècle , & à détester cette horrible ma-*

roit à la fin de l'indiscrétion , si je continuois à disputer contre eux. Ils croient m'en imposer avec leurs mépris pour les petits états. Ne craignent-ils point que je ne leur demande une fois , s'il est bon qu'il y en ait de grands ?

xime des gens à la mode, qu'il faut faire comme les autres; maxime avec laquelle ils iroient loin sans doute, s'ils avoient le malheur de tomber dans quelque bande de Cartouchiens. Nos descendans apprendront un jour que, dans ce siècle de sages & de philosophes, le plus vertueux des hommes a été tourné en ridicule, & traité de fou, pour n'avoir pas voulu souiller sa grande ame des crimes de ses contemporains, pour n'avoir pas voulu être un scélérat avec César & les autres brigands de son temps.

On vient de voir comment nos philosophes parlent de Caton. On va voir comment en parloient les anciens philosophes. *Ecce spectaculum dignum ad quod respiciet, intentus operi suo, Deus. Ecce par Deo dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compositum. Non video, inquam, quid habeat in terris Jupiter pulchrius, si convertere animum velit, quam ut spectet Gatonem, jam partibus non semel fras-*

*is, nihilominus inter ruinas publicas erectum.*

Voici ce qu'on nous dit ailleurs des premiers Romains, *J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrece, les Virginius, les Scévola.* C'est quelque chose dans le siècle où nous sommes. Mais j'admirerai encore plus un état puissant & bien gouverné. Un état puissant & bien gouverné ! & moi aussi, vraiment. Où les Citoyens ne seront point condamnés à des vertus si cruelles. J'entends. Il est plus commode de vivre dans une constitution de choses, où chacun soit dispensé d'être homme de bien. Mais si les Citoyens de cet état qu'on admire, se trouvoient réduits par quelque malheur, ou à renoncer à la vertu, ou à pratiquer ces vertus cruelles, & qu'ils eussent la force de faire leur devoir, seroit-ce donc une raison de les admirer moins ?

Prenons l'exemple qui révolte le plus notre siècle, & examinons la

conduite de Brutus , souverain Magistrat , faisant mourir ses enfans , qui avoient conspiré contre l'état , dans un moment critique , où il ne falloit presque rien pour le renverser. Il est certain que , s'il leur eût fait grace , son collègue eût infailliblement sauvé tous les autres complices , & que la République étoit perdue. Qu'importe , me dira-t'on ? Puisque cela est si indifférent , supposons donc qu'elle eût subsisté , & que Brutus , ayant condamné à mort quelque malfaiteur , le coupable lui eût parlé ainsi : » Consul , pourquoi » me fais-tu mourir ? Ai-je fait pis » que de trahir ma patrie ? & ne » suis-je pas aussi ton enfant ? Je voudrois bien qu'on prît la peine de me dire ce que Brutus auroit pu répondre.

Brutus , me dira-t'on encore , devoit abdiquer le Consulat , plutôt que de faire périr ses enfans. Et moi je dis , que tout magistrat , qui dans une

circonstance aussi périlleuse, abandonne le soin de la patrie, & abdique la magistrature, est un traître, qui mérite la mort.

Il n'y a point de milieu ; il falloit que Brutus fût un infâme, ou que les têtes de Titus & de Tibérinus tombassent par son ordre sous la hache des Licteurs. Je ne dis pas pour cela que beaucoup de gens eussent choisi comme lui.

Quoiqu'on ne se décide pas ouvertement pour les derniers temps de Rome, on laisse pourtant assez entendre qu'on les préfère aux premiers ; & l'on a autant de peine à appercevoir de grands hommes à travers la simplicité de ceux-ci, que j'en ai moi-même à appercevoir d'honnêtes gens à travers la pompe des autres. On oppose Titus à Fabricius : mais on a omis cette différence, qu'au temps de Pyrrhus tous les Romains étoient des Fabricius, au lieu que, sous le règne de Tite, il n'y avoit que

lui seul homme de bien \*. J'oublierai , si l'on veut , les actions héroïques des premiers Romains , & les crimes des derniers : mais ce que je ne sçaurois oublier , c'est que la vertu étoit honorée des uns , & méprisée des autres ; & que , quand il y avoit des couronnes pour les vainqueurs des jeux du Cirque , il n'y en avoit plus pour celui qui fauvoit la vie à un citoyen. Qu'on ne croie pas , au reste , que ceci soit particulier à Rome. Il fut un temps où la République d'Athènes étoit assez riche , pour dépenser des sommes immenses à ses spectacles , & pour payer très-chèrement les auteurs , les co-

\* Si Titus n'eût été empereur , nous n'aurions jamais entendu parler de lui ; car il eût continué de vivre comme les autres : & il ne devint homme de bien , que quand , cessant de recevoir l'exemple de son siècle , il lui fut permis d'en donner un meilleur. *Privatus atque etiam sub patre principe , ne odio quidem , nedum vituperatione publicâ caruit. At illi ea fama pro bono cessit , conversaque est in maximas laudes.*

médiens , & même les spectateurs : ce même temps fut celui où il ne se trouva point d'argent pour défendre l'état contre les entreprises de Philippe.

On vient enfin aux peuples modernes ; & je n'ai garde de suivre les raisonnemens qu'on juge à propos de faire à ce sujet. Je remarquerai seulement que c'est un avantage peu honorable que celui qu'on se procure, non en réfutant les raisons de son adversaire , mais en l'empêchant de les dire.

Je ne suivrai pas non plus toutes les réflexions qu'on prend la peine de faire sur le luxe , sur la politesse , sur l'admirable éducation de nos enfans \* , sur les meilleures méthodes ,

\* Il ne faut pas demander si les peres & les maîtres seront attentifs à écarter mes dangereux écrits des yeux de leurs enfans & de leurs élèves. En effet , quel affreux désordre , quelle indécence ne seroit-ce point , si ces enfans , si bien élevés , venoient à dédaigner tant de jolies choses , & à préférer tout de bon la ver-

pour étendre nos connoissances, sur l'utilité des sciences, & l'agrément des beaux arts, & sur d'autres points dont plusieurs ne me regardent pas, dont quelques-uns se réfutent d'eux-mêmes, & dont les autres ont déjà été réfutés. Je me contenterai de citer encore quelques morceaux pris au hazard, & qui me paroîtront avoir besoin d'éclaircissement. Il faut bien que je me borne à des paraphrases, dans l'impossibilité de suivre des raisonnemens dont je n'ai pu saisir le fil.

On prétend que les nations ignorantes, qui ont eu *des idées de la gloire & de la vertu, sont des exceptions*

zu au sçavoir? Ceci me rappelle la réponse d'un précepteur Lacédémonien, à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enseigneroit à son élève. *Je lui apprendrai, dit-il, à aimer les choses honnêtes.* Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille: Gardez-vous bien de parler ainsi; car jamais vous n'aurez de disciples: mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréablement, & je vous répons de votre fortune.

*singulières , qui ne peuvent former aucun préjugé contre les sciences. Fort bien ; mais toutes les nations sçavantes , avec leurs belles idées de gloire & de vertu , en ont toujours perdu l'amour & la pratique. Cela est sans exception : passons à la preuve. Pour nous en convaincre , jettons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique , où nul mortel n'est assez hardi pour pénétrer , ou assez heureux pour l'avoir tenté impunément. Ainsi , de ce que nous n'avons pu pénétrer dans le continent de l'Afrique , de ce que nous ignorons ce qui s'y passe , on nous fait conclure que les peuples en sont chargés de vices : c'est , si nous avions trouvé le moyen d'y porter les nôtres , qu'il faudroit tirer cette conclusion. Si j'étois chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie , je déclare que je ferois élever , sur la frontiere du pays , une potence , où je ferois pendre , sans rémission , le premier Européen qui oseroit*

y pénétrer, & le premier citoyen qui tenteroit d'en fortir \*. *L'Amérique ne nous offre pas des spectacles moins honteux pour l'espèce humaine. Surtout depuis que les Européens y sont. On comptera cent peuples barbares, ou sauvages, dans l'ignorance, pour un seul vertueux. Soit : on en comptera du moins un : mais de peuple vertueux, & cultivant les sciences, on n'en a jamais vu. La terre, abandonnée sans culture, n'est point oisive ; elle produit des poisons, elle nourrit des monstres. Voilà ce qu'elle commence à faire dans les lieux où le goût des arts frivoles a fait abandonner celui de l'agriculture. Notre ame, peut-on dire aussi,*

\* On me demandera peut-être quel mal peut faire à l'état un citoyen, qui en sort pour n'y plus rentrer ? Il fait du mal aux autres par le mauvais exemple qu'il donne ; il en fait à lui-même par les vices qu'il va chercher. De toutes manières, c'est à la loi de le prévenir, & il vaut encore mieux qu'il soit pendu que méchant. -

*n'est point oisive, quand la vertu l'abandonne. Elle produit des fictions, des romans des satyres, des vers; elle nourrit des vices.*

*Si des Barbares ont fait des conquêtes, c'est qu'ils étoient très-injustes. Qu'actions-notis donc, je vous prie, quand nous avons fait cette conquête de l'Amérique, qu'on admire si fort? Mais le moyen que des gens, qui ont du canon, des cartes marines & des bouffoles, puissent commettre des injustices? Me dira-t'on que l'événement marque la valeur des conquérans? Il marque seulement leur ruse & leur habileté; il marque qu'un homme adroit & subtil peut tenir, de son industrie, les succès qu'un brave homme n'attend que de sa valeur. Parlons sans partialité. Qui jugerons-nous le plus courageux, de l'odieux Cortez, subjuguant le Mexique à force de poudre, de perfidie & de trahisons, ou de l'infortuné Guatimozin, étendu, par d'honnêtes Européens,*

sur des charbons ardents , pour avoir ses trésors , tançant un de ses Officiers , à qui le même traitement arrachoit quelques plaintes , & lui disant fièrement : Et moi , suis-je sur des roses ?

*Dire que les sciences sont nées de l'oisiveté , c'est abuser visiblement des termes ; elles naissent du loisir , mais elles garantissent de l'oisiveté. Je n'entends point cette distinction de l'oisiveté & du loisir. Mais je sçais très-certainement que nul honnête homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir , tant qu'il y aura du bien à faire , une patrie à servir , des malheureux à soulager ; & je défie qu'on me montre dans mes principes aucun sens honnête , dont ce mot , loisir , puisse être susceptible. Le citoyen , que ses besoins attachent à la charrue , n'est pas plus occupé que le géomètre , ou l'anatomiste ; pas plus que l'enfant , qui élève un château de cartes , mais plus utilement. Sous prétexte*

que le pain est nécessaire, faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre? Pourquoi non? Qu'ils paissent même, s'il le faut. J'aime encore mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs, que de s'entre-dévorer dans les villes. Il est vrai que tels que je les demande, ils ressembleroient beaucoup à des bêtes; & que, tels qu'ils sont, ils ressemblent beaucoup à des hommes.

*L'état d'ignorance est un état de crainte & de besoin. Tout est danger alors pour notre fragilité. La mort gronde sur nos têtes; elle est cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds. Lorsqu'on craint tout, & qu'on a besoin de tout, quelle disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître? Il ne faut que considérer les inquiétudes continuelles des médecins & des anatomistes, sur leur santé, pour sçavoir si les connoissances servent à nous rassurer sur nos dangers. Comme elles nous en décou-*

vrent toujours beaucoup plus, que de moyens de nous en garantir, ce n'est pas une merveille, si elles ne font qu'augmenter nos allarmes, & nous rendre pufillanimes. Les animaux vivent sur tout cela dans une sécurité profonde, & ne s'en trouvent pas plus mal. Une génisse n'a pas besoin d'étudier la botanique, pour apprendre à trier son foin; & le loup dévore sa proie, sans songer à l'indigestion. Pour répondre à cela, osera-t'on prendre le parti de l'instinct contre la raison? C'est précisément ce que je demande.

*Il semble, nous dit-on, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de philosophes. Je demanderai, à mon tour, si l'on craint que les professions lucratives ne manquent de sujets pour les exercer? C'est bien mal connoître l'empire de la cupidité. Tout nous jette, dès notre enfance, dans les conditions utiles. Et quels préjugés n'a-t'on pas à vaincre? Quel*

*courage ne faut-il pas, pour oser n'être qu'un Descartes, un Newton, un Locke.*

Leibnitz & Newton sont morts; comblés de biens & d'honneurs, & ils en méritoient encore davantage. Disons-nous que c'est par modération qu'ils ne se sont point élevés jusqu'à la charrue? Je connois assez l'empire de la cupidité, pour sçavoir que tout nous porte aux professions lucratives; voilà pourquoi je dis que tout nous éloigne des professions utiles. Un Hébert, un Lafrenaye, un Dulac, un Martin gagnent plus d'argent en un jour, que tous les laboureurs d'une Province ne sçauroient faire en un mois. Je pourrois proposer un problème assez singulier sur le passage qui m'occupe actuellement. Ce seroit; en ôtant les deux premières lignes, & le lisant isolé, de deviner s'il est tiré de mes écrits, ou de ceux de mes adversaires.

*Les bons livres sont la seule défense.*

*des esprits foibles , c'est-à-dire , des trois quarts des hommes , contre la contagion de l'exemple.* Premièrement , les sçavans ne feront jamais autant de bons livres , qu'ils donnent de mauvais exemples. Secondement , il y aura toujours plus de mauvais livres que de bons. En troisiéme lieu , les meilleurs guides que les honnêtes gens puissent avoir , sont la raison & la conscience : *Paucis est opus litteris ad mentem bonam.* Quant à ceux qui ont l'esprit louche , ou la conscience endurcie , la lecture ne peut jamais leur être bonne à rien. Enfin , pour quelqu'homme que ce soit , il n'y a de livres nécessaires que ceux de la religion , les seuls que je n'ai jamais condamnés.

*On prétend nous faire regretter l'éducation des Perses.* Remarquez que c'est Platon qui prétend cela. J'avois cru me faire une sauvegarde de l'autorité de ce philosophe : mais je vois que rien ne me peut garantir de l'animosité

nimosité de mes adversaires. *Tros Rutulusve fuat* : Ils aiment mieux se percer l'un l'autre, que de me donner le moindre quartier, & se font plus de mal qu'à moi \*. Cette éducation étoit, dit-on, fondée sur des principes barbares, parce qu'on donnoit un maître pour l'exercice de chaque vertu, quoique la vertu soit indivisible; parce qu'il s'agit de l'inspirer, & non de l'enseigner; d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la théorie. Que de choses n'aurois-je point à répondre? Mais il ne faut pas faire au lecteur l'injure de lui tout dire. Je me contenterai de ces deux remarques. La première, que celui qui veut élever un enfant, ne commence pas par

\* Il me passe par la tête un nouveau projet de défense, je ne répons pas que je n'aye encore la foiblesse de l'exécuter quelque jour. Cette défense ne sera composée que de raisons tirées des philosophes; d'où il s'ensuivra qu'ils ont tous été des bavards, comme je le prétends, si l'on trouve leurs raisons mauvaises; ou que j'ai cause gagnée, si on les trouve bonnes.

lui dire qu'il faut pratiquer la vertu; car il n'en seroit pas entendu : mais il lui enseigne premièrement à être vrai, & puis à être tempérant, & puis courageux, &c; & enfin il lui apprend que la collection de toutes ces choses s'appelle vertu. La seconde, que c'est nous qui nous contentons de démontrer la théorie : mais les Perses enseignoient la pratique. V. mon Discours, p. 52 & suiv. Note.

*Tous les reproches, qu'on fait à la philosophie, attaquent l'esprit humain, j'en conviens : ou plutôt l'Auteur de la nature, qui nous a faits tels que nous sommes. S'il nous a faits philosophes, à quoi bon nous donner tant de peine pour le devenir? Les philosophes étoient des hommes; ils se sont trompés; doit-on s'en étonner? C'est quand ils ne se tromperont plus, qu'il faudra s'en étonner. Plaignons-les, profitons de leurs fautes, & corrigeons-nous. Oui, corrigeons-nous, & ne philosophons plus. . . . Mille routes*

conduisent à l'erreur ; une seule mène à la vérité. Voilà précisément ce que je disois. Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle ci, & qu'elle ait été découverte si tard ? Ah ! nous l'avons trouvée enfin.

On nous oppose un jugement de Socrate, qui porta, non sur les sçavans, mais sur les sophistes ; non sur les sciences, mais sur l'abus qu'on en peut faire. Que peut demander de plus celui qui soutient que toutes nos sciences ne sont qu'abus, & tous nos sçavans, que de vrais sophistes ? Socrate étoit chef d'une secte qui enseignoit à douter. Je rabbattrois bien de ma vénération pour Socrate, si je croyois qu'il eût eu la sotte vanité de vouloir être chef de secte. Et il censuroit avec justice l'orgueil de ceux qui prétendoient tout sçavoir ; c'est-à-dire, l'orgueil de tous les sçavans. La vraie science est bien éloignée de cette affectation. Il est vrai : mais c'est de la nôtre que je parle. Socrate est ici témoin

*contre lui-même. Ceci me paroît difficile à entendre. Le plus sçavant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance. Le plus sçavant des Grecs ne sçavoit rien, de son propre aveu. Tirez la conclusion pour les autres. Les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices. Nos sciences ont donc leurs sources dans nos vices. Elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain. J'ai déjà dit mon sentiment là-dessus. Déclamation vaine, qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus. Je ne sçais point répondre à cela.*

En parlant des bornes du luxe, on prétend qu'il ne faut pas raisonner sur cette matière, du passé au présent. Lorsque les hommes marchaient tout nus, celui qui s'avisa le premier de porter des sabots, passa pour un voluptueux. De siècle en siècle, on n'a cessé de crier à la corruption, sans comprendre ce qu'on vouloit dire.

Il est vrai que, jusqu'à ce temps,

le luxe, quoique souvent en régné, avoit du moins été regardé dans tous les âges, comme la source funeste d'une infinité de maux. Il étoit réservé à M. Melon de publier le premier cette doctrine empoisonnée, dont la nouveauté lui a acquis plus de sectateurs, que la solidité de ses raisons. Je ne crains point de combattre seul dans mon siècle ces maximes odieuses, qui ne tendent qu'à détruire & avilir la vertu, & à faire des riches & des misérables, c'est-à-dire, toujours des méchans.

On croit m'embarasser beaucoup, en me demandant à quel point il faut borner le luxe. Mon sentiment est qu'il n'en faut point du tout. Tout est source de mal au-delà du nécessaire physique. La nature ne nous donne que trop de besoins; & c'est au moins une très-haute imprudence de les multiplier sans nécessité, & de mettre ainsi son ame dans une plus grande dépendance. Ce n'est pas sans raison

que Socrate, regardant l'étalage d'une boutique, se félicitoit de n'avoir affaire de rien de tout cela. Il y a eent à parier contre un, que le premier, qui porta des sabots, étoit un homme punissable, à moins qu'il n'eût mal aux pieds. Quant à nous, nous sommes trop obligés d'avoir des fouliers, pour n'être pas dispensés d'avoir de la vertu.

J'ai déjà dit ailleurs que je ne proposois point de bouleverser la société actuelle, de brûler les bibliothèques & tous les livres, de détruire les collèges & les académies. Et je dois ajouter ici que je ne propose point non plus de réduire les hommes à se contenter du simple nécessaire. Je sens bien qu'il ne faut pas former le chimérique projet d'en faire d'honnêtes gens : mais je me suis cru obligé de dire, sans déguisement, la vérité qu'on m'a demandée. J'ai vu le mal, & tâché d'en trouver les causes. D'autres, plus hardis, ou plus insen-

lés, pourront chercher le remède.

Je me lasse, & je pose la plume, pour ne la plus reprendre dans cette trop longue dispute. J'apprends qu'un très-grand nombre d'auteurs \* se sont exercés à me réfuter. Je suis très-fâché de ne pouvoir répondre à tous : mais je crois avoir montré, par ceux que j'ai choisis \*\* pour cela, que ce

\* Il n'y a pas jusqu'à de petites feuilles critiques, faites pour l'amusement des jeunes gens, où l'on ne m'ait fait l'honneur de se souvenir de moi. Je ne les ai point lues, & ne les lirai point très-assurément ; mais rien ne m'empêche d'en faire le cas qu'elles méritent, & je ne doute point que tout cela ne soit fort plaisant.

\*\* On m'assure que M. Gautier m'a fait l'honneur de me répliquer, quoique je ne lui eusse point répondu, & que j'eusse même exposé mes raisons, pour n'en rien faire. Apparemment que M. Gautier ne trouve pas ces raisons bonnes, puisqu'il prend la peine de les réfuter. Je vois bien qu'il faut céder à M. Gautier ; & je conviens de très-bon cœur de tort que j'ai eu de ne lui pas répondre ; ainsi nous voilà d'accord. Mon regret est de ne pouvoir réparer ma faute. Car par malheur il n'est plus temps, & personne ne sauroit de quoi je veux parler.

216 *Dern. Rép. de J. J. Rousseau.*

n'est pas la crainte qui me retient à l'égard des autres.

J'ai tâché d'élever un monument qui ne dût point à l'art sa force & sa solidité. La vérité seule, à qui je l'ai consacré, a droit de le rendre inébranlable. Et si je repousse encore une fois les coups qu'on lui porte, c'est plus pour m'honorer moi-même, en la défendant, que pour lui prêter un secours dont elle n'a pas besoin.

Qu'il me soit permis de protester, en finissant, que le seul amour de l'humanité & de la vertu m'a fait rompre le silence; & que l'amertume de mes invectives contre les vices, dont je suis le témoin, ne naît que de la douleur qu'ils m'inspirent, & du desir ardent que j'aurois de voir les hommes plus heureux, & surtout plus dignes de l'être.

*F I N.*

*NARCISSE,*  
OU  
*L'AMANT*  
*DE LUI-MÊME,*  
*COMÉDIE,*  
PAR J. J. ROUSSEAU,

*Représentée par les Comédiens du Roi ;*  
*le 18 Décembre 1752.*

*Tome I.*

T

MARRCISSE

OU

L'AMANT

DE EUI-MÊME

COMÉDIE

PAR J. J. ROUSSEAU

Représentée par les Comédiens du Roi  
le 18 Décembre 1752.

M I F

T

Tom I.



## PRÉFACE.

J'AI écrit cette comédie à l'âge de dix-huit ans, & je me suis gardé de la montrer, aussi longtemps que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'auteur. Je me suis enfin senti le courage de la publier, mais je n'aurai jamais celui d'en rien dire. Ce n'est donc pas de ma pièce, mais de moi-même, qu'il s'agit ici.

Il faut, malgré ma répugnance, que je parle de moi; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue, ou que je m'en justifie. Les armes ne seront pas égales, je le sens bien; car on m'attaquera avec des plaisanteries, & je ne me défendrai qu'avec des raisons: mais pourvu que je convainque mes adversaires, je me soucie très-peu de les persuader. En travaillant à mériter ma

propre estime, j'ai appris à me passer de celle des autres, qui, pour la plupart, se passent bien de la mienne. Mais, s'il ne m'imorte guere qu'on pense bien ou mal de moi, il m'importe que personne n'ait droit d'en mal penser; & il importe à la vérité que j'ai soutenue, que son défenseur ne soit point accusé justement de ne lui avoir prêté son secours que par caprice ou par vanité, sans l'aimer & sans la connoître.

Le parti que j'ai pris dans la question que j'examinois il y a quelques années n'a pas marqué de me susciter une multitude d'adversaires\* ; plus

\* On m'assure que plusieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adversaires mes adversaires, & cela me paroît assez croyable dans un siècle où l'on n'ose plus rien appeler par son nom. J'apprends aussi que cha. un de mes adversaires se plaint, quand je répons à d'autres objections que les siennes, que je perds mon temps à me battre contre des chimeres; ce qui me prouve une chose dont je me devois déjà bien sçavoir, c'est qu'ils ne perdent point de leur à se lire ou à s'écouter les uns les au-

attentifs peut-être à l'intérêt des gens de lettres, qu'à l'honneur de la

tres. Quant à moi, c'est une peine que j'ai cru devoir prendre, & j'ai lu les nombreux écrits qu'ils ont publiés contre moi, depuis la première réponse dont je fus honoré, jusqu'aux quatre sermons Allemands, dont l'un commence à-peu-près de cette manière: *Mes freres, si Socrate venoit parmi nous, & qu'il vit l'état florissant où les sciences sont en Europe; que dis-je, en Europe? en Allemagne; que dis-je, en Allemagne? en Saxe; que dis-je, en Saxe? à Leipzig; que dis-je, à Leipzig? dans cette Université? alors saisi d'étonnement, & pénétré de respect, Socrate s'asseroit modestement parmi nos écoliers; & recevant nos leçons avec humilité, il perdrait bientôt avec nous cette ignorance dont il se plaignoit si justement.* J'ai lu tout cela, & n'y ai fait que peu de réponses; peut-être en ai-je encore trop fait; mais je suis fort aise que ces Messieurs les aient trouvées assez agréables pour être jaloux de la préférence. Pour les gens qui sont choqués du mot d'*adversaires*, je consens de bon cœur à le leur abandonner, pourvu qu'ils veuillent bien m'en indiquer un autre, par lequel je puisse désigner, non-seulement tous ceux qui ont combattu mon sentiment; soit par écrit, soit plus prudemment, & plus à leur aise, dans les cercles de femmes & de beaux esprits, où ils étoient bien sûrs que je n'irois pas me défendre, mais encore ceux qui, feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point

littérature. Je l'avois prévu, & je m'étois bien douté que leur conduite en cette occasion prouveroit en ma faveur plus que tous mes discours. En effet, ils n'ont déguisé ni leur surprise, ni leur chagrin, de ce qu'une académie s'étoit montrée infégré si mal-à-propos. Ils n'ont épargné contr'elle, ni les invectives indiscrètes, ni même les faussetés\*, pour tâcher d'affoiblir le poids de son jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations. Plusieurs ont entrepris de me réfuter hautement :

d'adversaires, trouvoient d'abord sans réplique les réponses de mes adversaires; puis quand j'ai répliqué, m'ont blâmé de l'avoir fait, parce que, selon eux, on ne m'avoit point attaqué. En attendant, ils permettront que je continue d'appeller mes adversaires mes adversaires; car, malgré la politesse de mon siècle, je suis grossier comme les Macédoniens de Philippe.

\* On peut voir dans le Mercure de 1752, le désaveu de l'Académie de Dijon; au sujet de je ne sçais quel écrit, attribué fausement par l'auteur à l'un des membres de cette académie.

les sages ont pu voir avec quelle force, & le public, avec quel succès ils l'ont fait. D'autres plus adroits, connoissant le danger de combattre directement des vérités démontrées, ont habilement détourné sur ma personne une attention qu'il ne falloit donner qu'à mes raisons; & l'examen des accusations qu'ils m'ont intentées, a fait oublier les accusations plus graves que je leur intentois moi-même. C'est donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues, & qu'en démontrant une proposition, je ne laissois pas de croire le contraire: C'est-à-dire, que j'ai prouvé des choses si extravagantes, qu'on peut affirmer que je n'ai pu les soutenir que par jeu. Voilà un bel honneur qu'ils font en cela à la science qui sert de fondement à toutes les autres; & l'on doit croire que l'art de raisonner sert de beaucoup à la dé-

couverte de la vérité , quand on le voit employer avec succès à démontrer des folies !

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues. C'est sans doute de leur part une manière nouvelle & commode de répondre à des argumens sans réponse , de réfuter les démonstrations mêmes d'Euclide , & tout ce qu'il y a de démontré dans l'univers. Il me semble , à moi , que ceux qui m'accusent si témérairement de parler contre ma pensée , ne se font pas eux-mêmes un grand scrupule de parler contre la leur : car ils n'ont assurément rien trouvé dans mes écrits , ni dans ma conduite , qui ait dû leur inspirer cette idée , comme je le prouverai bientôt ; & il ne leur est pas permis d'ignorer que , dès qu'un homme parle sérieusement , on doit penser qu'il croit ce qu'il dit , à moins que ses actions ou ses discours ne le démentent : encore cela même ne suffit-il

pàs toujours, pour s'affurer qu'il n'en croit rien.

Ils peuvent donc crier, autant qu'il leur plaira, qu'en me déclarant contre les sciences, j'ai parlé contre mon sentiment. A une assertion aussi téméraire, dénuée également de preuve & de vraisemblance, je ne sçais qu'une réponse; elle est courte & énergique, & je les prie de se la tenir pour faite.

Ils prétendent encore que ma conduite est en contradiction avec mes principes, & il ne faut pas douter qu'ils n'emploient cette seconde instance à établir la première; car il y a beaucoup de gens qui sçavent trouver des preuves à ce qui n'est pas. Ils diront donc, qu'en faisant de la musique & des vers, on a mauvaise grace à déprimer les beaux arts, & qu'il y a dans les belles-lettres, que j'affecte de mépriser, mille occupations plus louables que d'écrire des comédies. Il faut répondre aussi à cette accusation.

Premièrement ; quand même on l'admettroit dans toute sa rigueur, je dis qu'elle prouveroit que je me conduis mal , mais non que je ne parle pas de bonne foi. S'il étoit permis de tirer des actions des hommes, la preuve de leurs sentimens, il faudroit dire que l'amour de la justice est bannie de tous les cœurs, & qu'il n'y a pas un seul chrétien sur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agissent toujours conséquemment à leurs maximes, & je passe condamnation sur les miennes. Tel est le sort de l'humanité ; la raison nous montre le but, & les passions nous en écartent. Quand il seroit vrai que je n'agis pas selon mes principes, on n'auroit donc pas raison de m'accuser pour cela seul de parler contre mon sentiment, ni d'accuser mes principes de fausseté.

Mais si je voulois passer condamnation sur ce point, il me suffiroit de comparer les temps pour concilier

les choses. Je n'ai pas toujours eu le bonheur de penser comme je fais. Longtemps séduit par les préjugés de mon siècle, je prenois l'étude pour la seule occupation digne d'un sage; je ne regardois les sciences qu'avec respect, & les sçavans qu'avec admiration \*. Je ne comprenois pas que l'on pût s'égarer en démontrant toujours, ni mal faire en parlant toujours de sagesse. Ce n'est qu'après avoir vu les choses de près, que j'ai appris à les estimer ce qu'elles valent; & quoique dans mes recherches j'aie toujours trouvé *satis eloquentiæ, sa-*

\* Toutes les fois que je songe à mon ancienne simplicité, je ne puis m'empêcher d'en rire. Je ne lisois pas un livre de morale ou de philosophie, que je ne crusse y voir l'ame & les principes de l'auteur. Je regardois tous ces graves écrivains comme des hommes modestes, sages, vertueux, irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques, & je n'aurois approché de la maison de l'un d'eux, que comme d'un sanctuaire. Enfin je les ai vus; ce préjugé puérile s'est dissipé, & c'est la seule erreur dont ils m'ayent guéri.

*pientia parum*, il m'a fallu bien des réflexions, bien des observations, & bien du temps, pour détruire en moi l'illusion de toute cette vaine pompe scientifique. Il n'est pas étonnant que, durant ces temps de préjugés & d'erreurs, où j'enimois tant la qualité d'auteur, j'aie quelquefois aspiré à l'obtenir moi-même. C'est alors que furent composés les vers & la plupart des autres écrits qui sont sortis de ma plume, & entr'autres cette petite comédie. Il y auroit peut-être de la dureté à me reprocher aujourd'hui ces amusemens de ma jeunesse; & on auroit tort au moins de m'accuser d'avoir contredit en cela des principes qui n'étoient pas encore les miens. Il y a longtems que je ne mets plus à toutes ces choses aucune espèce de prétention; & hazarder de les donner au public dans ces circonstances, après avoir eu la prudence de les garder si longtems, c'est dire assez que je dédaigne également la louange

& le blâme qui peuvent leur être dûs ; car je ne pense plus comme l'auteur dont ils font l'ouvrage. Ce sont des enfans illégitimes que l'on caresse encore avec plaisir , en rougissant d'en être le pere , à qui l'on fait ses derniers adieux , & qu'on envoie chercher fortune , sans beaucoup s'embarraffer de ce qu'ils deviendront.

Mais c'est trop raisonner d'après des suppositions chimériques. Si l'on m'accuse sans raison de cultiver les lettres que je méprise , je m'en défends sans nécessité ; car , quand le fait seroit vrai , il n'y auroit en cela aucune incon séquence : c'est ce qui me reste à prouver.

Je suivrai pour cela , selon ma coutume , la méthode simple & facile qui convient à la vérité. J'établirai de nouveau l'état de la question ; j'exposerai de nouveau mon sentiment , & j'attendrai que sur cet exposé on veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes discours. Mes

adverfaires, de leur côté, n'auront garde de demeurer fans réponfe, eux qui poffèdent l'art merveilleux de difputer pour & contre fur toutes fortes de fujets. Ils commenceront, félon leur coutume, par établir une autre queftion à leur fantaifie; ils me la feront réfoudre comme il leur conviendra. Pour m'attaquer plus commodément, ils me feront raifonner; non à ma maniere, mais à la leur; ils détourneront habilement les yeux du lecteur de l'objet effentiel, pour les fixer à droite & à gauche. Ils combattront un fantôme, & prétendront m'avoir vaincu: mais j'aurai fait ce que je dois faire, & je commence.

» La science n'est bonne à rien, &  
 » ne fait jamais que du mal, car elle  
 » est mauvaife par fa nature. Elle  
 » n'est pas plus inféparable du vice  
 » que l'ignorance, de la vertu. Tous  
 » les peuples lettrés ont toujours été  
 » corrompus; tous les peuples igno-  
 » rans ont été vertueux: en un mot,

il n'y a de vices que parmi les sçavans, ni d'homme vertueux que celui qui ne sçait rien. Il y a donc un moyen pour nous de redevenir honnêtes gens : c'est de nous hâter de proscrire la science & les sçavans, de brûler nos bibliothèques, fermer nos académies, nos collèges, nos universités, & de nous replonger dans toute la barbarie des premiers siècles.

Voilà ce que mes adversaires ont très-bien réfuté : aussi, jamais n'ai-je dit ni pensé un seul mot de tout cela, & l'on ne sçauroit rien imaginer de plus opposé à mon système que cette absurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attribuer. Mais voici ce que j'ai dit, & qu'on n'a point réfuté.

Il s'agissoit de sçavoir si le rétablissement des sciences & des arts a contribué à épurer nos mœurs.

En montrant, comme je l'ai fait, que nos mœurs ne se sont point épu-

rées \*, la question étoit à-peu-près résolue.

\* Quand j'ai dit que nos mœurs s'étoient corrompues, je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos ayeux fussent bonnes, mais seulement que les nôtres étoient encore pires. Il y a parmi les hommes mille sources de corruption; & quoique les sciences soient peut-être la plus abondante & la plus rapide, il s'en faut bien que ce soit la seule. La ruine de l'Empire Romain, les invasions d'une multitude de Barbares ont fait un mélange de tous les peuples, qui a dû nécessairement détruire les mœurs & les coutumes de chacun d'eux. Les croisades, le commerce, la découverte des Indes, la navigation, les voyages de longs cours, & d'autres causes encore que je ne veux pas dire, ont entretenu & augmenté le désordre. Tout ce qui facilite la communication, entre les diverses nations, porte aux unes, non les vertus des autres, mais leurs crimes, & altère chez toutes les mœurs qui sont propres à leur climat & à la constitution de leur gouvernement. Les sciences n'ont donc pas fait tout le mal; elles y ont seulement leur bonne part; & celui surtout qui leur appartient en propre, c'est d'avoir donné à nos vices une couleur agréable, un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on joua pour la première fois la comédie du *Méchant*, je me souviens qu'on ne trouvoit pas que le rôle principal répondit au titre. Cléon ne parut qu'un

Mais

Mais elle en renfermoit implicitement une autre plus générale & plus importante sur l'influence que la culture des sciences doit avoir en toute occasion sur les mœurs des peuples. C'est celle-ci, dont la première n'est qu'une conséquence que je me proposai d'examiner avec soin.

Je commençai par les faits, & je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du monde, à mesure que le goût de l'étude & des lettres s'est étendu parmi eux.

Ce n'étoit pas assez ; car sans pouvoir nier que ces choses eussent toujours marché ensemble, on pouvoit nier que l'une eût amené l'autre : je m'appliquai donc à montrer cette homme ordinaire ; il étoit, disoit-on, comme tout le monde. Ce scélérat abominable, dont le caractère si bien exposé auroit dû faire frémir sur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui ressembler, parut un caractère tout-à-fait manqué ; & ses noirceurs passèrent pour des gentilleses, parce que tel qui se croyoit un fort honnête homme, s'y reconnoissoit trait pour trait.

liaison nécessaire. Je fis voir que la source de nos erreurs sur ce point vient de ce que nous confondons nos vaines & trompeuses connoissances avec la souveraine Intelligence qui voit d'un coup d'œil la vérité de toutes choses. La science, prise d'une manière abstraite, mérite toute notre admiration. La folle science des hommes n'est digne que de risée & de mépris.

Le goût des lettres annonce toujours chez un peuple un commencement de corruption qu'il accélère très-prompement. Car ce goût ne peut naître ainsi dans toute une nation que de deux mauvaises sources que l'étude entretient & grossit à son tour, sçavoir, l'oïveté & le desir de se distinguer. Dans un état bien constitué, chaque citoyen a ses devoirs à remplir; & ces soins importants lui sont trop chers pour lui laisser le loisir de vaquer à de frivoles spéculations. Dans un état bien consti-

titué, tous les citoyens sont si bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus sçavant, ni même comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur : encore cette dernière distinction est-elle souvent dangereuse ; car elle fait des fourbes & des hypocrites.

Le goût des lettres, qui naît du desir de se distinguer, produit nécessairement des maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles font n'est utile ; c'est de rendre à la fin ceux qui s'y livrent, très-peu scrupuleux sur les moyens de réussir. Les premiers philosophes se firent une grande réputation en enseignant aux hommes la pratique de leurs devoirs, & les principes de la vertu. Mais bientôt ces préceptes, étant devenus communs, il fallut se distinguer en frayant des routes contraires. Telle est l'origine des systèmes absurdes des Leucippe, des Diogènes, des Pyrrhon, des Protagore,

des Lucrèce. Les Hobbe, les Mandeville & mille autres ont affecté de se distinguer de même parmi nous; & leur dangereuse doctrine a tellement fructifié, que, quoiqu'il nous reste de vrais philosophes ardents à rappeler dans nos cœurs les loix de de l'humanité & de la vertu, on est épouvanté de voir jusqu'à quel point notre siècle raisonneur a poussé dans ses maximes le mépris des devoirs de l'homme & du citoyen.

Le goût des lettres, de la philosophie & des beaux arts, anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dus à la vertu, chacun veut être un homme agréable, & nul ne se soucie d'être un homme de bien. De-là naît encore cette autre conséquence, qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux: car nos talens naissent avec nous, nos vertus seules nous appartiennent.

Les premiers & presque les uniques soins, qu'on donne à notre éducation, sont les fruits & les semences de ces ridicules préjugés. C'est pour nous enseigner les lettres, qu'on tourmente notre misérable jeunesse. Nous sçavons toutes les règles de la grammaire, avant que d'avoir oui parler des devoirs de l'homme : nous sçavons tout ce qui s'est fait jusqu'à présent, avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous devons faire ; & pourvu qu'on exerce notre babil, personne ne se soucie que nous sçachions agir ni penser. En un mot, il n'est prescrit d'être sçavant que dans les choses qui ne peuvent nous servir de rien ; & nos enfans sont précisément élevés comme les anciens athlètes des jeux publics, qui, destinant leurs membres robustes à un exercice inutile & superflu, se gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des lettres, de la philoso-

phie & des beaux arts amollit les corps & les ames. Le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament, & l'ame garde difficilement sa vigueur, quand le corps a perdu la sienne. L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage; & cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous : c'est ainsi qu'on devient lâche & pusillanime, incapable de résister également à la peine & aux passions. Chacun sçait combien les habitans des villes sont peu propres à soutenir les travaux de la guerre, & l'on ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de bravoure \*. Or, rien n'est plus

\* Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La République de Gènes, cherchant à subjuguier plus aisément les Corfes, n'a pas trouvé de moyen plus sûr que d'établir chez eux une Académie. Il ne me seroit pas difficile d'allonger cette note; mais ce seroit faire tort à l'intelligence des seuls docteurs dont je me soucie.

justement suspect que l'honneur d'un poltron.

Tant de réflexions sur la foiblesse de notre nature, ne servent souvent qu'à nous détourner des entreprises généreuses. A force de méditer sur les miseres de l'humanité, notre imagination nous accable de leur poids, & trop de prévoyance nous ôte le courage, en nous ôtant la sécurité. C'est bien en vain que nous prétendons nous munir contre les accidens imprévus, « si la science, essayant « de nous armer de nouvelles défenses « contre les inconvéniens naturels, « nous a plus imprimé en la fantai- « sie leur grandeur & poids, qu'elle « n'a ses raisons & vaines subtilités « à nous en couvrir. »

Le goût de la philosophie relâche tous les liens d'estime & de bienveillance, qui attachent les hommes à la société; & c'est peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt

insipide tout autre attachement. De plus, à force de réfléchir sur l'humanité, à force d'observer les hommes, le philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur; & il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables: son mépris pour les autres tourne au profit de son orgueil: son amour propre augmente en même proportion que son indifférence pour le reste de l'univers. La famille, la patrie, deviennent pour lui des mots vuides de sens: il n'est ni parent, ni citoyen, ni homme; il est philosophe.

En même tems que la culture des sciences, retire en quelque sorte, de la presse le cœur du philosophe, elle y engage en un autre sens celui de l'homme de lettres, & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme, qui s'occupe des talens agréables,

agréables, veut plaire, être admiré ; & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudissemens publics appartiennent à lui seul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faisoit encore plus pour en priver ses concurrens. De-là naissent, d'un côté, les raffinemens du goût & de la politesse, vile & basse flatterie, soins séducteurs, insidieux, puériles, qui, à la longue, rappetissent l'ame, & corrompent le cœur ; & de l'autre, les jaloufies, les rivalités, les haines d'artistes si renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahison, & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le philosophe méprise les hommes, l'artiste s'en fait bientôt mépriser, & tous deux courent enfin à les rendre méprisables.

Il y a plus ; & de toutes les vérités que j'ai proposées à la considération des sages, voici la plus étonnante & la plus cruelle. Nos écrivains regar-

dent tous comme le chef-d'œuvre de de la politique de notre siècle, les sciences, les arts, le luxe, le commerce, les loix & les autres liens, qui, resserrant entre les hommes les nœuds de la société \*, par l'intérêt personnel, les mettent tous dans une dépendance mutuelle, leur donnent des besoins réciproques & des intérêts communs, & obligent chacun d'eux de concourir au bonheur des autres, pour pouvoir faire le sien. Ces idées sont belles, sans doute, & présentées sous un jour favorable : mais en les examinant avec attention & sans partialité, on trouve beaucoup à rabattre des avantages

\* Je me plains de ce que la philosophie relâche les liens de la société, qui sont formés par l'estime & la bienveillance mutuelle ; & je me plains de ce que les sciences, les arts & tous les autres objets de commerce resserrent les liens de la société par l'intérêt personnel. C'est qu'en effet on ne peut ressermer un de ces liens, que l'autre ne se relâche d'autant. Il n'y a donc point en ceci de contradiction.

qu'elles semblent présenter d'abord.

C'est donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entre eux, sans se prévenir, se supplanter, se tromper, se trahir, se détruire mutuellement ! Il faut désormais se garder de nous laisser jamais voir tels que nous sommes : car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur sont opposés ; & il n'y a d'autres moyens pour réussir, que de tromper ou perdre tous ces gens-là. Voilà la source funeste des violences, des trahisons, des perfidies, & de toutes les horreurs qu'exige nécessairement un état de choses, où chacun, feignant de travailler à la fortune ou à la réputation des autres, ne cherche qu'à élever la sienne au-dessus d'eux, & à leurs dépens.

Qu'avons-nous gagné à cela ? Beaucoup de babil, des riches & des raisonneurs, c'est-à-dire, des enne-

mis de la vertu & du sens commun, En revanche, nous avons perdu l'innocence & les mœurs. La foule rampe dans la misere ; tous sont les esclaves du vice. Les crimes non commis sont déjà dans le fond des cœurs, & il ne manque à leur exécution que l'assurance de l'impunité.

Etrange & funeste constitution ; où les richesses accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes, & où il est impossible à celui qui n'a rien, d'acquérir quelque chose ; où l'homme de bien n'a nul moyen de fortir de la misere ; où les plus fripons sont les plus honorés, & où il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir honnête homme. Je sçais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela ; mais ils le disoient en déclamant, & moi, je le dis sur des raisons ; ils ont apperçu le mal, & moi, j'en découvre les causes, & je fais voir sur-tout une chose très-consolante &

très-utile, en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme, qu'à l'homme mal gouverné \*.

\* Je remarque qu'il régné actuellement dans le monde une multitude de petites maximes, qui séduisent les simples par un faux air de philosophie, & qui, outre cela, sont très-commodes pour terminer les disputes d'un ton important & décisif, sans avoir besoin d'examiner la question. Telle est celle-ci :  
 „ Les hommes ont par-tout les mêmes pas-  
 „ sions ; par-tout l'amour propre & l'intérêt  
 „ les conduisent : donc ils sont par-tout les  
 „ mêmes. „ Quand les géomètres ont fait  
 une supposition, qui, de raisonnement en  
 raisonnement, les conduit à une absurdité,  
 ils reviennent sur leurs pas, & démontrent  
 ainsi la supposition fautive. La même méthode,  
 appliquée à la maxime en question, en mon-  
 treroit aisément l'absurdité : mais raisonnons  
 autrement. Un sauvage est un homme, & un  
 Européen est un homme. Le demi philosophe  
 conclut aussi-tôt que l'un ne vaut pas mieux  
 que l'autre ; mais le philosophe dit : En Eu-  
 rope, le gouvernement, les loix, les coutu-  
 mes, l'intérêt, tout met les particuliers dans  
 la nécessité de se tromper mutuellement &  
 sans cesse ; tout leur fait un devoir du vice ; il  
 faut qu'ils soient méchans pour être sages ;  
 car il n'y a point de plus grande folie que de  
 faire le bonheur des fripons aux dépens du

246 P R E F A C E.

Telles sont les vérités que j'ai développées, & que j'ai tâché de prouver dans les divers écrits que j'ai publiés sur cette matière. Voici main-

sien. Parmi les Sauvages, l'intérêt personnel parle aussi fortement que parmi nous, mais il ne dit pas les mêmes choses : l'amour de la société, & le soin de leur commune défense, sont les seuls liens qui les unissent : ce mot de propriété, qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens, n'a presque aucun sens parmi eux : ils n'ont entr'eux nulle discussion qui les divise ; rien ne les porte à se tromper l'un l'autre ; l'estime publique est le seul bien auquel chacun aspire, & qu'ils méritent tous. Il est très-possible qu'un Sauvage fasse une mauvaise action, mais il n'est pas possible qu'il prenne l'habitude de mal faire ; car cela ne lui seroit bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très-juste estimation des mœurs des hommes sur la multitude des affaires qu'ils ont entr'eux : plus ils commercent ensemble, plus ils admirent leurs talens & leur industrie, plus ils se friponnent déceimment & adroitement, & plus ils sont dignes de mépris. Je le dis à regret ; l'homme de bien est celui qui n'a besoin de tromper personne, & le Sauvage est cet homme-là :

*Illum non populi fasces, non purpura regum  
Flexit & insidos agnans discordia fratres ;  
Non res Romanae, perituraque regna. Neque ille  
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.*

tenant les conclusions que j'en ai tirées.

La science n'est point faite pour l'homme en général. Il s'égaré sans cesse dans sa recherche; & s'il l'obtient quelquefois, ce n'est presque jamais qu'à son préjudice. Il est né pour agir & penser, & non pour réfléchir. La réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux, sans le rendre meilleur ni plus sage: elle lui fait regretter les biens passés, & l'empêche de jouir du présent: elle lui présente l'avenir heureux pour le séduire par l'imagination, & le tourmenter par les desirs; & l'avenir malheureux, pour le lui faire sentir d'avance. L'étude corrompt ses mœurs, altere sa santé, détruit son tempérament, & gâte souvent sa raison: si elle lui apprenoit quelque chose, je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies sublimes qui sçavent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enve-

loppe, quelques ames privilégiées; capables de résister à la bêtise de la vanité, à la basse jalousie & aux autres passions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, est la lumière & l'honneur du genre humain; c'est à eux seuls qu'il convient, pour le bien de tous, de s'exercer à l'étude; & cette exception même confirme la règle: car si tous les hommes étoient des Socrate, la science alors ne leur feroit pas nuisible; mais ils n'auroient aucun besoin d'elle.

Tout peuple qui a des mœurs, & qui par conséquent respecte ses loix, & ne veut point raffiner sur les anciens usages, doit se garantir avec soin des sciences, & surtout des sçavans, dont les maximes sententieuses & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriser ses usages & ses loix; ce qu'une nation ne peut jamais faire sans se corrompre. Le

P R E F A C E. 249

moindre changement dans les coutumes fut-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs : car les coutumes sont la morale du peuple ; & dès qu'il cesse de les respecter, il n'a plus de règle que ses passions, ni de frein que les loix qui peuvent quelquefois contenir les méchans, mais jamais les rendre bons. D'ailleurs, quand la philosophie a une fois appris au peuple à mépriser ses coutumes, il trouve bientôt le secret d'é luder les loix. Je dis donc qu'il en est des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme ; c'est un trésor qu'il faut conserver, mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu \*.

\* Je trouve dans l'histoire un exemple unique, mais frappant, qui semble contredire cette maxime : c'est celui de la fondation de Rome, faite par une troupe de bandits, dont les descendans devinrent, en peu de générations, le plus vertueux peuple qui ait jamais existé. Je ne serois pas en peine d'ex

Mais quand un peuple est une fois corrompu à un certain point, soit que les sciences y aient contribué, ou non, faut-il les bannir ou l'en préserver, pour le rendre meilleur, ou pour l'empêcher de devenir pire ? C'est une autre question dans laquelle je me suis positivement déclaré pour la négative. Car premièrement, puisqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu, il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le sont plus,

pliquer ce fait, si c'en étoit ici le lieu; mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome étoient moins des hommes, dont les mœurs fussent corrompues, que des hommes dont les mœurs n'étoient point formées: ils ne méprisoient pas la vertu, mais ils ne la connoissoient pas encore; car ces mots *vertus & vices* sont des notions collectives qui ne naissent que de la fréquentation des hommes. Au surplus, on tireroit un mauvais parti de cette objection en faveur des sciences: car, des deux premiers Rois de Rome, qui donnerent une forme à la République, & instituerent ses coutumes & ses mœurs, l'un ne s'occupoit que de guerre, l'autre que des rites sacrés; les deux choses du monde les plus éloignées de la philosophie.

mais de conserver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En second lieu, les mêmes causes, qui ont corrompu les peuples, servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption; c'est ainsi que celui, qui s'est gâté le tempérament par un usage indiscret de la médecine, est forcé de recourir encore aux médecins pour se conserver en vie; & c'est ainsi que les arts & les sciences, après avoir fait éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes; elles les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la vertu, mais elles en laissent le simulacre public \*, qui est

\* Ce simulacre est une certaine douceur de mœurs qui supplée quelquefois à leur pureté, une certaine apparence d'ordre, qui prévient l'horrible confusion; une certaine admiration des belles choses, qui empêche les bonnes de tomber tout-à-fait dans l'oubli. C'est le vice qui prend le masque de la vertu, non comme l'hypocrisie, pour tromper & trahir;

toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse & les bienséances, & à la crainte de paroître méchant, elles substituent celles de paroître ridicule.

Mon avis est donc, & je l'ai déjà dit plus d'une fois, de laisser subsister, & même d'entretenir avec soin les académies, les collèges, les universités, les bibliothèques, les spectacles & tous les autres amusemens qui peuvent faire quelque diversion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses. Car dans une contrée où il ne seroit plus question d'honnêtes gens, ni de bonnes mœurs, il vaudroit encore mieux vivre avec des fripons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant où est la contradiction de cultiver moi-même mais pour s'ôter sous cette aimable & sacrée effigie l'horreur qu'il a de lui-même, quand il se voit à découvert.

des goûts dont j'approuve le progrès ? Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire, il faut seulement les distraire de faire le mal ; il faut les occuper à des niaiseries pour les détourner des mauvaises actions ; il faut les amuser au lieu de les prêcher. Si mes écrits ont édifié le petit nombre des bons, je leur ai fait tout le bien qui dépendoit de moi, & c'est peut-être les servir utilement encore que d'offrir aux autres des objets de distraction qui les empêchent de songer à eux. Je m'estimerois trop heureux d'avoir tous les jours une pièce à faire siffler, si je pouvois à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais desseins d'un seul des spectateurs, & sauver l'honneur de la fille ou de la femme de son ami, le secret de son confident, ou la fortune de son créancier. Lorsqu'il n'y a plus de mœurs, il ne faut songer qu'à la police ; & l'on sçait assez que la musi-

que & les spectacles en font un des plus importans objets.

S'il reste quelque difficulté à ma justification, j'ose le dire hardiment, ce n'est vis-à-vis ni du public ni de mes adversaires, c'est vis-à-vis de moi seul : car ce n'est qu'en m'observant moi-même, que je puis juger si je dois me compter dans le petit nombre, & si mon ame est en état de soutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai senti plus d'une fois le danger; plus d'une fois je les ai abandonnés dans le dessein de ne les plus reprendre; & renonçant à leur charme séducteur, j'ai sacrifié à la paix de mon cœur les seuls plaisirs qui pouvoient encore le flatter. Si dans les langueurs qui m'accablent, si sur la fin d'une carrière pénible & douloureuse, j'ai osé le reprendre encore quelques momens pour charmer mes maux, je crois au moins n'y avoir mis ni assez d'intérêt ni assez

de prétention , pour mériter à cet égard les justes reproches que j'ai faits aux gens de lettres.

Il me falloit une preuve pour achever la connoissance de moi-même & je l'ai faite sans balancer. Après avoir reconnu la situation de mon ame dans les succès littéraires, il me restoit à l'examiner dans les revers. Je sçais maintenant qu'en penser, & je puis mettre le public au pire. Ma pièce a eu le sort qu'elle méritoit, & que j'avois prévu; mais à l'ennui près qu'elle m'a causé, je suis sorti de la représentation bien plus content de moi & à plus juste titre, que si elle eût réussi.

Je conseille donc à ceux qui sont si ardens à chercher des reproches à me faire, de vouloir mieux étudier mes principes, & mieux observer ma conduite, avant que de m'y taxer de contradiction & d'inconséquence. S'ils s'appercevoient jamais que je

commence à briguer les suffrages du public, ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chansons, ou que je rougisse d'avoir écrit de mauvaises comédies, ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrens, ou que j'affecte de mal parler des grands hommes de mon siècle, pour tâcher de m'élever à leur niveau, en les rabaisissant au mien, ou que j'aspire à des places d'académie, ou que j'aille faire ma cour aux femmes qui donnent le ton, ou que j'encense la sottise des grands, ou que, cessant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tienne à ignominie le métier que je me suis choisi, & fasse des pas vers la fortune. S'ils remarquent, en un mot, que l'amour de la réputation me fasse oublier celui de la vertu, je les prie de m'en avertir, & même publiquement, & je leur promets de jeter à l'instant au feu mes écrits & mes livres, & de convenir de

de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

En attendant, j'écrirai des livres; je ferai des vers & de la musique, si j'en ai le talent, le tems, la force & la volonté: je continuerai à dire très-franchement tout le mal que je pense des lettres, & de ceux qui les cultivent \*, & croirai n'en valoir pas

\* J'admire combien la plupart des gens de lettres ont pris le change dans cette affaire-ci. Quand ils ont vu les sciences & les arts attaqués, ils ont cru qu'on en vouloit personnellement à eux, tandis que, sans se contredire eux-mêmes, ils pourroient tous penser comme moi, que, quoique ces choses aient fait beaucoup de mal à la société, il est très-essentiel de s'en servir aujourd'hui comme d'une médecine au mal qu'elles ont causé, ou comme de ces animaux malfaisans qu'il faut écraser sur la morsure. En un mot, il n'y a pas un homme de lettres, qui, s'il peut soutenir dans sa conduite l'article précédent, ne puisse dire en sa faveur ce que je dis en la mienne; & cette maniere de raisonner me paroît leur convenir, d'autant mieux, qu'entre nous, ils se soucient fort peu des sciences, pourvu qu'elles continuent de mettre les sçavans en honneur. C'est comme les prêtres du

moins pour cela. Il est vrai qu'on pourroit dire quelque jour : Cet ennemi si déclaré des sciences & des arts, fit pourtant & publia des pièces de théâtre ; & ce discours fera, je l'avoue, une satyre très-amère, non de moi, mais de mon siècle.

paganisme, qui ne tenoient à la religion qu'autant qu'elle les faisoit respecter.

F I N.



ACTEURS

LE TIMON,

L'AMANT,

VALERE,

Enfants de Timon

EMÈME,

LUCINDE,

ANGÉLIQUE,

**NARCISSE.**

MARTON, Suivante.

SCÈNE I.

FRONTIN, Valer de Valere;

Le Timon de Narcisse, l'Amant de Valere, l'Emème de Lucinde, l'Angélique de Marton.

Le Timon de Narcisse, l'Amant de Valere, l'Emème de Lucinde, l'Angélique de Marton.

---

*ACTEURS.*

LISIMON,

VALERE,

LUCINDE,

ANGELIQUE,

LEANDRE,

} Enfans de Lisimon.

} Frere & sœur pupilles de Lisimon.

MARTON, Suivante.

FRONTIN, Valet de Valere.

*La Scène est dans l'appartement de Valere.*



L'AMANT  
DE LUI-MÊME.  
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCINDE, MARTON.

LUCINDE.

Je viens de voir mon frere se promener dans le jardin; hâtons-nous, avant son retour, de placer son portrait sur sa toilette.

MARTON.

Le voilà, Mademoiselle, changé dans ses ajustemens de maniere a le rendre méprisable. Quoiqu'il soit le plus joli homme du monde, il brille

ici en femme encore avec de nouvelles graces.

LUCINDE.

Valere est, par sa délicatesse & par l'affectation de sa parure, une espèce de femme cachée sous des habits d'homme; & ce portrait ainsi travesti, semble moins le déguiser que le rendre à son état naturel.

MARTON.

Eh bien, où est le mal? puisque les femmes aujourd'hui cherchent à se rapprocher des hommes, n'est-il pas convenable que ceux-ci fassent la moitié du chemin, & qu'ils tâchent de gagner en agrémens autant qu'elles en solidité? Grace à la mode, tout s'en mettra plus aisément de niveau.

LUCINDE.

Je ne puis me faire à des modes aussi ridicules. Peut-être notre sexe aura-t'il le bonheur de n'en plaire pas moins, quoiqu'il devienne plus estimable. Mais pour les hommes, je

plains leur aveuglement. Que prétend cette jeunesse étourdie en usurpant tous nos droits? Espèrent-ils de mieux plaire aux femmes, en s'efforçant de leur ressembler?

MARTON.

Pour celui-là, ils auroient tort, & elles se haïssent trop mutuellement pour aimer ce qui leur ressemble. Mais revenons au portrait. Ne craignez-vous point que cette petite raillerie ne fâche Monsieur le Chevalier?

LUCINDE.

Non, Marton; mon frere est naturellement bon: il est même raisonnable, à son défaut près. Il sentira qu'en lui faisant par ce portrait un reproche muet & badin, je n'ai songé qu'à le guérir d'un travers qui choque jusqu'à cette tendre Angélique, cette aimable pupille de mon pere, que Valere épouse aujourd'hui. C'est lui rendre service, que de corriger les défauts de son amant, & tu sçais combien j'ai besoin des soins de cette

chere amie , pour me délivrer de Léandre son frere que mon pere veut aussi me faire épouser.

MARTON.

Si bien que ce jeune inconnu, ce Cléonte , que vous vîtes l'été dernier à Passy , vout tient toujours au cœur ?

LUCINDE.

Je ne m'en défends point ; je compte même sur la parole qu'il m'a donnée de reparoître bientôt , & sur la promesse que m'a faite Angelique d'engager son frere à renoncer à moi.

MARTON.

Bon , renoncer ! Songez que vos yeux auront plus de force pour serfer cet engagement , qu'Angelique n'en scauroit avoir pour le rompre.

LUCINDE.

Sans disputer sur tes flatteries , je te dirai que , comme Léandre ne m'a jamais vue , il sera aisé à sa sœur de le prévenir , & de lui faire entendre que , ne pouvant être heureux avec une femme dont le cœur est engagé ailleurs,

ailleurs, il ne sçauroit mieux faire que de s'en dégager par un refus honnête.

MARTON.

Un refus honnête! ah! Mademoiselle, refuser une femme faite comme vous, avec quarante mille écus, c'est un honnêteté dont jamais Léandre ne sera capable. *A part.* Si elle sçavoit que Léandre & Cléonte ne sont que la même personne, un tel refus changeroit bien d'épithète.

Ah! Marton, j'entends du bruit; cachons vite ce portrait. C'est sans doute mon frere qui revient, & en nous amufant à jaser, nous nous sommes ôté le loisir d'exécuter notre projet.

MARTON.

Non, c'est Angélique.

SCENE II.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGELIQUE.

MA chere Lucinde, vous sçavez avec quelle répugnance je me prêtai

à votre projet , quand vous fîtes changer la parure du portrait de Valere en des ajustemens de femme. A présent que je vous vois prête à l'exécuter , je tremble que le déplaisir de se voir jouer , ne l'indispose contre nous. Renonçons , je vous prie , à ce frivole badinage. Je sens que je ne puis trouver de goût à m'égayer au risque du repos de mon cœur.

LUCINDE.

Que vous êtes timide ! Valere vous aime trop pour prendre en mauvaise part tout ce qui lui viendra de la vôtre , tant que vous ne ferez que sa maîtresse. Songez que vous n'avez plus qu'un jour à donner carrière à vos fantaisies , & que le tour des fiennes ne viendra que trop tôt. D'ailleurs il est question de le guérir d'une foible qui l'expose à la raillerie , & voilà proprement l'ouvrage d'une maîtresse. Nous pouvons corriger les défauts d'un amant : mais hélas ! il faut supporter ceux d'un mari.

ANGELIQUE.

Que lui trouvez-vous après tout de si ridicule? Puisqu'il est aimable, a-t'il si grand tort de s'aimer? & ne lui en donnons-nous pas l'exemple? Il cherche à plaire. Ah! si c'est un défaut, quelle vertu plus charmante un homme pourroit-il apporter dans la société.

MARTON.

Surtout dans la société des femmes.

ANGELIQUE.

Enfin, Lucinde, si vous m'en croyez, nous supprimerons, & le portrait & cet air de raillerie, qui peut aussi bien passer pour une insulte que pour une correction.

LUCINDE.

Oh! non. Je ne perds pas ainsi les frais de mon industrie. Mais je veux courir seule les risques du succès, & rien ne vous oblige d'être complice dans une affaire dont vous pouvez n'être que témoin.

MARTON.

Belle distinction !

LUCINDE.

Je me réjouis de voir la contenance de Valere. De quelque maniere qu'il prenne la chose, cela fera toujours une scène assez plaisante.

MARTON.

J'entends. Le prétexte est de corriger Valere : mais le vrai motif est de rire à ses dépens. Voilà le génie & le bonheur des femmes. Elles corrigent souvent les ridicules, en ne songeant qu'à s'en amuser.

ANGELIQUE.

Enfin, vous le voulez : mais je vous avertis que vous me répondrez de l'événement.

LUCINDE.

Soit.

ANGELIQUE.

Depuis que nous sommes ensemble, vous m'avez fait cent piéces dont je vous dois la punition. Si cette affaire-ci me cause la moindre tracas-

serie avec Valere , prenez garde à vous.

LUCINDE.

Oui, oui.

ANGELIQUE.

Songez un peu à Léandre.

LUCINDE.

Ah! ma chere Angélique.

ANGELIQUE.

Oh! si vous me brouillez avec votre frere, je vous jure que vous épouserez le mien. *Bas.* Marton, vous m'avez promis le secret.

MARTON.

*Bas.* Ne craignez rien.

LUCINDE.

Enfin, je . . .

MARTON.

J'entends la voix du Chevalier. Prenez au plutôt votre parti, à moins que vous ne vouliez lui donner un cercle de filles à sa toilette.

LUCINDE.

Il faut bien éviter qu'il nous aperçoive. *Elle met le portrait sur*

*la toilette.* Voilà le piège tendu.

MARTON.

Je veux un peu guetter mon homme, pour voir . . .

LUCINDE.

Paix. Sauvons-nous.

ANGÉLIQUE.

Que j'ai de mauvais pressentimens de tout ceci !

SCENE III.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

SANGARIDE, ce jour est un grand jour pour vous.

FRONTIN.

Sangaride, c'est-à-dire, Angélique. Oui, c'est un grand jour que celui de la noce, & qui même allonge diablement tous ceux qui le suivent.

VALERE.

Que je vais goûter de plaisir à rendre Angélique heureuse !

FRONTIN.

Auriez-vous envie de la rendre veuve?

VALERE.

Mauvais plaisant . . . Tu sçais à quel point je l'aime. Dis-moi; que connois-tu qui puisse manquer à sa félicité? Avec beaucoup d'amour, quelque peu d'esprit, & une figure . . . comme tu vois; on peut, je pense, se tenir toujours assez sûr de plaire.

FRONTIN.

La chose est indubitable, & vous en avez fait sur vous-même la première expérience.

VALERE.

Ce que je plains en tout cela, c'est je ne sçais combien de petites personnes que mon mariage fera sécher de regret, & qui vont ne sçavoir plus que faire de leur cœur.

FRONTIN.

Oh! que si. Celles qui vous ont aimé, par exemple, s'occuperont à bien détester votre chere moitié. Les

autres . . . Mais où diable les prendre ces autres-là?

VALERE.

La matinée s'avance ; il est tems de m'habiller pour aller voir Angélique. Allons. *Il se met à la toilette.* Comment me trouve-tu ce matin : Je n'ai point de feu dans les yeux ; j'ai le teint battu ; il me semble que je ne suis point à l'ordinaire.

FRONTIN.

A l'ordinaire ? Non , vous êtes seulement à votre ordinaire.

VALERE.

C'est une fort méchante habitude que l'usage du rouge ; à la fin je ne pourrai m'en passer , & je serai du dernier mal sans cela. Où est donc ma boîte à mouches ? Mais que vois-je là ; un portrait ? . . . Ah ! Frontin ; le charmant objet ! . . . Où as-tu pris ce portrait ?

FRONTIN.

Moi ! je veux être pendu si je sçais de quoi vous me parlez.

VALERE.

Quoi! ce n'est pas toi qui a mis ce portrait sur ma toilette?

FRONTIN.

Non, que je meure.

VALERE.

Qui seroit-ce donc?

FRONTIN.

Ma foi, je n'en sçais rien. Ce ne peut être que le diable, ou vous.

VALERE.

A d'autres. On t'a payé pour te taire. . . . Sçais-tu bien que la comparaison de cet objet nuit à Angélique? . . . Voilà d'honneur la plus jolie figure que j'aie vue de ma vie. Quels yeux, Frontin! . . . Je crois qu'ils ressemblent aux miens.

FRONTIN.

C'est tout dire.

VALERE.

Je lui trouve beaucoup de mon air. . . . Elle est ma foi charmante. . . . Ah! si l'esprit soutient tout cela. . . . Mais son goût me répond de son es-

prit. La friponne est connoisseuse en mérite.

FRONTIN.

Que diable ! Voyons donc toutes ces merveilles.

VALERE.

Tiens, tiens. Penses-tu me duper avec ton air niais ? Me crois-tu novice en aventures ?

FRONTIN.

Ne me trompai-je point ? C'est lui . . . c'est lui-même. Comme le voilà paré ! Que de fleurs ! que de pompons ! C'est sans doute quelque tour de Lucinde : Marton y feratout au moins de moitié. Ne troublons point leur badinage. Mes indiscretions précédentes m'ont coûté trop cher.

VALERE.

Hé bien ? Monsieur Frontin reconnoîtroit-il l'original de cette peinture ?

FRONTIN.

Pouh ! si je le connois ! Quelques

DE LUI-MESME. 275

centaines de coups de pied au cul, & autant de soufflets que j'ai eu l'honneur d'en recevoir en détail, ont bien cimenté la connoissance.

VALERE.

Une fille, des coups de pieds! Cela est un peu gaillard.

FRONTIN.

Ce sont de petites impatiences domestiques qui la prennent à propos de rien.

VALERE.

Comment l'aurois-tu servie.

FRONTIN.

Oui, Monsieur; & j'ai même l'honneur d'être toujours son très-humble serviteur.

VALERE.

Il seroit assez plaisant qu'il y eût dans Paris une jolie femme qui ne fût pas de ma connoissance! . . . Parle-moi sincèrement : L'original est-il aussi aimable que le portrait?

FRONTIN.

Comment, aimable! sçavez-vous

Monfieur, que fi quelqu'un pouvoit approcher de vos perfections, je ne trouverois qu'elle feule à vous comparer.

VALERE *confidérant le portrait.*

Mon cœur n'y réfifte pas, .. Frontin, dis-moi le nom de cette belle.

FRONTIN *à part.*

Ah ! ma foi, me voilà pris fans verd.

VALERE.

Comment s'appelle-t'elle ? Parle donc.

FRONTIN.

Elle s'appelle... elle s'appelle... elle ne s'appelle point. C'est une fille anonyme, comme tant d'autres.

VALERE.

Dans quels tristes foupçons me jette ce coquin ! Se pourroit-il que des traits auffi charmans ne fuffent que ceux d'une grifette ?

FRONTIN.

Pourquoi non ? La beauté fe plaît

à parer des visages qui ne tirent leur fierté que d'elle.

VALERE.

Quoi, c'est . . .

FRONTIN.

Une petite personne bien coquette ; bien minaudière, bien vaine, sans grand sujet de l'être : en un mot, un vrai petit-maître femelle.

VALERE.

Voilà comment ces faquins de valets parlent des gens qu'ils ont servis. Il faut voir cependant. Dis-moi où elle demeure ?

FRONTIN.

Bon, demeurer ? Est-ce que cela demeure jamais ?

VALERE.

Si tu m'impatientes . . . Où loge-t'elle, maraut ?

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, à ne vous point mentir, vous le sçavez tout aussi-bien que moi.

VALERE.

Comment ?

FRONTIN.

Je vous jure que je ne connois pas mieux que vous l'original de ce portrait.

VALERE.

Ce n'est pas toi qui l'as placé là.

FRONTIN.

Non, la peste m'étouffe.

VALERE.

Ces idées que tu m'en a données.

FRONTIN.

Ne voyez-vous pas que vous me les fournissez vous-même ? Est-ce qu'il y a quelqu'un dans le monde aussi ridicule que cela ?

VALERE.

Quoi ! je ne pourrai découvrir d'où vient ce portrait ! Le mystère & la difficulté irritent mon empressement. Car , je te l'avoue , j'en suis très-réellement épris.

FRONTIN *à part.*

La chose est impayable ! le voilà moureux de lui-même.

VALERE.

Cependant , Angélique, la charmante Angélique. . . . En vérité, je ne comprends rien à mon cœur , & je veux voir cette nouvelle maitresse, avant que de rien déterminer sur mon mariage.

FRONTIN.

Comment, Monsieur ? vous ne . . .  
Ah ! vous vous moquez.

VALERE.

Non , je te dis très-sérieusement que je ne sçaurois offrir ma main à Angélique, tant que l'incertitude de mes sentimens fera un obstacle à notre bonheur mutuel. Je ne puis l'épouser aujourd'hui ; c'est un point résolu.

FRONTIN.

Oui , chez vous. Mais Monsieur votre pere , qui a fait aussi ses petites résolutions à part , est l'homme du monde le moins propre à céder aux vôtres. Vous sçavez que son foible n'est pas la complaisance.

VALERE.

Il faut la trouver à quelque prix que ce soit. Allons, Frontin, courons, cherchons par-tout.

FRONTIN.

Allons, courons, volons; faisons l'inventaire & le signalement de toutes les jolies filles de Paris. Peste, le bon petit livre que nous aurions là! Livre rare, dont la lecture n'endormiroit pas.

VALERE.

Hâtons-nous. Viens achever de m'habiller.

FRONTIN.

Attendez, voici tout-à-propos Monsieur votre pere. Proposons-lui d'être de la partie.

VALERE.

Tais-toi, boureau. Le malheureux contre-temps!



SCENE

SCENE IV.

LISIMON, VALERE, FRONTIN.

LISIMON, *qui doit toujours avoir  
le ton brusque.*

HE' BIEN, mon fils?

VALERE.

Frontin, un siége à Monsieur.

LISIMON.

Je veux rester debout. Je n'ai que  
deux mots à te dire.

VALERE.

Je ne scaurois, Monsieur, vous  
écouter que vous ne soyez assis.

LISIMON.

Que diable ! il ne me plaît pas, moi.  
Vous verrez que l'impertinent fera des  
complimens avec son pere.

VALERE.

Le respect. . . .

LISIMON.

Oh ! le respect consiste à m'obéir  
& à ne me point gêner. Mais, qu'est-

A a

ce? encore en déshabillé? un jour de noces? Voilà qui est joli! Angélique n'a donc point encore reçu ta visite?

VALERE.

J'achevois de me coëffer, & j'allois m'habiller pour me présenter décemment devant elle.

LISIMON.

Faut-il tant d'appareil pour nouer des cheveux & mettre un habit. Parbleu, dans ma jeunesse, nous usions mieux du temps, & sans perdre les trois quarts de la journée à faire la roue devant un miroir, nous sçavions à plus juste titre avancer nos affaires auprès des belles.

VALERE.

Il semble cependant que, quand on veut être aimé, on ne sçauroit prendre trop de soin pour se rendre aimable, & qu'une parure si négligée ne devrait pas annoncer des amans bien occupés du soin de plaire.

LISIMON.

Pure sottise. Un peu de négligence

sied quelquefois bien quand on aime. Les femmes nous tenoient plus de compte de nos empressements que du temps que nous aurions perdu à notre toilette ; & sans affecter tant de délicatesse dans la parure, nous en avions davantage dans le cœur. Mais laissons cela. J'avois pensé à différer ton mariage jusqu'à l'arrivée de Léandre, afin qu'il eût le plaisir d'y assister, & que j'eusse, moi, celui de faire tes noces & celles de ta sœur en un même jour.

VALERE, *bas.*

Frontin, quel bonheur !

FRONTIN.

Oui, un mariage reculé ; c'est toujours autant de gagné sur le repentir.

LISIMON.

Qu'en dis-tu, Valere ? Il semble qu'il ne seroit pas séant de marier la sœur sans attendre le frere, puisqu'il est en chemin.

VALERE.

Je dis, mon pere, qu'on ne peut rien de mieux pensé.

LISIMON.

Ce délai ne te feroit donc pas de peine ?

VALERE.

L'empressement de vous obéir surmontera toujours toutes mes répugnances.

LISIMON.

C'étoit pourtant dans la crainte de te mécontenter que je ne te l'avois pas proposé.

VALERE.

Votre volonté n'est pas moins la règle de mes desirs que celles de mes actions. *Bas.* Frontin, quel bon homme de pere !

LISIMON.

Je suis charmé de te trouver si docile : tu en auras le mérite à bon marché ; car par une lettre que je reçois à l'instant, Léandre m'apprend qu'il arrive aujourd'hui.

VALERE.

Hé bien, mon pere ?

LISIMON.

Hé bien mon fils ? par ce moyen rien ne sera dérangé.

VALERE.

Comment, vous voudriez le marier en arrivant ?

FRONTIN.

Marier un homme tout botté !

LISIMON.

Non pas cela ; puisque, d'ailleurs, Lucinde & lui ne s'étant jamais vus, il faut bien leur laisser le loisir de faire connoissance : mais il assistera au mariage de sa sœur, & je n'aurai pas la dureté de faire languir un fils aussi complaisant.

VALERE.

Monfieur ...

LISIMON.

Ne crains rien ; je connois & j'approuve trop ton empressement, pour te jouer un aussi mauvais tour.

VALERE.

Mon pere ...

LISIMON.

Laissons cela, te dis-je : je devine tout ce que tu pourrois me dire.

VALERE.

Mon, mon pere, . . . j'ai fait . . . des réflexions. . . .

LISIMON.

Des réflexions, toi ? Je n'aurois pas deviné celui-là. Sur quoi donc, s'il vous plaît, roulent vos méditations sublimes ?

VALERE.

Sur les inconvéniens de mariage.

FRONTIN.

Voilà un texte qui fournit.

LISIMON.

Un sot peut réfléchir quelquefois ; mais ce n'est jamais qu'après la sotise. Je reconnois là mon fils.

VALERE.

Comment, après la sotise. Mais je ne suis point encore marié.

LISIMON.

Apprenez, Monsieur le philosophe, qu'il n'y a nulle différence de ma vo-

lonté à l'acte. Vous pouviez moraliser quand je vous proposai la chose, & que vous en étiez vous-même si empressé. J'aurois de bon cœur écouté vos raisons : car vous sçavez si je suis complaisant.

FRONTIN.

Oh! oui, Monsieur, nous sommes là-dessus en état de vous rendre justice.

LISIMON.

Mais aujourd'hui que tout est arrêté, vous pouvez spéculer à votre aise; ce sera, s'il vous plaît, sans préjudice de la noce.

VALERE.

La crainte redouble ma répugnance. Songez, je vous supplie, à l'importance de l'affaire. Daignez m'accorder quelques jours.

LISIMON.

Adieu, mon fils tu seras marié ce soir, ou . . . tu m'entends. Comme j'étois la dupe de la déférence du pandard!

## SCENE V.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

CIEL ! dans quelle peine me jette  
son inflexibilité,

FRONTIN.

Oui ; marié ou déshérité ; épouser  
une femme ou la pauvreté ! on balan-  
ceroit à moins.

VALERE.

Moi, balancer ! Non ; mon choix  
étoit encore incertain, l'opiniâtreté  
de mon pere l'a déterminé.

FRONTIN.

En faveur d'Angélique.

VALERE.

Tout au contraire.

FRONTIN.

Je vous félicite, Monsieur, d'une  
résolution aussi héroïque. Vous allez  
mourir de faim en digne martyr de

La

la liberté. Mais s'il étoit question d'épouser le portrait ? hem ! le mariage ne vous paroîtroit plus si affreux ?

VALERE.

Non ; mais si mon pere prétendoit m'y forcer, je crois que j'y résisterois avec la même fermeté, & je sens que mon cœur me rameneroit vers Angélique sitôt qu'on m'en voudroit éloigner.

FRONTIN.

Quelle docilité ! Si vous n'héritez pas des biens de Monsieur votre pere, vous hériterez au moins de ses vertus, *regardant le portrait.* Ah !

VALERE.

Qu'as-tu ?

FRONTIN.

Depuis notre disgrâce, ce portrait me semble avoir pris une physionomie famélique, un certain air allongé.

VALERE.

C'est trop perdre de tems à des

impertinences. Nous devrions déjà avoir couru la moitié de Paris. *Il sort,*

FRONTIN.

Au train dont vous allez, vous courrez bientôt les champs. Attendons, cependant, le dénouement de tout ceci; & pour feindre de mon côté une recherche imaginaire, allons-nous cacher dans un cabaret.

SCENE VI.

ANGELIQUE, MARTON.

MARTON.

AH! ah, ah, ah! la plaisante scène! qui l'eût jamais prévue? Que vous ayez perdu, Mademoiselle, à n'être point ici cachée avec moi, quand il s'est si bien épris de ses propres charmes!

ANGELIQUE.

Il s'est vu par mes yeux.

MARTON.

Quoi! vous auriez la foiblesse de conserver des sentimens pour un homme capable d'un pareil travers?

ANGELIQUE.

Il te paroît donc bien coupable? Qu'a-t'on, cependant, à lui reprocher que le vice universel de son âge? Ne crois pas pourtant qu'insensible à l'outrage du Chevalier, je souffre qu'il me préfère ainsi le premier visage qui le frappe agréablement. J'ai trop d'amour pour n'avoir pas de la délicatesse: & Valère me sacrifiera ses folies dès ce jour, ou je sacrifierai mon amour à ma raison.

MARTON.

Je crains bien que l'un ne soit aussi difficile que l'autre.

ANGELIQUE.

Voici Lucinde. Mon frere doit arriver aujourd'hui. Prends bien garde qu'elle ne le soupçonne point d'être son inconnu jusqu'à ce qu'il en soit tems.

Bbij

## SCENE VII.

LUCINDE, ANGELIQUE, MARTON,

MARTON.

JE gage, Mademoiselle, que vous ne devineriez jamais quel a été l'effet du portrait? Vous en rirez sûrement.

LUCINDE.

Eh! Marton, laissons-là le portrait; j'ai bien d'autres choses en tête. Ma chere Angélique, je suis désolée, je suis mourante. Voici l'instant où j'ai besoin de tout votre secours. Mon pere vient de m'annoncer l'arrivée de Léandre. Il veut que je me dispose à le recevoir aujourd'hui, & à lui donner la main dans huit jours.

ANGELIQUE.

Que trouvez-vous donc là de si terrible?

MARTON.

Comment, terrible! Vouloir marier une belle personne de dix-huit

ans avec un homme de vingt-deux, riche & bien fait ! En vérité, cela fait peur, & il n'y a point de fille en âge de raison, à qui l'idée d'un tel mariage ne donnât la fièvre.

LUCINDE.

Je ne veux rien vous cacher. J'ai reçu en même tems une lettre de Cléonte ; il sera incessamment à Paris ; il va faire agir auprès de mon père ; il me conjure de différer mon mariage : enfin, il m'aime toujours. Ah ! ma chere, serez-vous insensible aux allarmes de mon cœur ? & cette amitié que vous m'avez jurée . . . .

ANGELIQUE.

Plus cette amitié m'est chere, & plus je dois souhaiter d'en voir referrer les nœuds par votre mariage avec mon frere. Cependant, Lucinde, votre repos est le premier de mes desirs, & mes vœux sont encore plus conformes aux vôtres que vous ne pensez.

LUCINDE.

Daignez donc vous rappeler vos promesses. Faites bien comprendre à Léandre que mon cœur ne sçauroit être à lui; que...

MARTON.

Mon Dieu! ne jurons de rien. Les hommes ont tant de ressources & les femmes tant d'inconstance, que si Léandre se mettoit bien dans la tête de vous plaire, je parie qu'il en viendrait à bout malgré vous.

LUCINDE.

Marton!

MARTON.

Je ne lui donne pas deux jours pour supplanter votre inconnu, sans vous en laisser même le moindre regret.

LUCINDE.

Allons, continuez.... Chere Angélique, je compte sur vos soins; & dans le trouble qui m'agite, je cours tout tenter auprès de mon pere, pour différer, s'il est possible, un hymen, que la préoccupation de mon cœur

DE LUI-MESME. 295  
me fait envisager avec effroi. Elle  
sort.

ANGELIQUE.

Je devois l'arrêter. Mais Lisimon n'est pas homme à céder aux sollicitations de sa fille, & toutes ses prières ne feront qu'affermir ce mariage, qu'elle-même souhaite d'autant plus qu'elle paroît le craindre. Si je me plais à jouir pendant quelques instans de ses inquiétudes, c'est pour lui en rendre l'événement plus doux. Quelle autre vengeance pourroit être autorisée par l'amitié?

MARTON.

Je vais la suivre; & sans trahir notre secret, l'empêcher, s'il se peut, de faire quelque folie.

---

S C E N E VIII.

ANGELIQUE.

INSENSE'E que je suis! mon esprit s'occupe à des badineries pendant que

Bb iv

J'ai tant d'affaires avec mon cœur. Hélas ! peut-être qu'en ce moment Valere confirme son infidélité. Peut-être qu'instruit de tout & honteux de s'être laissé surprendre, il offre par dépit son cœur à quelqu'autre objet. Car voilà les hommes : ils ne se vengent jamais avec plus d'emportement que quand ils ont le plus de tort. Mais le voici, bien occupé de son portrait.

---

S C E N E IX.

ANGELIQUE, VALERE.

VALERE *sans voir Angélique.*

JE cours sans sçavoir où je dois chercher cet objet charmant. L'amour ne guidera-t'il point mes pas ?

ANGELIQUE *à part.*

Ingrat ! il ne les conduit que trop bien.

VALERE.

Ainsi l'amour a toujours ses peines.

DE LUI-MESME. 299

Il faut que je les éprouve à chercher la beauté que j'aime, ne pouvant en trouver à me faire aimer.

ANGELIQUE *à part.*

Quelle impertinence ! Hélas ! comment peut-on être si fat & si aimable tout à la fois.

VALERE.

Il faut attendre Frontin ; il aura peut-être mieux réussi. En tous cas, Angélique m'adore...

ANGELIQUE *à part.*

Ah, traître ! tu connois trop mon foible.

VALERE.

Après tout, je sens toujours que je ne perdrai rien auprès d'elle : le cœur, les appas, tout s'y trouve.

ANGELIQUE *à part.*

Il me fera l'honneur de m'agréer pour son pis aller.

VALERE.

Que j'éprouve de bifarrerie dans mes sentimens ! Je renonce à la possession d'un objet charmant, & au-

quel, dans le fond, mon penchant me ramene encore. Je m'expose à la disgrâce de mon pere pour m'entêter d'une belle, peut-être indigne de mes soupirs, peut-être imaginaire, sur la seule foi d'un portrait tombé des nues & flaté à coup sûr. Quel caprice! quelle folie! Mais quoi! la folie & les caprices ne font-ils pas le relief d'un homme aimable? *regardant le portrait.* Que de graces!.... Quels traits!.... Que cela est enchanté!.... Que cela est divin! Ah! qu'Angélique ne se flate pas de soutenir la comparaison avec tant de charmes.

ANGÉLIQUE *saisissant le portrait.*

J'en'ai garde assurément. Mais qu'il me soit permis de partager votre admiration. La connoissance des charmes de cette heureuse rivale adoucira du moins la honte de ma défaite.

VALERE.

O ciel!

ANGÉLIQUE.

Qu'avez-vous donc? vous paroissez

tout interdit. Je n'aurois jamais cru qu'un petit-maître fût si aisé à décontenancer.

VALERE.

Ah ! cruelle, vous connoissez tout l'ascendant que vous avez sur moi, & vous m'outragez sans que je puisse répondre.

ANGELIQUE.

C'est fort mal fait, en vérité; & régulièrement vous devriez me dire des injures. Allez, Chevalier, j'ai pitié de votre embarras. Voilà votre portrait; & je suis d'autant moins fâchée que vous en aimiez l'original, que vos sentimens sont sur ce point tout-à-fait d'accord avec les miens.

VALERE.

Quoi ! vous connoissez la personne....

ANGELIQUE.

Non seulement je la connois, mais je puis vous dire qu'elle est ce que j'ai de plus cher au monde.

VALERE.

Vraiment, voici du nouveau, & le langage est un peu singulier dans la bouche d'une rivale.

ANGELIQUE.

Je ne sçais; mais il est sincere. *A part.* S'il se pique, je triomphe.

VALERE.

Elle a donc bien du mérite?

ANGELIQUE.

Il ne tient qu'à elle d'en avoir infiniment.

VALERE.

Point de défaut, sans doute.

ANGELIQUE.

Oh! beaucoup. C'est une petite personne bisarre, capricieuse, évanescée, étourdie, volage, & sur-tout d'une vanité insupportable. Mais quoi! elle est aimable avec tout cela, & je prédis d'avance que vous l'aimerez jusqu'au tombeau.

VALERE.

Nous y consentez donc?

ANGELIQUE.

Oui.

VALERE.

Cela ne vous fâchera point?

ANGELIQUE.

Non.

VALERE *à part.*

Son indifférence me désespère.  
*Haut.* Oserai-je me flater qu'en ma  
faveur vous voudriez bien resserrer  
encore votre union avec elle?

ANGELIQUE.

C'est tout ce que je demande.

VALERE *outré.*

Vous dites tout cela avec une tran-  
quillité qui me charme.

ANGELIQUE.

Comment donc? vous vous plai-  
gnez tout à l'heure de mon enjoue-  
ment, & à présent vous vous fâchez  
de mon sang-froid. Je ne sçais plus  
quel ton prendre avec vous.

VALERE.

*Bas.* Je crève de dépit. *Haut.* Ma-  
demoiselle m'accordera-t'elle la fa-

veur de me faire faire connoissance avec elle?

ANGELIQUE.

Voilà, par exemple, un genre de service que je suis bien sûre que vous n'attendez pas de moi : mais je veux passer votre espérance, & je vous le promets encore.

VALERE.

Ce sera bien-tôt, au moins?

ANGELIQUE.

Peut-être dès aujourd'hui.

VALERE.

Je n'y puis plus tenir. *Il veut s'en aller.*

ANGELIQUE *à part.*

Je commence à bien augurer de tout ceci; il a trop de dépit pour n'avoir plus d'amour. *Haut.* Où allez-vous, Valere?

VALERE.

Je vois que ma présence vous gêne, & je vais vous céder la place.

ANGELIQUE.

Ah! point. Je vais me retirer moi-

même: il n'est pas juste que je vous chasse de chez vous.

VALERE.

Allez, allez; souvenez-vous que qui n'aime rien ne mérite pas d'être aimée.

ANGELIQUE.

Il vaut encore mieux n'aimer rien que d'être amoureux de soi-même.

S C E N E X.

VALERE.

AMOUREUX de soi-même! Est-ce un crime de sentir un peu ce qu'on vaut? Je suis cependant bien piqué. Est-il possible qu'on perde un amant tel que moi sans douleur? On diroit qu'elle me regarde comme un homme ordinaire. Hélas! je me déguise en vain le trouble de mon cœur, & je tremble de l'aimer encore après son inconstance. Mais non; tout mon cœur n'est qu'à ce charmant objet,

Courons tenter de nouvelles recherches, & joignons au soin de faire mon bonheur, celui d'exciter la jalousie d'Angélique. Mais voici Frontin.

## S C E N E XI.

VALERE, FRONTIN *ivre.*

FRONTIN.

QUE diable? je ne fais pourquoi je ne puis me tenir; j'ai pourtant fait de mon mieux pour prendre des forces,

VALERE.

Eh bien, Frontin, as-tu trouvé..?

FRONTIN.

Oh! oui, Monsieur.

VALERE.

Ah! ciel! seroit-il possible?

FRONTIN.

Aussi j'ai bien eu de la peine.

VALERE.

Hâte-toi donc de me dire...

FRONTIN.

FRONTIN.  
Il m'a fallu courir tous les cabarets  
du quartier.

VALERE.  
Des cabarets!

FRONTIN.  
Mais j'ai réussi au-delà de mes es-  
pérances.

VALERE.  
Conte-moi donc...

FRONTIN.  
C'étoit un feu... une mouffe...

VALERE.  
Que diable barbouille cet animal?

FRONTIN.  
Attendez que je reprenne la chose  
par ordre.

VALERE.  
Tais-toi, ivrogne, faquin; ou  
réponds-moi sur les ordres que je t'ai  
donnés au sujet de l'original du por-  
trait.

LUCINDE.  
Ah! oui, l'original. Justement. Ré-

306 L'AMANT  
jouissez-vous, réjouissez-vous, vous  
dis-je.

VALERE.

Hé bien?

FRONTIN.

Il n'est déjà ni à la Croix-blanche,  
ni au Lion d'or, ni à la Pomme de  
pin, ni...

VALERE.

Bourreau, finiras-tu?

FRONTIN.

Patience. Puisqu'il n'est pas là, il  
faut qu'il soit ailleurs; &... oh, je  
le trouverai, je le trouverai...

VALERE.

Il me prend des démangeaisons de  
l'affommer; fortions.

---

SCENE XII.

FRONTIN.

ME voilà, en effet, assez joli gar-  
çon... Ce plancher est diablement  
raboteux. Où en étois-je? Ma foi;  
je n'y suis plus. Ah! si fait...

SCENE XIII.

LUCINDE, FRONTIN.

LUCINDE.

FRONTIN, où est ton maître?

FRONTIN.

Mais, je crois qu'il se cherche actuellement.

LUCINDE.

Comment, il se cherche?

LUCINDE.

Oui, il se cherche pour s'épouser.

LUCINDE.

Qu'est-ce que c'est que ce galimathias?

FRONTIN.

Ce galimathias! vous n'y comprenez donc rien?

LUCINDE.

Non, en vérité.

FRONTIN.

Ma foi, ni moi non plus: je vais

310      L'AMANT  
pourtant vous l'expliquer, si vous  
voulez.

LUCINDE.

Comment m'expliquer ce que tu  
ne comprends pas?

FRONTIN.

Oh! dame, j'ai fait mes études;  
moi.

LUCINDE.

Il est ivre, je crois. Eh! Frontin,  
je t'en prie, rappelle un peu ton bon  
sens; tâche de te faire entendre.

FRONTIN.

Pardi rien n'est plus aisé. Tenez:  
C'est un portrait.... metamor....  
non, métaphor.... oui, métapho-  
risé. C'est mon maître, c'est une  
fille.... vous avez fait un certain  
mélange.... Car j'ai deviné tout ça,  
moi. Hé bien, peut-on parler plus  
clairement?

LUCINDE.

Non, cela n'est pas possible.

FRONTIN.

Il n'y a que mon maître qui n'y

DE LUI-MESME. 311

comprenne rien. Car il est devenu amoureux de sa ressemblance.

LUCINDE.

Quoi! sans se reconnoître?

FRONTIN.

Oui, & c'est bien ce qu'il y a d'extraordinaire.

LUCINDE.

Ah! je comprends tout le reste. Et qui pouvoit prévoir cela? Cours vite, mon pauvre Frontin, vole chercher ton maître, & dis-lui que j'ai les choses les plus pressantes à lui communiquer. Prends garde, sur-tout, de ne lui point parler de tes divinations. Tiens, voilà pour...

FRONTIN.

Pour boire, n'est-ce pas?

LUCINDE.

Oh non, tu n'en a pas besoin.

FRONTIN.

Ce sera par précaution.



## SCENE XIV.

LUCINDE.

NE balançons pas un instant, avouons tout ; & quoi qu'il m'en puisse arriver, ne souffrons pas qu'un frere si cher se donne un ridicule, par les moyens mêmes que j'avois employés pour l'en guérir. Que je suis malheureuse ! J'ai désobligé mon frere ; mon pere irrité de ma résistance n'en est que plus absolu ; mon amant absent n'est point en état de me secourir ; je crains les trahisons d'une amie, & les précautions d'un homme que je ne puis souffrir : car je les hais sûrement, & je sens que je préférerois la mort à Léandre.



---

SCENE XV.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGELIQUE.

CONSOLEZ-VOUS, Lucinde, Léandre ne veut pas vous faire mourir. Je vous avoue, cependant, qu'il a voulu vous voir sans que vous le sçussiez.

LUCINDE.

Hélas, tant-pis.

ANGELIQUE.

Mais sçavez-vous bien que voilà un tant-pis qui n'est pas trop modeste?

MARTON.

C'est une petite veine du sang fraternel.

LUCINDE.

Mon Dieu, que vous êtes méchantes! Après cela, qu'a-t'il dit?

ANGELIQUE.

Il m'a dit qu'il seroit au désespoir de vous obtenir contre votre gré.

MARTON.

Il a même ajouté que votre résistance lui faisoit plaisir en quelque maniere. Mais il a dit cela d'un certain air.... Sçavez-vous qu'à bien juger de vos sentimens pour lui, je gagerois qu'il n'est guère en reste avec vous. Haïssez-le toujours de même, il ne vous rendra pas mal le change.

LUCINDE.

Voilà une façon de m'obéir qui n'est pas trop polie.

MARTON.

— Pour être poli avec nous autres femmes, il ne faut pas toujours être si obéissant.

ANGELIQUE.

La seule condition qu'il a mise à sa renonciation est, que vous recevrez sa visite d'adieu.

LUCINDE.

Oh ! pour cela non ; je l'en quitte.

ANGELIQUE.

Ah ! vous ne sçauriez lui refuser  
cela.

cela. C'est d'ailleurs un engagement que j'ai pris avec lui. Je vous avertis même confidemment qu'il compte beaucoup sur le succès de cette entrevue, & qu'il ose espérer qu'après avoir paru à vos yeux, vous ne résisterez plus à cette alliance.

LUCINDE.

Il a donc bien de la vanité.

MARTON.

Il se flatte de vous apprivoiser.

ANGELIQUE.

Et ce n'est que sur cet espoir qu'il a consenti au traité que je lui ai proposé.

MARTON.

Je vous réponds qu'il n'accepte le marché, que parce qu'il est bien sûr que vous ne le prendrez pas au mot.

LUCINDE.

Il faut être d'une fatuité bien insupportable. Hé bien, il n'a qu'à paroître: je serai curieuse de voir comment il s'y prendra pour étaler ses charmes; & je vous donne ma parole qu'il sera d'un air... faites-le

venir. Il a besoin d'une leçon; comp-  
tez qu'il la recevra... instructive.

ANGELIQUE.

Voyez-vous, ma chere Lucinde;  
on ne tient pas tout ce qu'on se pro-  
pose; je gage que vous vous radou-  
cirez.

MARTON.

Les hommes sont furieusement  
adroits; vous verrez qu'on vous ap-  
paisera.

LUCINDE.

Soyez en repos là-dessus:

ANGELIQUE.

Prenez y garde au moins; vous ne  
direz pas qu'on ne vous a point aver-  
tie,

MARTON.

Ce ne sera pas notre faute si vous  
vous laissez surprendre.

LUCINDE.

En vérité, je crois que vous voulez  
me faire devenir folle.

ANGELIQUE.

*Bas à Marton.* La voilà au point.

Haut. Puisque vous le voulez donc,  
Marton va vous l'amener.

LUCINDE.  
Comment?

MARTON.

Nous l'avons laissé dans l'anti-  
chambre, il va être ici à l'instant.

LUCINDE.  
O cher Cléonte! que ne peux-tu voir  
la manière dont je reçois tes rivaux!

---

S C E N E X V I .

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON.

LEANDRE.

ANGELIQUE.

APPROCHEZ, Léandre, venez ap-  
prendre à Lucinde à mieux connoître  
son propre cœur; elle croit vous haïr,  
& va faire tous ses efforts pour vous  
mal recevoir: mais je vous répons,  
moi, que toutes ces marques appa-  
rentes de haine, sont en effet autant  
de preuves réelles de son amour pour  
vous.

LUCINDE toujours sans regarder Léandre.

Sur ce pied-là, il doit s'estimer bien favorisé, je vous assure. Le mauvais petit esprit!

ANGÉLIQUE.

Allons, Lucinde, faut-il que la colere vous empêche de regarder les gens?

LEANDRE.

Si mon amour excite votre haine, connoissez combien je suis criminel,  
*Il se jette aux genoux de Lucinde.*

LUCINDE.

Ah! Cléonte! Ah! méchante Angélique!

LEANDRE.

Léandre vous a trop déplu pour que j'ose me prévaloir sous ce nom des graces que j'ai reçues sous celui de Cléonte. Mais si le motif de mon déguisement en peut justifier l'effet, vous le pardonnerez à la délicatesse d'un cœur, dont le foible est de vouloir être aimé pour lui-même.

LUCINDE.

Levez-vous, Léandre; un excès de délicatesse n'offense que les cœurs

qui en manquent, & le mien est aussi content de l'épreuve, que le votre doit l'être du succès. Mais vous, Angélique! ma chere Angélique a eu la cruauté de se faire un amusement de mes peines?

ANGÉLIQUE.

Vraiment, il vous feroit bien de vous plaindre. Hélas! vous êtes heureux l'un & l'autre, tandis que je suis en proie aux allarmes.

LEANDRE.

Quoi! ma chere sœur, vous avez songé à mon bonheur, pendant même que vous aviez des inquiétudes sur le votre? Ah! c'est une bonté que je n'oublierai jamais. *Il lui baise la main.*

---

SCENE XVII.

LEANDRE, VALERE, ANGÉLIQUE,  
LUCINDE, MARTON.

VALERE.

QUE ma présence ne vous gêne point. Comment, Mademoiselle? je

ne connoissois pas toutes vos conquêtes, ni l'heureux objet de votre préférence; & j'aurai soin de me souvenir par humilité, qu'après avoir soupiré le plus constamment, Valere a été le plus maltraité.

ANGELIQUE.

Ce seroit mieux fait que vous ne pensez, & vous auriez besoin en effet de quelques leçons de modestie.

VALERE.

Quoi! vous osez joindre la raillerie à l'outrage! vous avez le front de vous applaudir, quand vous devriez mourir de honte!

ANGELIQUE.

Ah! vous vous fâchez! je vous laisse; je n'aime pas les injures.

VALERE.

Non, vous demeurerez; il faut que je jouisse de toute votre honte.

ANGELIQUE.

Hé bien, jouissez.

VALERE.

Car, j'espère que vous n'aurez pas

la hardiesse de tenter votre justification.

ANGELIQUE.

N'ayez pas peur.

VALERE.

Et que vous ne vous flatez pas que je conserve encore les moindres sentimens en votre faveur.

ANGELIQUE.

Mon opinion là-dessus ne changera rien à la chose.

VALERE.

Je vous déclare que je ne veux plus avoir pour vous que de la haine.

ANGELIQUE.

C'est fort bien fait.

VALERE *tirant le portrait.*

Et voici désormais l'unique objet de tout mon amour.

ANGELIQUE.

Vous avez raison. Et moi je vous déclare que j'ai pour Monsieur (*montrant son frere*) un attachement, qui n'est de guere inférieur au votre pour l'original de ce portrait.

VALERE.

L'ingrate ! Hélas , il ne me reste plus qu'à mourir !

ANGELIQUE.

Valere , écoutez. J'ai pitié de l'état où je vous vois. Vous devez convenir que vous êtes le plus injuste des hommes , de vous emporter sur une apparence d'infidélité , dont vous m'avez vous même donné l'exemple ; mais ma bonté veut bien encore aujourd'hui passer vos travers.

VALERE.

Vous verrez qu'on me fera la grâce de me pardonner !

ANGELIQUE.

En vérité , vous ne le méritez guère. Je vais cependant vous apprendre à quel prix je puis m'y résoudre. Vous m'avez ci-devant témoigné des sentimens , que j'ai payés d'un retour trop tendre pour un ingrat. Malgré cela , vous m'avez indignement outragée par un amour extravagant conçu sur un simple portrait , avec toute la légèreté , & j'ose dire , toute

l'étourderie de votre âge & de votre caractère. Il n'est pas tems d'examiner si j'ai dû vous imiter, & ce n'est pas à vous qui êtes coupable, qu'il conviendrait de blâmer ma conduite.

VALERE

Ce n'est pas à moi, grands Dieux!  
Mais voyons où tendent ces beaux discours.

ANGELIQUE.

Le voici. Je vous ai dit que je connoissois l'objet de votre nouvel amour, & cela est vrai. J'ai ajouté que je l'aimois tendrement, & cela n'est encore que trop vrai. En vous avouant son mérite, je ne vous ai point déguisé ses défauts. J'ai fait plus; je vous ai promis de vous le faire connoître; & je vous engage à présent ma parole de le faire aujourd'hui, dès cette heure même: car je vous avertis qu'il est plus près de vous que vous ne pensez.

VALERE.

Qu'entens-je? quoi! la...?

L'AMANT  
ANGÉLIQUE.

Ne m'interrompez point, je vous prie. Enfin, la vérité me force encore à vous répéter, que cette personne vous aime avec ardeur, & je puis vous répondre de son attachement comme du mien propre. C'est à vous maintenant de choisir entre elle & moi, celle à qui vous destinez toute votre tendresse: choisissez, Chevalier; mais choisissez dès cet instant, & sans retour.

MARTON.

Le voilà, ma foi, bien embarrassé. L'alternative est plaisante. Croyez-moi, Monsieur, choisissez le portrait; c'est le moyen d'être à l'abri des rivaux.

LUCINDE.

Ah! Valere, faut-il balancer si long-temps pour suivre les impressions du cœur?

VALERE *aux pieds d'Angélique, & jettant le portrait.*

C'en est fait; vous avez vaincu, belle Angélique, & je sens combien

les sentimens qui naissent du caprice sont inférieurs à ceux que vous inspirez. (*Marion ramasse le portrait.*) Mais, hélas! quand tout mon cœur revient à vous, puis-je me flater qu'il me ramenera le votre?

ANGÉLIQUE.

Vous pourrez juger de ma reconnaissance par le sacrifice que vous venez de me faire. Levez-vous, Valere, & considérez bien ces traits.

LEANDRE regardant aussi.

Attendez donc! Mais je crois reconnoître cet objet-là... c'est... oui, ma foi, c'est lui...

VALERE.

Qui, lui? Dites donc, elle. C'est une femme à qui je renonce comme à toutes les femmes de l'univers, sur qui Angélique l'emportera toujours.

ANGÉLIQUE.

Oui, Valere; c'étoit une femme jusqu'ici: mais j'espère que ce sera désormais un homme supérieur à ces petites foibleffes, qui dégradoient son sexe & son caractère.

VALERE.

Dans quelle étrange surprise vous me jettez.

ANGELIQUE.

Vous devriez d'autant moins méconnoître cet objet, que vous avez eu avec lui le commerce le plus intime, & qu'assurément on ne vous accusera pas de l'avoir négligé. Otez cette parure étrange que votre sœur y a fait ajouter...

VALERE.

Ah! que vois-je?

MARTON.

La chose n'est-elle pas claire? vous voyez le portrait, & voilà l'original.

VALERE.

O ciel! & je ne meurs pas de honte?

MARTON.

Eh, Monsieur, vous êtes peut-être le seul de votre ordre qui la connoissez.

ANGELIQUE.

Ingrat! avois-je tort de vous dire que j'aimois l'original de ce portrait?

VALERE.  
- Et moi je ne veux plus l'aimer que parce qu'il vous adore.

ANGÉLIQUE.

- Vous voulez bien que pour affermir notre réconciliation, je vous présente Léandre mon frere.

LEANDRE.

- Souffrez, Monsieur.

VALERE.

Dieux! quel comble de félicité! Quoi! même quand j'étois ingrat, Angélique n'étoit pas infidèle?

LUCINDE.

Que je prends de part à votre bonheur! & que le mien même en est augmenté!

SCENE XVIII.

LISIMON, FRONTIN. *Les Acteurs de la Scène précédente.*

LISIMON.

AH! vous voici tous rassemblés fort à propos. Valere & Lucinde ayant

tous deux résisté à leurs mariages ; j'avois d'abord résolu de les y contraindre. Mais j'ai réfléchi qu'il faut quelquefois être bon pere, & que la violence ne fait pas toujours des mariages heureux. J'ai donc pris le parti de rompre dès aujourd'hui tout ce qui avoit été arrêté : & voici les nouveaux arrangemens que j'y substitue. Angélique m'épousera : Lucinde ira dans un couvent : Valere sera déshérité ; & quant à vous, Léandre, vous prendrez patience, s'il vous plaît.

MARTON.

Fort bien, ma foi ! voilà qui est toisé, on ne peut mieux.

LISIMON.

Qu'est-ce donc ! vous voilà tous interdits ! Est-ce que ce projet ne vous accommode pas ?

FRONTIN.

Voyez si pas un d'eux desserrera les dents ! La peste des fots amans & de la sotte jeunesse !

LISIMON.

Allons, vous sçavez tous mes intentions; vous n'avez qu'à vous y conformer.

LEANDRE.

Eh, Monsieur! daignez suspendre votre courroux. Ne lisez-vous pas le repentir des coupables dans leurs yeux & dans leurs embarras? & voulez-vous confondre les innocens dans la même punition?

LISIMON.

Çà, je veux bien avoir la foiblesse d'éprouver leur obéissance encore une fois. Voyons un peu. Eh bien, Monsieur Valere, faites-vous toujours des réflexions?

VALERE.

Oui, mon pere; mais au lieu des peines du mariage, elles ne m'en offrent plus que les plaisirs.

LISIMON.

Oh, oh! vous avez bien changé de langage! Et toi, Lucinde, aimes-tu toujours bien ta liberté!

328 L'AMANT DE LUI-MESME.

LUCINDE.

Je sens, mon pere, qu'il peut être  
doux de la perdre sous les loix du  
devoir.

LISIMON.

Ah! les voilà tous raisonnables.  
J'en suis charmé. Embrassez-moi,  
mes enfans, & allons conclurre ces  
heureux hyménées. Ce que c'est qu'un  
coup d'autorité frappé à propos?

VALERE.

Venez, belle Angélique; vous m'a-  
vez guéri d'un ridicule qui faisoit la  
honte de ma jeunesse; & je vais dé-  
ormais éprouver près de vous, que  
quand on aime bien on ne songe plus  
à soi-même.

*FIN* du premier Tome.

